



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

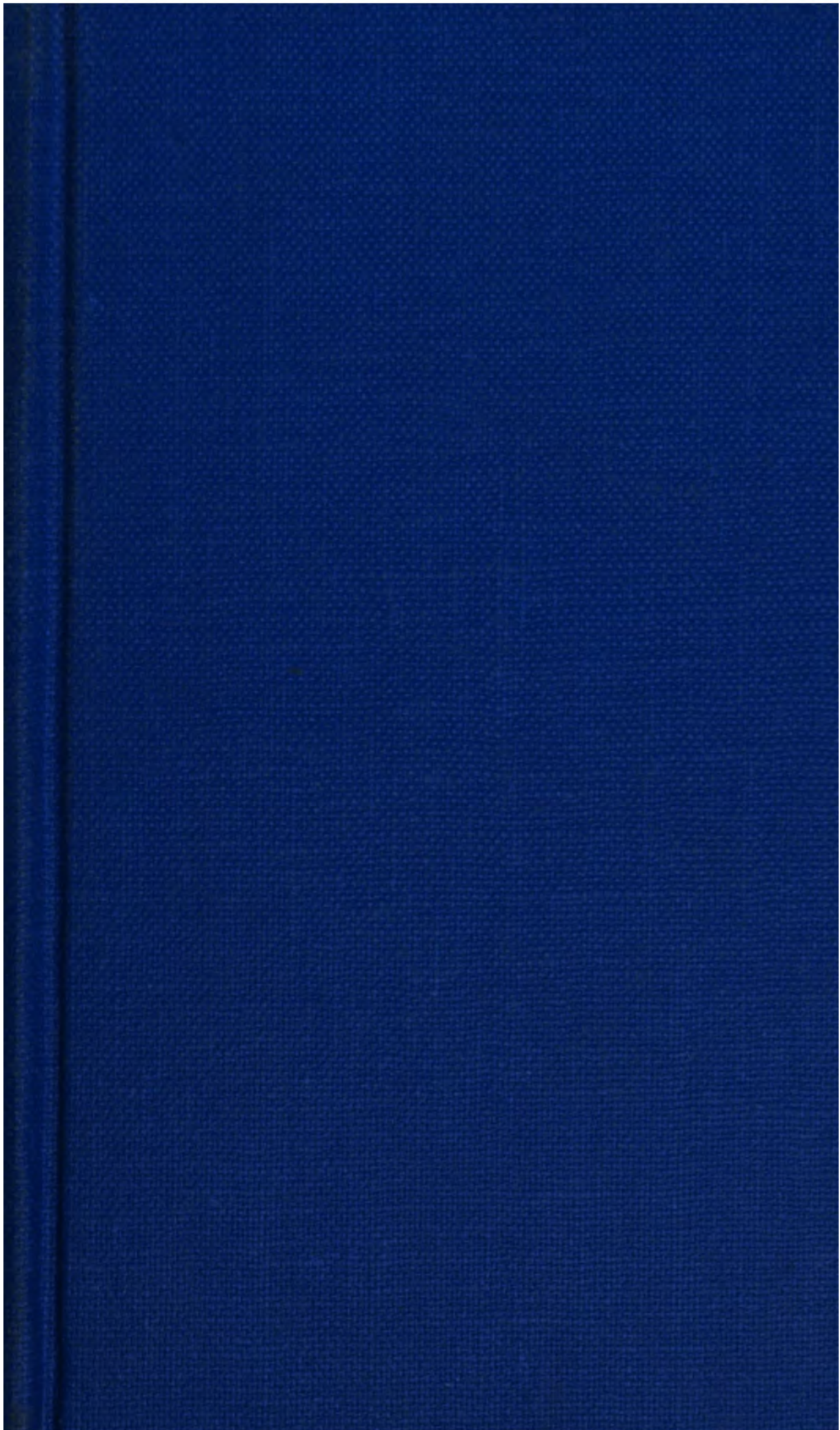
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR. 43713
~~H/O 3718 A.1~~



OEUVRES

DE

ANDRÉ THEURIET

OEUVRES
DE
ANDRÉ THEURIET

MADAME HEURTELOUP



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX





MADAME HEURTELOUP

(LA BÊTE NOIRE)

PREMIÈRE PARTIE

I

TOUT le village est aux champs. Là-haut, sur le plat de la colline où l'on sème les *marsages*, il y a une animation qui contraste avec la solitude de la forêt, dont les lisières, tantôt creusées comme des golfes, tantôt saillantes comme des promontoires, encadrent de leurs

I

marges sombres les labours fraîchement remués. Partout bêtes et gens sont à l'œuvre, la vie rustique est en plein réveil. Ici, on herse un champ; là, un paysan marche lentement, un sac de toile blanche sur la poitrine; sa main y plonge à mesure, et, d'un geste circulaire, il répand dans les sillons labourés des poignées d'orge ou d'avoine, dont les grains s'éparpillent sur la glèbe en rendant un léger son métallique. Un peu plus loin, le soc d'une charrue commence à soulever des mottes luisantes. Les bêtes tirent, le cou tendu; les fouets claquent, les hommes encouragent de la voix leur attelage: « Hue! Dia! Ohé! » Les cris retentissent nettement dans l'air sonore.

Le soleil ne s'est pas montré de l'après-midi. Un ciel marbré de nuages blancs laisse voir à peine çà et là, par d'étroites déchirures, des coins d'un azur froid. Un vent de bise couche au ras de terre les herbes sèches des éteules; mais, malgré cette austère physionomie de la campagne, on sent déjà qu'on est en mars et que la vie printanière n'attend plus qu'une pluie tiède pour renaître. Des centaines d'alouettes montent vers les nuées, et leur chant vibrant, réjouissant, infatigable, se mêle aux cris des laboureurs. A la crête d'un champ, à l'endroit où la ligne onduleuse de la côte coupe le ciel pâle, une charrue, avec les deux chevaux qui la tirent et l'homme qui la pousse, s'enlève

vigoureusement sur l'horizon. Le groupe est d'une harmonie et d'une grandeur saisissantes. Rien que la terre nue et brune, le ciel clair, les silhouettes simplifiées de l'attelage et du laboureur; et cela compose un ensemble d'une poésie et d'une beauté qui arrêtent le regard.

L'homme est jeune et robuste : il a vingt-cinq ans au plus. Ses jambes guêtrées de toile bise, sa blouse de couleur rousse, se confondent presque avec la terre quand il est au bas du champ; mais, quand il arrive lentement à la ligne de l'horizon, son profil se découpe sur le ciel, et le piéton au collet rouge, qui longe à mi-côte, sa boîte au dos, le chemin de Souilly, et qui reconnaît le beau Mirguet de chez M^{me} Heurteloup, lui crie de loin un jovial bonjour en agitant son bâton de cornouiller. Désiré Mirguet tourne vers le facteur sa figure affairée, lui renvoie son salut, puis se remet à pousser la charrue en excitant ses chevaux : « Hue, Grisette ! Hardi, Brun ! » Il veut finir sa dernière raie avant la tombée du jour, et ne se soucie pas de perdre du temps en causeries inutiles. Le piéton poursuit son chemin dans la direction de Souilly, se rapetissant de minute en minute, à mesure qu'il s'éloigne. Il n'est bientôt plus qu'un point noir sur le chemin blanc qui grimpe entre les champs pierreux, et pendant ce temps la charrue du Mirguet s'enfonce dans le sol, les sillons de terre argileuse et

grasse multiplient leurs lignes parallèles, sur lesquelles le soleil, qui a enfin troué la masse floconneuse des nuages, jette une oblique et rose lumière.

Comme il se l'était promis, Désiré Mirguet a terminé son labour avant la venue du crépuscule. Maintenant, il s'arrête à l'extrémité du champ, essuie son visage moite de sueur, tandis que ses yeux bruns parcourent un moment l'étendue des terres et des bois qui composent le *finage* du Chânois.

A droite, la forêt de Benoîte-Vaux; à gauche, celle de Pontoux, couronnent les collines et entourent d'une épaisse ceinture boisée le village couché au fond d'un vallon étroit. Tout là-bas, en aval, à l'endroit où les bois descendent jusqu'à la route et semblent vouloir lui barrer le passage, un moulin solitaire se dresse comme une sentinelle perdue à la pointe des prairies; puis, à une portée de fusil, tranchant sur le vert cru de l'herbe, deux maisonnettes aux toits roux et aux murs d'un blanc bleuâtre se tiennent en avant-garde au milieu d'un massif d'arbres fruitiers; peu après vient le gros du village avec son ruisseau arrosant le pied des maisons, son clocher à demi croulant, ses toits de tuile dont les fumées montent droit vers le ciel; en arrière, une dernière bâtisse plus considérable développe ses engrangements et son corps de logis, ombragé par un gros orme :

c'est Chèvrechène, l'habitation de M^{me} Heurte-
teloup. Plus loin, les prés recommencent, et la
route de Heippes, qui les côtoie, serpente
jusqu'aux collines boisées où le soleil se couche.
Le globe rouge s'enfonce dans une molle jon-
chée de petits nuages saumonés, et son éclat
se reflète en taches de feu, en éclaboussures
incandescentes dans l'eau du ruisseau, qui prend
sa source à la tête des prés hauts, du côté de
la *Fosse-des-Dames*.

Cette flambée de lumière éclaire en plein le
visage hâlé de Désiré, sous le feutre gris recro-
quevillé que le laboureur a rejeté sur sa nuque.
Elle empourpre ses joues fraîches et sa mous-
tache blonde; elle illumine ses yeux tranquilles
et méditatifs. — Lentement et méthodiquement,
il dételle ses deux bêtes aux crinières emmê-
lées, jette son fouet sur ses épaules : « Hue,
Grisette ! Hue, Brun ! » et, les précédant d'un
pas lourdement rythmé, il tourne le dos au
champ labouré où la charrue reste seule, im-
mobile, découpant sur l'horizon sa silhouette
agrandie. Mais, au lieu de descendre vers le
village, il suit, sur la crête, un chemin d'ex-
ploitation qui tourne dans la direction des bois.
— Sur le bistre sombre de la forêt, les arma-
tures noueuses des chênes décharnés se déta-
chent en noir; de loin en loin, aux marges du
taillis, les cornouillers en fleurs mettent comme
une poudre d'or, et les saules bourgeonnants,

une légère fumée d'un vert cendré. Dans les fourrés, où foisonnent les feuilles sèches et persistantes des cépées de chênes, les merles sifflent leur chanson du soir.

Çà et là, les premières fleurs de mars se sont déjà ouvertes : le joli-bois déclôt ses pétales roses à l'extrémité de ses tiges nues, et les coucous se hasardent à montrer leurs bouquets de corolles jaunes à odeur mielleuse. En cet endroit, le fourré est très épais, des ronciers envahissent les arbres; les clématites et les chèvrefeuilles sauvages s'enchevêtrent dans les prunelliers, et forment une voûte au-dessus d'une source invisible, dont on entend le glouglou timide à travers les broussailles, et où des volées d'oiseaux viennent boire.

Le Mirguet a fait halte à l'angle déjà obscur où le chemin plonge sous bois ses ornières humides, et derrière lui se sont arrêtés aussi ses deux chevaux, qui secouent les oreilles et ont l'air de se demander pourquoi on les amène dans les ronciers de la Vignée, au lieu de les diriger vers leur écurie. Les yeux inquiets de Désiré fouillent attentivement les masses déjà vaporeuses du taillis; en même temps, il siffle un air de danse, comme s'il voulait donner la réplique aux merles qui s'ébattent aux environs de la source; puis il s'interrompt et prête l'oreille, car il a entendu un bruit de branches froissées. Il recommence à siffler avec plus de

vivacité et un « houp! » lancé par un clair gosier féminin répond tout à coup à son sifflet.

— Est-ce vous, Alzine*? demande-t-il d'une voix prudemment assourdie.

— Oui, c'est moi, Désiré.

En même temps, les cépées s'écartent, et une fille de dix-neuf à vingt ans paraît sur le bord du fossé, maintenant sur sa tête nue une volumineuse charge de feuilles sèches, enveloppées dans un tablier bleu.

C'est un joli brin de fille, petite, leste, blonde, rondelette, avec des yeux bleus légèrement renfoncés et frangés de longs cils, ce qui leur donne une expression à la fois futée et caressante; le nez retroussé, les pommettes des joues saillantes, la bouche rieuse, le menton un peu massif, forment un ensemble mêlé d'enjouement, de ténacité et de câlinerie, qui ne manque pas de charme et qu'on rencontre assez fréquemment chez les filles du pays meusien.

— Oïe, dit-elle en jetant son fardeau sur le talus du fossé, je suis *hodée* (fatiguée).

— Je vous croyais déjà sortie du bois, Alzine, et je commençais à être en souci.

— C'est vous qui êtes en avance; est-ce que le *Cugnat* est déjà labouré, que vous finissez votre journée à si bonne heure?

— Je l'ai mené bon train, le *Cugnat*! Mes

* Diminutif d'Alexandrine.

chevaux ont si bien travaillé qu'ils en étaient tout en écume... On aurait cru censément qu'ils se doutaient que j'avais grande hâte de vous voir à la Vignée... Tout de même, Alzine, c'est le seul moment où nous ayons chance de causer à notre aise. Une fois chez M^{me} Heurteoup, il n'y a plus à y songer; elle ne nous perd pas des yeux et on dirait qu'elle en a jusque dans le dos... Depuis que son mari est *défunté*, elle n'est plus occupée qu'à faire *endèver* le monde.

— C'est surtout à moi qu'elle en veut, reprend Alzine; elle est toujours sur ma *fresure*.

— Elle se doute que vous êtes ma bonne amie, Alzine, et de penser qu'il y a des gens amoureux, ça la met en rage.

La jeune fille jette à son compagnon un oblique regard malicieux :

— Il faut croire, murmure-t-elle, que dans son jeune temps l'amour ne lui a point trop réussi!

— Bah! c'est dans sa nature de voir du mal partout. Ceux qui l'ont surnommée la *Bête noire* l'ont bien baptisée... On dirait qu'elle a avalé un boisseau de suie, et que ça déteint sur tout ce qu'elle regarde... C'est pourtant bon de bien s'aimer, dites, Alzine?

Tout en parlant, il prend à pleines mains l'un des bras de la jeune fille, et le serre amou-

reusement. Alzine ferme à demi les yeux et sourit en regardant le Mirguet à travers ses cils. Elle passe sa main restée libre dans la crinière de Grisette, qui penche le cou et arrache des brins d'herbe dans le talus, tandis que le Brun mâchonne les jeunes pousses des saules de la lisière.

En amour, les paysans ne sont pas grands discoureurs, et la conversation n'est pas fort animée. Alzine et Désiré se contentent de s'entre-regarder, de se sentir l'un près l'autre et de se toucher de l'épaule de temps à autre. Une béatitude voluptueuse monte doucement en eux, de même que la sève de mars monte sourdement dans les bourgeons gonflés. Pendant plus d'un quart d'heure, ils restent heureux et muets au milieu de la solitude silencieuse qui les enveloppe.

Le soleil est maintenant presque au ras de l'horizon; dans les ronciers de la Vignée, les gazouillements d'oiseaux s'éteignent peu à peu; sur les fonds boisés, la brume commence à planer comme une fumée bleue, et, dans les champs nus, les rares buissons, épars çà et là, allongent sur la terre rosée des labours de sveltes ombres démesurées. Une quiétude profonde règne dans la campagne encore engourdie par un sommeil hivernal. A mesure que le ciel s'embrunit, Désiré semble s'enhardir; l'une des mains qui caressaient le bras d'Alzine s'en est

détachée, et, câlinement, le laboureur l'a passée autour de la taille de la jeune fille. Peu à peu il attire Alzine à lui, leurs têtes se rapprochent ; les lèvres du Mirguet se tendent déjà pour baiser celles de son amoureuse, mais celle-ci le repousse vigoureusement et se dégage :

— Non, dit-elle, pas de ça!... Quand nous serons mariés, vous m'embrasserez tout à votre aise.

— Oui, Alzine, mais quand ça viendra-t-il?... En attendant, je me languis d'impatience... J'aurais bonne envie de vous demander à votre père; seulement, j'ai peur qu'il ne m'envoie promener.

— S'il n'y avait que papa, je serais tranquille... Il m'aime bien et finira par en passer par ma volonté. Mais il y a M^{me} Heurteloup; il la consulte sur tout.

— Si nous attendons le bon plaisir de la *Bête noire*, nous avons le temps de sécher sur pied... Quand elle saura notre projet, elle criera comme si on la volait, et le père Fanfan répondra *amen* à tout ce qu'elle dira... C'est un bon homme, votre père, mais il n'est pas crâne quand M^{me} Heurteloup monte sur ses grands chevaux.

— Laissez faire, j'ai ma tête, moi aussi, et nous verrons qui aura le dernier.

— C'est une bonne parole, Alzine, et je veux vous embrasser pour la peine.

— Nenni, grand flagorneur, tenez-vous tranquille!

— Rien qu'un petit baiser d'amitié!

Et, moitié de gré, moitié de force, il l'attire à lui et l'enlace de nouveau; les deux jeunes visages sont tout près l'un de l'autre; mais, à peine les fines moustaches de Désiré ont-elles effleuré la peau d'Alzine, que deux chiens de berger bondissent autour du couple en aboyant. En même temps, une voix impérieuse, sortant du fourré, crie : « Ici, Coquin ! Paix, Misère ! » Et une grande femme sèche, toute de noir habillée, apparaît au tournant du sentier.

— La Bête noire ! murmure Alzine, effarée, en se dégageant de l'étreinte de Désiré, et en se penchant précipitamment vers sa charge de feuilles, tandis que le jeune paysan, détortillant son fouet, en applique à tout hasard un coup sur le dos de ses bêtes... Il est trop tard, et toutes ces précautions sournoises sont inutiles, car la nouvelle venue a vu de loin la pantomime expressive des deux amoureux.

— Je vous y prends ! s'exclame-t-elle en marchant vers eux, aussi rapidement que le lui permettent deux gros souliers ferrés glissant dans l'humidité du sentier. Vous n'êtes pas honteux de gourgandiner ainsi en plein soleil !... Toi, mauvais sujet, continue-t-elle, en poussant rudement de la main Alzine, qui rougit et recharge son paquet, file ton nœud, et ne

remets plus les pieds chez moi!... Je ne me soucie pas que ma nièce se gâte en compagnie d'une dévergondée de ton espèce.

— C'est bon, grommelle Alzine furieuse, si vous ne vous souciez pas de me voir chez vous, j'y tiens encore moins, et il fera chaud quand j'y retournerai!

— Tais ta langue, effrontée!... Patience, on te rabattra le caquet!... Et toi, poursuit la veuve, en se retournant vers le Mirguet, au lieu de débaucher les filles, tu ferais mieux de t'occuper de tes chevaux qui n'ont pas mangé de la journée.

— Je m'en vas, répond Désiré, mais quant à ce qui est d'Alzine, il ne faut pas voir le mal où il n'est pas, madame Heurteloup... Si je lui parle, c'est pour le bon motif.

— Quel motif, imbécile?... En as-tu un autre que de satisfaire tes appétits charnels et de mettre au monde de petits gueux qui seront aussi misérables et aussi pervers que toi?... Si tu appelles cela le bon motif, je me demande quel est le mauvais!... Assez de sottises, file à ton écurie!... Quant à vos courailleries à travers champs, je te réponds qu'elles ne recommenceront plus, j'y mettrai bon ordre!

Désiré ne réplique pas. Il pousse la Grisette et le Brun dans le chemin qui dévale vers le Chânois et les suit d'un pas lourd, tête basse et la mine penaude. Alzine, elle, a déjà tourné

les talons. Elle coupe en biais la corne du bois et gagne le village à travers champs. On ne voit bientôt plus que le bleu de son tablier gonflé de feuilles, au-dessus des buissons de cornouillers. Restée seule à la lisière de la Vignée, M^{me} Heurteloup siffle ses deux chiens, et se dirige à son tour lentement vers son logis.

Les rayons obliques du couchant éclairent encore sa longue figure bise, encadrée dans des bandeaux plats, jadis bruns et maintenant semés de fils d'argent. Avec son chapeau rond de grosse paille noire, sa pèlerine de même couleur flottant sur ses épaules carrées, sa robe de deuil tombant droit comme une soutane sur la taille longue et les hanches peu saillantes, sa jupe retroussée, ses gros souliers, son parapluie de coton passé sous un bras anguleux, M^{me} Heurteloup ressemble, vue de dos, à un curé de campagne qui s'en revient d'une conférence. Mais si, par derrière, sa toilette rustique lui donne une apparence de bonhomie, de face, la veuve a une physionomie singulièrement revêche et morose. La pourpre du soleil déclinant y ajoute même je ne sais quelle lueur tragique. Son corps sans grâce, taillé à la serpe, n'a presque rien de féminin. Dans les bosses de ce front bombé, dans ces yeux bruns et tristes aux paupières allongées, où d'épais sourcils, couleur de charbon, projettent une ombre soupçonneuse, on lit une violence et une

obstination passionnées. Le teint brouillé, les deux rides verticales qui se creusent de chaque côté du nez sec et droit, la rigidité des lèvres aux coins tombants, donnent au bas de la figure une expression de désenchantement amer et de dureté voulue. Cette quinquagénaire robuste et osseuse vous laisse l'impression désagréable d'un arbre encore jeune, que le tonnerre a frappé en pleine croissance, et qui dresse seul son grand fût décharné et défeuillé au milieu de la forêt verdoyante.

Tandis que M^{me} Heurteloup descend la côte, le crépuscule est venu tout à fait; les maisons du village, envahies par l'obscurité, ne trahissent plus leur voisinage que par des points lumineux, vacillant dans l'ombre et marquant la baie de quelque fenêtre. Le ruisseau, qu'on appelle dans le pays tout simplement le *coulant d'eau*, élève sa voix dans le silence du soir, et son glouglou frais se fait seul entendre au fond de l'étroite vallée. Les deux chiens, qui accompagnent la veuve, se sont rapprochés d'elle et frôlent à droite et à gauche sa jupe de laine. Elle arrive enfin devant le terre-plein où se dressent les bâtiments de Chèvrechêne et elle secoue bruyamment ses pieds boueux sur les cailloux. Noyé dans l'obscurité, le grand orme de la façade est devenu presque invisible; pas une lueur aux fenêtres n'annonce une maison habitée. M^{me} Heurteloup pousse la porte

du jardin, la verrouille à l'intérieur, longe un potager où les croisées d'un rez-de-chaussée en contre-bas découpent deux losanges lumineux; puis elle descend deux ou trois marches et entre tout de go dans la cuisine.

C'est une grande pièce carrelée, avec une haute cheminée où flambe un feu d'*ételles*. La flamme dansante laisse voir les rangées de bassines, de coquemars et de chaudrons; le buffet vitré, la boîte à horloge, près de l'alcôve, ornée d'un lambrequin de cretonne fanée; le vaisselier où sont alignées les assiettes de faïence, et, au milieu, juste au-dessous du clayon où l'on dépose le pain de la semaine, une massive table de hêtre ciré, où le couvert est déjà mis.

A chaque coin de la cheminée, sur des chaises basses, deux personnes d'âge et de sexe différents sont assises et attendent la rentrée de la maîtresse du logis. — En face de la porte du jardin, le dos courbé vers l'âtre, se tient un petit vieillard très vert, vêtu de la blouse bleue des paysans lorrains, coiffé d'un bonnet de coton dont la houppe retombe presque sur son front. Il a soixante ans passés, sa figure narquoise et naïve est éclairée par deux yeux bleus rians et limpides; sa bouche fine et gourmande a une expression à la fois prudente et enjouée, avec une nuance de sensibilité dans les plis des lèvres. Ses joues rasées sont marquées d'une

multitude de petites rides. Quand il ouvre la bouche pour rire, toutes ces rides s'accusent et plissent la peau; en même temps, les deux seules dents qui lui restent sur le devant se penchent en dehors, et ajoutent encore à l'accent naïvement goguenard de cette physionomie falote. — La jeune fille, qui lui fait vis-à-vis et qui festonne une bande de broderie, à la lueur d'une lampe à bec pendue à la cheminée, forme un contraste complet avec le bonhomme occupé à tendre vers le brasier ses mains travailleuses et gercées. — Elle a dix-huit ans, et, comme disaient nos pères, elle est jolie et faite au tour. Nu-tête, avec d'épais cheveux bruns qui ondulent en bandeaux de chaque côté de son visage à l'ovale allongé, elle a le type lorrain dans sa pureté : le front haut et découvert, de beaux yeux gris intelligents, le nez aquilin aux ailes mobiles, la bouche un peu grande et charnue, le menton relevé et grassouillet, le teint clair et une peau fine, dont sa robe de deuil à ruches noires fait encore ressortir la blancheur éblouissante.

Au bruit de la porte, tous deux se lèvent, tandis que les chiens bondissent à travers la cuisine.

— Ah! ma tante, s'écrie la jeune fille, nous commençons à être inquiets... Le souper vous attend.

— Vous vous êtes anuitée, mame Heurte-

loup, et vous n'êtes mie en avance, ajoute le bonhomme de son ton légèrement papelard.

— Bonsoir! répond brièvement la veuve en se débarrassant de sa pèlerine et de son chapeau, le souper est sur la table; eh bien, soupons!

Comme chacun est fait aux façons de M^{me} Heurteloup, on s'assied sans répliquer autour de la table. La porte qui communique avec l'écurie s'entr'ouvre; le Mirguet, point fier, entre et va s'asseoir sans piper au bas bout, tandis que Coquin et Misère, les deux chiens, fatigués de leur course, s'étendent devant l'âtre et ronflent doucement.

La paysanne, qui cumule les fonctions de cordon bleu et de fille de ferme, apporte d'une arrière-cuisine l'épaule de mouton bouillie avec des pommes de terre, et chacun mange lentement, silencieusement. On s'est aperçu que la maîtresse de la maison est de méchante humeur et on se le tient pour dit. Le vieux paysan, qui a essayé d'animer la conversation par des compliments sur la succulence du mouton, s'est fait rabrouer et ne souffle plus mot. Le repas s'achève d'une façon maussade. Sitôt la dernière bouchée avalée, le Mirguet regagne son écurie sans demander son reste; le bonhomme en blouse bleue se lève de dessus sa chaise, et, tandis que la jeune fille retourne à sa broderie, il s'apprête à tirer sa révérence

à son tour, quand, d'un geste impératif, M^{me} Heurteloup l'arrête :

— Fanfan Pierron, dit-elle, reste, j'ai à te parler.

Il soulève son bonnet de coton et se rencoigne dans l'angle de la cheminée ; la veuve, assise devant l'âtre, les jupes relevées sur les genoux, les pieds appuyés sur l'échine de ses chiens, commence de sa voix âpre, en regardant Fanfan droit dans les yeux :

— Sais-tu où j'ai rencontré ta fille tout à l'heure ?

Le paysan relève la tête, ingénument, comme quelqu'un qui ignore absolument ce dont il s'agit ; mais une étincelle rapide a passé dans ses yeux bleus, et, pour un observateur perspicace, cette lueur fugitive indique que Fanfan se doute un peu déjà de quoi il va être question.

— Alzine ? répète-t-il, ... ma fi, peut-être bien à la Vignée, où elle était allée chercher de la feuille.

— J'ignore ce qu'elle y allait chercher, mais je sais ce qu'elle y a trouvé... Je l'ai surprise en train de se laisser embrasser par le Mirguet.

A l'autre bout de la cheminée, la jeune nièce de M^{me} Heurteloup interrompt son feston et prête l'oreille, tandis que Fanfan, pris d'une belle indignation, s'écrie en soulevant son bon-

net de coton, comme pour s'arracher les cheveux :

— Ah! la mâtine!... Ah! le mauvais drôle, si j'avais été là!... Se laisser courtiser par un rien-du-tout comme ce Mirguet!... Attendez un peu, je vas lui laver la tête...

— A qui?

— A ce débaucheur de filles, pardi!

— Mirguet n'est pas le plus coupable... C'est son métier, à ce garçon, de courir après les filles qui ne demandent qu'à se laisser attraper... J'ai défendu à Alzine de remettre les pieds ici; mais, toi, quel parti comptes-tu prendre avec elle?

Fanfan se gratte le front. — Quel parti?... Dame, je suis diantrement embarrassé: qu'est-ce que vous feriez bien, vous, mame Heurteloup, si vous étiez à ma place?

— Moi, je ne barguignerais pas... Je mettrais Alzine en service loin d'ici, et ça couperait court à tout.

— La pauvre *gâce* (fille)!... Ça serait une chose bien cruelle pour une enfant qui ne nous a jamais quittés!

— Alors tu aimes mieux qu'elle se laisse enjôler, et que le Mirguet l'épouse?

— Diantre non! s'écrie Fanfan effarouché, un garçon qui n'a pas un sou, ça me fait *mau* dans le ventre rien que d'y penser.

— Eh bien, alors?...

— M'est avis, répond Fanfan en continuant de se gratter la tête, m'est avis qu'il y aurait un autre moyen,... ce serait de renvoyer le Mirguet.


— Ah çà, tu plaisantes ! Le Mirguet est un bon ouvrier et je ne puis me passer de lui... Tandis que ta fille n'est indispensable ni à moi ni aux autres... Je te le répète, elle ne rentrera plus ici. Si elle fait des sottises, tant pis pour toi !... Assez là-dessus ; Loïse, il est tard, plie bagage et va te coucher !...

Fanfan, très ennuyé, gagne lentement la porte de l'allée. Il a déjà la main sur la clanche et murmure piteusement : « Bonne nuit, mame Heurteloup ! Bonne nuit, mam'zelle Loïse !... » quand la terrible veuve se retourne brusquement et lui crie :

— Tu sais, je ne t'en reparlerai plus... mais si tu ne m'écoutes pas, il t'en cuira... Bonsoir !





 PRÈS le départ de Fanfan Pierron, M^{me} Heurteloup avait été soigneusement verrouiller les portes de la rue et de l'écurie. Le Mirguet couchait près de ses chevaux, la servante avait son lit dans un appentis contigu à la chambre à four; seules, la veuve et sa nièce occupaient pendant la nuit le corps de logis. Loïse avait sa chambre au premier étage, et M^{me} Heurteloup, depuis la mort de son mari, couchait dans l'alcôve de la cuisine. Elle y dormait sous la garde de ses deux chiens, et, comme surcroît de précautions, elle avait accroché au manteau de la cheminée le fusil du défunt,

qui demeurait chargé et dont elle se serait parfaitement servie au besoin.

La maison et le voisinage étaient enveloppés d'un silence profond, à peine interrompu parfois par la chanson des cri-cris derrière la taque de la cheminée, et par l'unique note cristalline d'un crapaud logé sous les marches de l'escalier du jardin. La veuve était revenue s'asseoir devant le brasier, et, les pieds sur les chenets, les coudes aux genoux, la tête dans les mains, elle maudissait intérieurement cette détestable folie qui pousse les jeunes à ajouter aux ennuis ordinaires de la vie ces misérables agitations, accompagnement inévitable de la passion. Tout en fourgonnant machinalement dans la braise du foyer, elle remuait en elle-même les cendres éteintes de ses propres souvenirs, et, remontant le cours des années, elle songeait aux saisons lointaines de sa jeunesse. Elle évoquait les jours d'autrefois, qui s'étaient éparpillés derrière elle comme des feuilles sèches, et dont les jonchées mélancoliques exhalaient une désagréable et rance odeur de moisissure.

M^{me} Heurteloup était la fille d'un ancien conventionnel. Son père, Claude Humblot, né en 1765, au Chânois, d'une famille de cultivateurs aisés, avait été élevé chez les Bénédictins de Verdun et s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais, en 1789, les idées

nouvelles, dont il était devenu l'apôtre fervent, avaient amené une rupture violente entre ses maîtres et lui, et il s'était jeté avec ardeur en plein courant révolutionnaire. En 1792, élu député par le district de Verdun, il siégeait à la Convention à côté de Danton, et se trouvait mêlé à tous les orages qui marquèrent le début de cette terrible législature. — M^{me} Heurteloup gardait encore dans le gousset de sa robe une petite montre, portant la marque de fabrique de Lepaute, le fameux horloger du XVIII^e siècle ; cette montre, qui marchait toujours merveilleusement, avait battu son tic tac dans la poche de Claude Humblot, lorsque, le 19 janvier 1793, après les fiévreux débats du procès de Louis XVI, il était monté à la tribune à l'appel de son nom, et avait prononcé d'une voix calme et convaincue : « La mort ! » — La réaction thermidorienne avait épargné le montagnard, alors en mission à l'armée du Rhin ; mais, plus tard, le coup d'État de Brumaire l'avait dégoûté profondément de la vie politique. Quittant Paris, il était revenu s'ensevelir dans son village, où il s'était fait bâtir une maison sur l'emplacement de l'ancien château seigneurial.

Là, tandis que le canon victorieux de l'Empire grondait aux quatre coins de l'Europe, il faisait valoir paisiblement ses terres, agrandissant peu à peu le modeste patrimoine des Humblot. Il lisait beaucoup, ne sortait que

pour visiter ses champs, et, comme il aidait de ses conseils et de sa bourse les paysans de son village, il était aimé de tous; même il avait conquis l'estime de quelques familles nobles des environs, auxquelles il avait rendu service à leur retour de l'émigration. Jeune encore et très vert, il aurait pu se marier, mais il semblait qu'il eût le pressentiment des années d'épreuves qui l'attendaient, et, comme s'il eût craint d'associer une femme à un avenir peu sûr, il persistait dans le célibat. Au milieu de l'existence ignorée qu'il menait dans ce village, l'abdication de Napoléon, le retour des Bourbons, Waterloo, éclatèrent coup sur coup; puis, le 24 juillet 1815, parut l'ordonnance royale qui bannissait un certain nombre de régicides, et il apprit qu'il figurait l'un des premiers sur la liste de proscription.

Il avait d'abord essayé de se soustraire aux recherches, en vivant nuit et jour dans une cachette pratiquée derrière sa cuisine, mais, au bout d'un mois, un domestique infidèle avait révélé sa retraite à l'autorité administrative, et, un soir, des amis vinrent le prévenir qu'on entendait le galop des gendarmes sur la route de Souilly. Il empocha à la hâte son portefeuille, puis, vêtu comme un paysan, le bâton à la main, en pleine nuit, il se sauva dans les bois de Pontoux. Le lendemain, une charrette de marchand de cochons le conduisait par des

traverses à Damvillers, et de là à la frontière belge.

Après avoir erré pendant quelque temps, dans ce désarroi et cet accablement qui sont les premiers effets de l'exil, il était allé s'établir à Bâle. Le calme de cette ville studieuse et patriarcale, la beauté du fleuve, les ressources qu'offrait la bibliothèque universitaire, l'avaient séduit. D'ailleurs, pendant sa mission à l'armée du Rhin, il y avait séjourné déjà et s'y était créé des relations. Il les renoua peu à peu et vécut surtout intimement dans la maison d'un professeur, père d'une nombreuse famille. La fille aînée du professeur, peu jolie, mais douce et sympathique, s'était attachée particulièrement à l'exilé. Insensiblement, entre cette jeune personne et Claude Humblot, déjà quinquagénaire, il se formait une intimité de plus en plus tendre. Ils s'étaient épousés, et de ce mariage conclu sur le tard une enfant était née : — Gertrude Humblot, la propriétaire actuelle de Chèvrechêne.

L'enfant était robuste et bien venante; mais on eût dit qu'avec le lait maternel, elle suçait aussi la sève vitale de la jeune M^{me} Humblot. A mesure que le nourrisson prenait de la force, la nourrice s'affaiblissait et s'étiolait. Au bout de six ans, une fièvre maligne emporta la mère. A soixante ans, Claude resta seul avec l'orpheline, dans la maison où il avait douillettement

installé son nid conjugal, et d'où les croquemorts, en tricorne et en longue redingote, venaient d'emporter le cercueil de celle dont il avait rêvé de faire la compagne de sa vieillesse.

A la révolution de 1830, les chemins du pays natal s'étaient rouverts devant le vieux proscrit. Bien souvent, pendant ses années de mariage, il avait souhaité de revoir son Chânois et d'y conduire sa jeune femme. Mais, depuis son deuil, Claude Humblot était devenu casanier. Il ne pouvait plus se décider à quitter cette maison où il avait trouvé dans son amour tardif un regain de jeunesse. Il ajourna donc tout projet de voyage et se contenta de toucher chaque année les fermages que lui envoyait ponctuellement son filleul, Fanfan Pierron, devenu le régisseur de Chèvrechêne. De temps en temps, il parlait encore d'aller faire un tour au pays; mais finalement il restait dans son logis, avec les vieux amis de ses années d'exil, et s'y consacrait à l'éducation de Gertrude.

Dans ses souvenirs, M^{me} Heurteloup revoyait très nettement la petite maison de Bâle, à la façade badigeonnée en gris, dont la porte s'ouvrait sur une rue solitaire, non loin de la plate-forme où s'élève la cathédrale de granit rose. Tous les détails du milieu calme et pittoresque de son enfance lui repassaient devant

les yeux : — le vieux *munster* gothique dont elle entendait la grave sonnerie ; — la plateforme, derrière l'abside, à cinquante pieds au-dessus du Rhin, dont on apercevait les flots verts, dans un cirque de collines boisées que bordait une ligne bleuâtre des montagnes ; — le pont aux arches puissantes, et, à l'autre extrémité, le café où les bourgeois allaient boire le dimanche. — Elle se rappelait les soirées d'hiver, dans la salle chauffée par un énorme poêle de faïence bleue, où les amis de son père venaient causer, et où le vieux conventionnel, rendu expansif par un verre de rüdesheimer, évoquait les grandes figures de la Révolution.

Claude Humblot parlait des tragiques événements auxquels il avait pris part avec beaucoup de simplicité, sans jactance. Il ne se repentait de rien, déclarant que ses amis et lui n'avaient décrété des mesures sanglantes que pour assurer le salut de la patrie. Parfois, cependant, il avait des retours de tristesse et des accès d'amertume en songeant aux résultats négatifs auxquels avaient abouti tant de terribles efforts. Avec l'âge, il avait perdu son enthousiasme et voyait plus volontiers le méchant côté des œuvres humaines. Ses amis et lui s'occupaient de philosophie et se livraient à de longues discussions sur les ouvrages de Schopenhauer, qui avaient déjà paru, mais qui

n'étaient connus que d'un petit nombre de disciples. Les doctrines pessimistes du philosophe prussien faisaient impression sur l'esprit désillusionné du vieux régicide, et il les commentait avec animation.

De son coin, près du poêle, où elle feuilletait un livre de voyages, Gertrude Humblot retenait à la volée d'étranges phrases jetées dans la discussion : — « Les hommes se partagent en âmes tourmentées et en diables tourmenteurs ; — la vie oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui ; — le mariage est un piège que la nature nous tend ; — nous ressemblons à des moutons qui jouent dans la prairie, tandis que, du regard, le boucher fait son choix au milieu du troupeau!... »

Ces réflexions désenchantées tombaient comme des semences dans le jeune cerveau de cette enfant, et elles y germaient inconsciemment. Plus tard, à l'âge de raison, elle s'était jetée avidement sur ces livres dont elle avait entendu si souvent parler avec admiration. Ayant toujours vécu seule, sans amies, elle était à dix-huit ans sérieuse et posée comme une femme de quarante. Cette lecture morose l'étonnait et la troublait ; ne sachant rien de la vie du dehors, elle se montait la tête et essayait de se persuader que le monde était réellement bâti de la sorte ; mais, au fond,

quelque chose en elle protestait et elle attendait impatiemment l'heure où elle s'échapperait du cercle étroit, peuplé de vieillards attristés, dans lequel sa jeunesse était confinée. Elle brûlait de vérifier elle-même si ses livres ne la trompaient pas. En admettant, comme le prétendait Schopenhauer, que notre vie n'est qu'une creuse et fragile bulle de savon, elle voulait, elle aussi, essayer son souffle et gonfler sa bulle irisée, dût-elle la voir éclater sous ses doigts.

Les événements du reste s'étaient, plus tôt qu'elle ne le pensait, chargés de la mettre à même de tenter l'expérience. Vers la fin de 1846, le vieux conventionnel avait été brusquement frappé d'une attaque d'apoplexie et s'était éteint, laissant sa fille, âgée de vingt-cinq ans, seule au monde et maîtresse de sa personne. Après les premières semaines de deuil, M^{lle} Humblot prit brusquement la résolution de quitter Bâle pour se fixer dans le pays de son père; et, au commencement du printemps de 1847, une voiture louée à Verdun déposa Gertrude devant le seuil de la maison, d'où trente-deux ans auparavant l'ancien membre de la Convention s'était échappé nuitamment, en entendant résonner à ses oreilles le galop des chevaux de la gendarmerie de Souilly.

A peine M^{lle} Humblot fut-elle transplantée dans l'étroite vallée du Chânois, qu'il s'opéra

en elle une singulière transformation, explicable seulement par un curieux phénomène d'atavisme. Cette fille, née à l'étranger, élevée jusqu'à vingt-cinq ans dans un milieu presque allemand, taciturne, casanière, concentrée en elle-même, sentit tout à coup le vieux sang de ses aïeux paternels se réveiller dans ses veines. Pendant son adolescence, Claude Humblot l'avait si souvent entretenue des gens et des choses du pays meusien, que le milieu nouveau dans lequel elle arrivait avait pour elle je ne sais quoi de familier et de déjà vu. Elle retrouvait chez les paysans du Chânois certains goûts, certaines habitudes et quantité d'expressions qu'elle avait notés jadis chez son père, et dont elle avait été frappée. Par moments, il lui semblait revivre une existence déjà vécue. Au bout de quelques mois, on eût dit qu'elle avait toujours habité le Chânois, tant elle avait pris rapidement les façons de vivre et de parler des gens du pays. Elle se sentait possédée d'une activité et d'une énergie toutes nouvelles, s'intéressait aux choses du village, aux produits de la terre, aux semailles, aux récoltes, comme une vraie fille de paysans. En même temps, un désir de sociabilité et de distractions s'était manifesté en elle, et elle avait noué des relations avec les familles notables du voisinage.

Dans ce pays perdu, où les ressources de société ne sont pas nombreuses, les bourgeois

aisés et les gentilshommes campagnards frayaient ensemble assez volontiers; Gertrude Humblot fit des visites et on les lui rendit. On oubliait que son père avait siégé à la Convention, pour ne se souvenir que des services rendus par lui aux familles nobles du canton. D'ailleurs, trente ans d'exil avaient passé sur les anciennes passions politiques, et l'on ne voyait dans la nouvelle venue qu'une femme intelligente, bien élevée, possédant une jolie fortune, pouvant être, par conséquent, une occasion de relations agréables. Elle se lia ainsi avec les gros manufacturiers de Tilly, avec les Morville d'Issoncourt et surtout avec les Saint-André de Grimonbois, un village qu'une lieue de forêt sépare à peine du Chânois. Ces Saint-André appartenaient à une vieille famille du Verdunois, et, grâce à l'influence de Claude Humblot en 1792, leurs biens avaient été sauvés d'une confiscation imminente. Une assez grande intimité s'établit bientôt entre eux et la propriétaire de Chèvrechêne. Même, les gens des environs prétendirent qu'il était question d'un mariage entre le fils aîné, Jean de Saint-André, et Gertrude Humblot.

Une chose certaine, c'est que, pendant près d'un an, la plus aimable familiarité régna entre Jean de Saint-André et l'héritière de Chèvrechêne. En revenant de la chasse, Jean s'arrêtait fréquemment au Chânois et laissait son gibier

entre les mains de la servante de M^{lle} Humblot. Il se montrait envers Gertrude aussi empressé et courtois que son éducation négligée le lui permettait, et, le soir, quand elle dînait au château, il lui offrait le bras pour la reconduire à Chèvrechêne, à travers bois. Jusqu'à quel point Gertrude se laissa-t-elle prendre à ces galantes démonstrations? S'était-elle bercée sérieusement de l'espoir de s'appeler M^{me} de Saint-André? La chose était possible. En dépit de l'éducation qu'elle avait reçue, cette fille brune, ardente et concentrée, avait très bien pu sentir son cœur parler pour Jean de Saint-André, qui était au demeurant fort bel homme. Dans tous les cas, les gens de Grimonbois et du Chânois en furent pour leurs frais d'imagination. Le mariage ne se fit pas; au contraire, une brouille soudaine et mystérieuse éclata entre les Saint-André et la fille du conventionnel. Un soir, Gertrude Humblot revint du château, le rouge au front, la rage au cœur, et jura qu'elle n'y remettrait plus les pieds.

A dater de cette époque, sa manière de vivre se modifia complètement; son humeur s'altéra; elle devint maussade, atrabilaire et peu sociable. Elle ferma sa porte aux visiteurs, et ceux-ci, fatigués de voir leurs avances systématiquement repoussées, oublièrent le chemin de Chèvrechêne. Gertrude reprit la vie solitaire et confinée de sa première jeunesse, mais cette fois

avec un sentiment très conscient du néant des affections terrestres, et un dégoût violent de ce que le monde considère comme les joies de l'existence. Dans son isolement volontaire, elle broyait du noir tout le jour, et les doctrines désolantes dont sa jeunesse avait été saturée lui remontaient lentement aux lèvres. Elle éprouvait une douloureuse volupté à ruminer cette amère nourriture d'autrefois, à en goûter la sauvage âpreté, à s'imprégner de ce profond mépris de l'humanité qu'elle n'avait regardé jadis que comme une curieuse théorie philosophique. Maintenant elle l'appliquait avec une implacable rigueur. — « Oui, songeait-elle, la vie n'est qu'un leurre, l'existence n'est que le résultat d'une faute et d'un désir coupable; Schopenhauer a raison, l'humanité se partage en tourmentés et en tourmenteurs. »

Néanmoins, en dépit de son mépris de l'espèce humaine, elle sentait que la gestion de ses terres et la surveillance d'un train de culture exigeaient la forte main d'un homme. Elle était, d'un autre côté, devenue défiante et avait une peur horrible d'être volée. Dans cet embarras, elle s'avisa d'une résolution qui, satisfaisant à la fois ses intérêts et ses rancunes, assurait sa sécurité intérieure et lui permettait de témoigner hautement son dédain pour ces gentillâtres campagnards qui l'avaient blessée au vif. Un beau matin, on apprit dans le

canton que M^{lle} Gertrude Humblot épousait son domestique, Justin Heurteloup, un rude gars, taillé en hercule, qui, après avoir fait de mauvaises affaires comme fermier chez les Saint-André, était entré à Chèvrechêne en qualité de journalier-cultivateur.

Il n'y eut qu'un cri dans tout le canton pour anathématiser une pareille mésalliance : — C'était le comble de la dépravation et du cynisme. — Les paysans en firent des gorges chaudes ; le curé, qui ne pouvait pardonner à M^{lle} Humblot son indifférence religieuse, répétait à qui voulait l'entendre que c'était là une des conséquences de l'impiété, et qu'on devait d'ailleurs s'attendre à tout de la part de cette fille d'un régicide ; les familles de la bourgeoisie refusèrent de saluer M^{lle} Humblot ; les petits employés de la régie, eux-mêmes, lui tournèrent le dos ; bref, ce scandaleux mariage, jeté ainsi qu'un défi à toute la société campagnarde, creusa comme un abîme le fossé qui existait déjà entre Gertrude et ses anciennes relations. On la traita en déclassée et on la laissa dans son coin.

M^{me} Heurteloup paraissait s'en soucier médiocrement. Elle ne se préoccupait plus que d'une chose : l'amélioration de sa fortune. Elle était devenue très positive, n'ignorait aucun détail de l'économie domestique, savait sur le bout des doigts le prix courant des denrées,

le produit de ses champs en blé, avoine et fourrages, le rendement de l'étable et de la basse-cour. Deux fois par semaine, elle envoyait vendre, à Verdun, son beurre et ses légumes. Elle discutait avec les marchands de bois, liardait avec les hommes de journée ; dès le matin, en automne et au printemps, il n'était pas rare de la rencontrer, les pieds dans la rosée, gourmandant ses gens qui hersaient ou poussaient la charrue. Elle avait l'œil à tout, ne dédaignait pas de mettre la main à la besogne, se levait la première et se couchait après tout le monde. Aussi ses revenus grossissaient à vue d'œil, et elle amassait une belle fortune en terres et en rentes.

Le rôle de Justin Heurteloup, dans le ménage, était assez effacé. De domestique il était passé maître, mais sa femme ne lui laissait aucune initiative, et c'était elle qui tenait les cordons de la bourse. Leur mariage n'avait été, à proprement parler, qu'une association très prosaïque où la femme avait apporté les écus et où le mari mettait en communauté son expérience agricole et sa force musculaire. On sentait que, dans leurs relations conjugales, il n'y avait qu'une très médiocre intimité, et qu'elle le traitait moins comme un mari que comme une sorte de régisseur, destiné à exécuter les grosses besognes et à lui servir de porte-respect, au milieu des journaliers et des

marchands de bestiaux avec lesquels elle était continuellement en affaires. Néanmoins elle avait pour lui certains égards et veillait à ce qu'il ne manquât de rien. « Monsieur Heurteloup, » comme on l'appelait depuis son mariage, avait toujours le gousset convenablement garni; lorsqu'il allait aux foires et aux marchés, il pouvait déjeuner copieusement, boire du meilleur et se payer son café avec le petit verre. Madame lui avait acheté un fusil et un permis; une fois la chasse ouverte, il se donnait du bon temps, faisant de fines parties avec d'anciens amis, et ne rentrant à la maison qu'à la nuit close, le carnier bourré de gibier, parfois aussi la tête un peu échauffée.

A ce régime, il était devenu gros et gras, mais sa santé s'était graduellement altérée, et, dix ans après son entrée en ménage, en 1872, il était mort d'une maladie de cœur. M^{me} Heurteloup, veuve sans enfants, s'était retrouvée seule à Chèvrechêne; mais, cette fois, elle n'avait pu s'habituer de nouveau à l'isolement, et elle avait pris avec elle une nièce du défunt, Héloïse Heurteloup, à l'éducation de laquelle elle s'était déjà intéressée. Elle avait fini par l'adopter, moins encore par déférence pour la mémoire de son mari, que pour s'attacher une fille sûre, qui ne la quitterait plus et sur le dévouement de laquelle elle pût compter, car, en prenant de l'âge, elle devenait de plus

en plus méfiante et craignait plus que jamais d'être volée.

Elle rêvait d'ailleurs de former à son image cette enfant qui sortait à peine de l'adolescence, de lui inculquer ses principes, de la mettre en garde contre les duperies du sentiment et de la passion, de lui montrer le monde tel qu'elle le voyait elle-même, avec ses mensonges, ses vilénies, sa corruption morale. Elle ne manquait jamais de joindre la pratique à la théorie, et, dès que dans le voisinage elle découvrait quelque défaillance ou quelque méchante action, elle éprouvait un certain plaisir à en instruire sa nièce, à lui faire toucher du doigt la lâcheté et la perversion humaines. Elle collectionnait les sottises et les méfaits de son entourage, et disait à Loïse : « Voilà les hommes, voilà la vie ! » comme quelqu'un qui aurait composé un bouquet de plantes vénéneuses, et qui le montrerait ensuite, en disant : « Voilà les fleurs, voilà ce qu'on appelle un charme et un parfum ! » — M^{me} Heurteloup ne voyait partout que des laideurs. Pour elle, toute affection tendre était bêtise ou hypocrisie ; toute passion vive était de la folie. Elle partageait l'humanité en malades et en malfaiteurs. Son humeur atrabilaire devenait insupportable ; aussi les gens du Chânois, qu'elle ne cessait de rabrouer et de vilipender, l'avaient-ils surnommée la *Bête noire*,

et, en effet, elle était devenue peu à peu la bête noire de tout le village.

Un seul homme avait trouvé grâce à ses yeux, c'était ce filleul de Claude Humblot, Fanfan Pierron, qui avait régi Chèvrechène pendant l'exil du conventionnel, et auquel, après la mort de Justin Heurteloup, Gertrude avait de nouveau confié la mise en valeur de ses terres.

Fanfan, cultivateur habile et infatigable, montrait pour la famille Humblot une affection et un dévouement désintéressés, qui déroutaient M^{me} Heurteloup et lui imposaient un certain respect. Très fin et sensé en affaires, prudent comme un lièvre, Fanfan avait avec cela un fonds de naïveté et de bonté native, qui le faisait aimer en dépit de tout. En dehors des choses de son métier, où, comme il s'en vantait, « on ne pouvait lui faire le poil, » il était d'une crédulité et d'une bonhomie adorables. Plein de sérieuses qualités et de petits défauts, il était excellent père de famille, poltron et dévoué, gobeur et goguenard, très sobre à ses heures, et très gourmand quand il s'agissait de tâter la cuisine d'autrui. Il craignait M^{me} Heurteloup comme le feu, et, malgré cela, il avait avec elle son franc parler, lui rivant son clou en douceur, d'un ton bon enfant et narquois qui la désarmait. A côté de cette Don Quichotte du pessimisme, il jouait le rôle d'un Sancho Pança affectueux et frondeur, gouail-

leur et ingénu, et, malgré de fréquentes prises de bec, ces deux êtres n'avaient jamais pu parvenir à se brouiller, tant ils se sentaient au fond, l'un pour l'autre, une estime solide, capable de résister aux orages de la vie quotidienne.

Tout en restant accoudée devant son feu éteint, après avoir remué l'amas confus de ses souvenirs, M^{me} Heurteloup songeait à cet attachement, dont Fanfan Pierron lui avait donné tant de preuves. C'était là un fait qui contrecarrait ses théories et sur lequel elle ne trouvait pas à mordre. L'amitié désintéressée de Fanfan l'étonnait toujours et résistait à l'analyse dissolvante de son pessimisme. — Le ronflement plus sonore de ses deux chiens lui fit relever la tête ; la lampe se mourait, le foyer n'était plus qu'un monceau de cendres froides et le cri-cri ne chantait plus. Elle se leva, repoussa sa chaise, se déshabilla en un tour de main. — « Nous verrons, se dit-elle en soufflant sa lumière, s'il mettra les pouces au sujet de sa dévergondée de fille... Je jure bien qu'il n'aura pas le dernier! »

Il n'eut pas le dernier, en effet. Fanfan était de la nature du jonc ; il savait plier sans rompre. Deux jours après, se trouvant seul avec M^{me} Heurteloup au repas de midi, il poussa un bruyant soupir et dit entre deux bouchées :

— Je me suis pourtant décidé à faire un gros sacrifice, mame Heurteloup.

— Lequel? demanda brièvement la veuve.

— J'ai mis notre Alzine en condition.

— Ah!... Loin d'ici?

— C'est toujours trop loin, quand il faut se séparer de ses enfants, répliqua Pierron en baisant. — Il n'avait pas l'air à son aise et tourmentait fort son bonnet de coton. — Je l'ai placée à Grimonbois, reprit-il timidement.

— A Grimonbois!... Et chez qui donc?

— Chez M^{lle} Charmette... de Saint-André, accoucha enfin Fanfan; elle y entrera à la Quasimodo.

Les épais sourcils de la veuve se froncèrent d'une façon menaçante, et elle posa rudement sa cuiller sur la table.

— Je ne te fais pas compliment de ton choix, grommela-t-elle : c'est tirer ta fille de la gueule du renard pour la jeter dans celle du loup... Enfin, c'est ton affaire... Tant pis pour les gens qui ne voient pas plus loin que leur nez!

Fanfan ébaucha un sourire, ses deux dents s'avancèrent malicieusement sur sa lèvre inférieure, et, de son air bonhomme, il se borna à répliquer :

— Mieux vaut avoir la vue courte que le cœur dur, mame Heurteloup!





LE premier angélus tintait à la petite église lézardée, quand la femme de Fanfan, la mère Norine, entra avec un bol de café dans la chambre de devant où Alzine, habillée et peignée, se préparait à partir pour Grimonbois.

— Allons, notre Alzine, dit la vieille femme en branlant sa tête courbée avant l'âge par trente années de travail, voilà qu'il est l'heure de nous quitter; avale ton café bouillant pour qu'il te tienne chaud en route... Je t'aurais bien accompagnée un bout de chemin, mais Pierron est au bois avec M^{me} Heurteloup, et j'ai nos bêtes à *monder* (nettoyer)... On t'en-

verra ta caisse par une occasion. Prends seulement ton carton et embrassons-nous, ma pauvre *gâce*... On ira te voir de temps en temps là-bas. Sois sage et ne te fais pas de mauvais sang pour ce Mirguet qui est cause de tous nos maux!

— N'ayez peur, maman, répondit Alzine en lui sautant au cou.

Elle avait le cœur gros et n'osait parler, de crainte de pleurer. Ayant noué un mouchoir en fanchon sur ses cheveux, elle avait pris le carton qui renfermait le meilleur de ses nippes, et elle ouvrait la porte de l'allée. La mère Norine l'embrassa une dernière fois, puis, sur le pas de la porte, la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait.

Alzine avait traversé le *coulant d'eau* où les canards filaient à la dérive, dans la buée matinale qui fumait au-dessus du courant. Maintenant elle suivait le chemin de piéton qui monte vers le bois de Benoîte-Vaux. Arrivée à mi-côte, près de la lisière, elle se retourna pour embrasser d'un long regard tout le creux de la vallée. La veille, elle avait fait ses adieux aux gens de sa connaissance, sans oublier le Mirguet, qui était venu la trouver à la brune, derrière les jardins. Aujourd'hui, elle disait adieu aux choses, à tous ces coins familiers où elle avait vécu depuis l'enfance. Elle écoutait le grincement des scies qui débitaient des plan-

ches dans la brosserie ; elle suivait des yeux le frissonnement argenté du ruisseau parmi les prés, les fumées bleues au-dessus des toits ; elle fouillait du regard les bois de Pontoux, déjà verdoyants, où M^{me} Heurteloup avait emmené dès l'aube Fanfan et Désiré. A ce moment de la séparation, les détails les plus minimes prenaient pour elle une importance inusitée. Elle reconnaissait de loin une grande femme que sa haute taille avait fait surnommer *Pousse-Nuée*, et qui menait paître sa vache le long des fossés de Goulinvaux ; elle distinguait sur la route la voiture du meunier, attelée de deux chevaux gris aux sonnailles retentissantes. Elle portait envie aux animaux et aux gens qui restaient au Chânois, et qui, eux, verraient le Mirguet revenir de la forêt, le soir, avec son fouet autour du cou et les mains dans les poches de sa blouse.

Elle poussa un gros soupir, puis, brusquement, tournant le dos à la vallée, elle se remit à cheminer vers la forêt. Comme elle franchissait la lisière, une jeune fille tapie derrière un hêtre s'élança au-devant d'elle et lui jeta les bras au cou avec une telle vivacité, qu'Alzine recula tout effarée.

— Comment, Loïse, c'est toi ! s'exclama-t-elle en embrassant la nièce de M^{me} Heurteloup.

— Est-ce que cela t'étonne ? Tu devais bien

penser que je ne te laisserais pas partir sans te dire adieu... J'avais le cœur assez gros, hier, quand tu es passée devant notre porte après vèpres, et que j'ai vu que tu n'osais pas entrer. Alors, ce matin, j'ai profité de ce que j'étais seule et je suis venue t'attendre ici... Tiens, voici un *michot* que j'ai fait cuire pour toi.

En même temps elle lui mettait dans les mains un de ces petits pains ronds, beurrés, qu'on fait rissoler au four et qui sont une friandise très appréciée au village.

— Merci, Loïse, murmurait Alzine, très touchée de l'attention de son amie.

— Et puis j'ai encore autre chose pour toi... Devine!... reprit la jeune fille en rougissant et en regardant Alzine dans le blanc des yeux; j'ai un grand bonjour à te donner de la part de Désiré... Ah! ah! sournoise, cela te fait plus de plaisir que le *michot*, n'est-ce pas?... Quand j'ai su que ma tante l'emmenait dès le matin et qu'il en était tout marri, je lui ai dit que je te verrais sur la route, et il m'a donné commission de t'embrasser... Voilà!

Et là-dessus elle lui appliquait de nouveau deux baisers sur les joues.

— Loïse! s'écria Alzine en fondant tout à coup en larmes, tu es bonne, tu es meilleure que je ne pensais!

— Me croyais-tu par hasard aussi dure que ma tante?... Nenni!... Bien que je parle peu

et que j'aie l'air en dedans, je pense et je sens comme les autres, plus que les autres même! Maintenant il faut que je me sauve. Bon courage! ne t'ennuie pas trop à Grimonbois; je trouverai moyen de m'échapper un jour pour t'y aller voir... Que dois-je dire pour toi au Mirguet?

— Dis-lui que je l'aime bien et que je penserai à lui tous les jours, répondit Alzine d'une voix plus ferme.

— Ta commission sera faite... Bon voyage, Alzine.

— Merci, Loïse!

Elles se séparèrent. Alzine, maintenant seule, s'engageait dans l'étroit sentier où les hautes branches se rejoignaient en forme de berceau, et où les fauvelles gazouillaient. Un quart d'heure après, elle apercevait la gorge de Benoîte-Vaux, où les massifs forestiers enferment comme au fond d'un nid la fontaine miraculeuse, le couvent des Pères du Saint-Sauveur, et la flèche aiguë de l'église, pointant comme une aiguille au milieu des sapins. Tout en longeant les murs du couvent, elle entendait le ronflement de l'orgue et les voix des Pères, occupés à chanter la messe. Puis de nouveau elle rentrait dans l'ombre profonde des bois. Le sentier montait en zigzag parmi des blocs de pierre moussue; tantôt il s'obscurcissait sous les grands taillis, tantôt il serpentait en pleine

lumière dans les éclaircies d'une coupe; sur le plateau, à un carrefour en étoile, il s'évasait tout à coup pour devenir une large tranchée humide, herbue, contournant les flancs d'un entonnoir de verdure. De là, le regard se reposait de tous côtés sur des feuillages moutonnants, d'un vert tendre, où les flèches de quelques sapins piquaient çà et là des notes plus foncées. Au bas de la tranchée, tout au fond de l'entonnoir, il y avait, sur l'emplacement d'un ancien étang, une longue bande de prés, où d'espace en espace des peupliers dressaient leurs sveltes fuseaux.

A l'extrémité de cette perspective de prairies mouillées, et d'arbres encore enveloppés d'une ombre vaporeuse, un bâtiment trapu dressait sa façade noircie par l'humidité, flanquée de tourelles carrées et surmontée de hauts toits d'ardoise; c'était le château de Grimonbois.

Alzine, dont le cœur battait un peu à la pensée de la nouvelle existence qui l'attendait là-bas, s'était assise sur un talus et examinait avec une curiosité inquiète les prés solitaires, les sombres massifs des sapins du parc et la physionomie renfrognée de la demeure des Saint-André...

A peu près à l'heure où la jeune fille arrivait en vue de Grimonbois, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à la taille bien prise dans

son veston de drap, escaladait lestement le perron du château, traversait le vestibule obscur, dont l'humidité avait disjoint le dallage et moisi les boiseries, et poussait sans façon la porte d'une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur le parc.

— Est-ce que mon oncle est déjà sorti? demanda-t-il en montrant par le battant entrebâillé une jolie figure très éveillée, dont un nez proéminent, deux yeux rieurs et une légère barbe blonde fourchue, accentuaient encore l'expression délurée et dégourdie.

— Oui, monsieur Vital, répondit une voix de femme. M. de Saint-André est parti dès le matin pour Pierrefitte... Mais entrez donc une minute, ajouta la voix avec une intonation douceuse; est-ce que vous avez peur qu'on vous mange?

Le jeune homme avait déferé à cette invitation.

— Non, dit-il ironiquement, non, Angélique, je suis un morceau trop dur pour vos dents, bien qu'elles soient solides et qu'elles aient aidé mon oncle à croquer un bon lopin de son patrimoine.

La personne à qui il parlait regimba sous ce sarcasme, comme une vipère qui se dresse sur sa queue en sifflant. Elle était assise et se leva tout d'une pièce, découpant sur le plein jour de la fenêtre sa silhouette mince et sèche. C'était une femme de taille moyenne, frisant

la quarantaine, aux formes maigres, mais souples et onduleuses. Vêtue d'une jupe de laine grisaille et d'un caraco du même ton neutre, le cou entouré d'une cravate de mousseline blanche, elle avait dans cette toilette très simple, mais non exempte d'une certaine prétention, plutôt l'air d'une ouvrière de la ville que d'une campagnarde. Ses mains étaient plus soignées que celles des paysannes. Sa tête, petite, au front étroit, ne manquait pas d'élégance, et sa figure au teint olivâtre gardait encore des restes de beauté : — d'abondants cheveux bruns frisottants et arrangés en couronne, de grands yeux fauves qui flambaient comme braise, des dents très blanches que laissait entrevoir parfois une bouche fanée, dont la lèvre supérieure était ornée d'un bouquet de poils. — L'ensemble des traits donnait une impression de câlinerie cauteleuse et d'humilité aigre-douce.

— Oh ! peut-on dire ? s'exclama-t-elle plaintivement, vous n'êtes pas aimable, monsieur Vital... Ni aimable ni juste!... Si vous entendiez les sermons que je fais à votre oncle et les scènes que j'ai à supporter, quand je lui reproche de dépenser son argent Dieu sait où ! Je me suis mordu déjà bien souvent les doigts d'être venue m'enterrer dans son escargotière de château.

— Oui, reprit Vital, toujours railleur, je

comprends que c'est vexant de voir tant de camarades rogner le gâteau qu'on s'était réservé pour soi toute seule... Je compatis à vos peines, Angélique !

Les lèvres de la gouvernante se pincèrent ; mais, sans quitter son ton insinuant, elle répliqua en lançant au jeune homme un méchant sourire :

— Vous avez tort de chercher à me vexer, monsieur Vital... Croyez-moi, il y a plus à perdre qu'à gagner à être mal avec moi!... Au lieu de nous faire la guerre, il vaudrait mieux nous entendre et devenir bons amis.

— Comment donc ! s'écria-t-il en riant, je ne m'y suis jamais refusé, au contraire!... Vous savez bien, ma belle, que dès ma tendre jeunesse j'ai été un de vos adorateurs.

Et, tout en parlant, avec son sans-façon d'étourdi, il avait passé galamment le bras autour de la taille amaigrie de la gouvernante. Elle ne parut nullement s'en offenser, et, coulant un regard fort doux à ce beau garçon si impertinemment hardi :

— Oui, autrefois, murmura-t-elle en minaudant.

— J'avoue qu'il y a longtemps, mais vous m'aviez si bien rabroué que ça ne m'encourageait guère à recommencer.

— Vous n'étiez qu'un enfant ! repartit Angélique avec un provocant sourire.

Elle s'était lentement dégagée de l'étreinte du jeune homme, mais elle lui avait pris le bras et le serrait dans ses mains.

— Aujourd'hui, reprit-elle, que vous êtes un homme raisonnable, causons sérieusement au lieu de nous chipoter sans cesse. Si vos grands-parents ont laissé l'usufruit de tout leur bien à votre oncle, ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas? et je n'y suis pour rien... Mais il y a des choses où je peux vous nuire ou vous servir, selon que vous choisirez. Par exemple, si au lieu d'enrayer M. de Saint-André, je le poussais à fricoter tout son avoir, vous et votre sœur vous resteriez les mains vides, le jour où votre oncle viendrait à mourir.

— Sapristi! se récria Vital qui ne riait plus, vous voyez les choses de loin, vous!... Mais, ma chère, mon oncle a bon pied bon œil, et il nous enterrera tous.

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt, soupira sentencieusement Angélique, et il est déjà bien usé, allez!

— Permettez, interrompit le jeune homme en reprenant son ton évaporé, ça n'est pas gai, cette conversation-là, Angélique! Si nous en changions?... Je préférerais encore celle de tout à l'heure, ajouta-t-il plaisamment en caressant de nouveau la taille de la gouvernante.

— Oh! vous, monsieur Vital, murmura-t-elle

en lui décochant une œillade oblique, vous avez toujours aimé la gaudriole!...

Tandis qu'elle parlait, on frappa timidement. Vital avait à peine eu le temps de retirer sa main, quand le battant s'ouvrit, et Alzine, avec son mouchoir noué en fanchon, son carton à la main, s'encadra dans la baie de la porte. La jeune fille examina un moment d'un air hésitant la grande pièce lambrissée de boiserie vermoulues, les portraits d'ancêtres dans leur cadre dédoré, l'ameublement délabré, puis, tout au fond, ces deux personnes si rapprochées l'une de l'autre. A la fin, elle murmura d'une voix un peu inquiète :

— Bonjour, monsieur et la compagnie... Est-ce ici chez M^{lle} Charmette de Saint-André?

— Non, répondit Angélique, devenue soudain très rêche, vous vous trompez, ma mie!

— Je suis pourtant bien au château?

— C'est possible, mais vous êtes chez M. Jean de Saint-André... M^{lle} Charmette demeure plus loin, au Pavillon.

— Traversez la cour, mon enfant, et sortez par la petite porte; c'est la première maison à gauche de la grille, dit obligeamment Vital en se dirigeant vers le vestibule pour mieux montrer la route à Alzine; mais Angélique ne lui en laissa pas le temps; elle éconduisit lestement la jeune fille, lui marmotta une brève indication et referma vivement la porte.

— C'est insupportable ! geignit-elle en donnant sournoisement un coup de clef en dedans, on entre ici comme dans une auberge... Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?

— Probablement la nouvelle servante qu'attend ma sœur... Elle a un bon petit air, hein ?

Une lueur jalouse enflamma les prunelles d'Angélique.

— Elle n'est pas mal, fit-elle ironiquement, et j'ai vu le moment où vous alliez lui offrir votre bras pour traverser la cour. Ah ! bon sang ne peut mentir... Oncle et neveu, vous ne valez grand'chose ni l'un ni l'autre. A propos, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous veniez le voir si matin, votre oncle ?

— Ça, ma chère, c'est mon secret, répondit-il d'un air rêveur, en arpentant lentement la longue salle, les mains dans les poches de son veston.

Debout, appuyée au dossier d'un fauteuil, Angélique observait d'un regard singulièrement attentif l'élégante désinvolture de ce garçon leste et bien tourné, qui semblait répandre autour de lui une bonne odeur de santé et de jeunesse. Les yeux fauves de la gouvernante s'arrêtaient complaisamment sur cette tête fine, cette taille à la fois svelte et robuste, ces pieds petits et bien cambrés, et elle songeait qu'autrefois il n'aurait tenu qu'à elle de faire de Vital son amoureux. Dans cette maigre fille, déjà

mère, dont le sang brûlait encore, une ardente convoitise et je ne sais quel goût de revenez-y s'étaient soudain rallumés. A un certain moment où Vital lui tournait le dos, elle n'y put tenir, se glissa près de lui et posa brusquement ses deux mains sur les épaules du jeune homme.

— Hein? s'écria-t-il en faisant volte-face.

Elle vit son air suffoqué, et, reprenant soudain ses façons de sainte-nitouche :

— Pardon! balbutia-t-elle, je ne sais ce qui m'a prise, je suis si distraite!... Pourquoi me faites-vous des cachotteries? Je parie que vous aviez quelque chose à demander à votre oncle. — Si je puis vous aider, continua-t-elle câlinement, comptez sur moi,... mais à une condition.

— Voyons la condition...

— Celle que je vous disais tout à l'heure : ne me faites plus de méchancetés; engagez votre sœur à avoir pour moi des procédés... un peu plus honnêtes, à ne plus me traiter du haut en bas, par exemple, quand elle vient au château...

— Et à vous inviter à dîner! interrompit railleusement Vital.

— Mon Dieu, répliqua aigrement Angélique, je ne serais pas plus déplacée chez elle que les gens du village... Si on veut que je rende service, c'est bien le moins qu'on soit aimable avec moi... Donnant, donnant!

— Un marché, alors?... Ma chère, ni ma sœur ni moi ne faisons de ces spéculations-là.

Angélique ravala son dépit, grimaça un sourire, puis, de sa voix la plus plaintivement caressante :

— Ah! soupira-t-elle, vous ne m'auriez pas répondu de cette façon, autrefois! On voit bien que je ne suis plus jolie... Vous chanteriez sur un autre ton, si j'avais la jeunesse de cette petite qui vient de sortir.

— Vous vous calomniez, ma belle, répondit gaiement Vital, je vous assure que vous êtes encore très verte... Vous avez des yeux qui mettraient le feu aux quatre coins du village.

— Dans tous les cas, ils n'ont guère d'effet sur vous...

Elle s'était rapprochée, avait pris les mains de son interlocuteur et les serrait nerveusement dans les siennes.

— Soyez aimable avec moi, vous n'aurez pas à vous en repentir... Quoique j'aie dix ans de plus qu'au temps où vous me faisiez la cour, je suis encore de taille à bien aimer ceux que j'aime, et à bien détester ceux qui me veulent du mal... Quand on est gentil garçon comme vous, on n'a pas le droit d'être dur avec une femme... Nous serons amis, dites, voulez-vous?

Elle se frôlait contre lui comme une chatte, et sa voix basse, un peu entrecoupée, sup-

pliante et perfidement enjôleuse, résonnait si près de l'oreille du jeune homme qu'il sentait sur son cou le souffle des lèvres d'Angélique. Vital commençait à être mal à l'aise et se demandait avec ennui s'il allait en être réduit à jouer le sot rôle de Joseph près de cette madame Putiphar, quand un pas solide retentit dans le vestibule, et une main vigoureuse secoua en vain la porte fermée.

— Eh bien, Angélique, cria-t-on du dehors, qu'est-ce que ça signifie? Tu te verrouilles, maintenant!... Dépêche-toi de m'ouvrir, sacre-dieu!

— C'est mon oncle, murmura Vital en respirant, vous vous étiez donc enfermée? Il ne manquait plus que ça!...

Angélique avait subitement changé de contenance. Elle n'attendait pas M. de Saint-André avant midi, et ce retour imprévu la mettait en désarroi. Néanmoins elle se composa rapidement une physionomie de circonstance, posa un doigt sur sa bouche en lançant un regard significatif à Vital, puis, rasant les murs, à pas de velours, elle se glissa jusqu'au bout de la salle et tourna la malencontreuse clef. La porte s'ouvrit comme poussée par un vent violent, et Jean de Saint-André entra, furibond.

Il avait plus de cinquante-cinq ans, la tête haute, le corps droit, le ventre légèrement obèse. Il portait beau, comme on dit vulgaire-

ment, et avait dû, trente ans auparavant, être un de ces hommes pour qui les femmes se retournent involontairement, et sous le regard desquels elles rougissent sans savoir pourquoi. Sa poitrine bombée jouait à l'aise dans sa veste de chasse déboutonnée; sa tête, renversée en arrière, était couverte d'une forêt de cheveux grisonnants; ses courtes moustaches taillées en brosse lui donnaient un faux air militaire; des fibrilles rouges, marbrant les ailes d'un nez bourbonien ainsi que le tour de deux yeux allongés, d'un bleu froid, aux sourcils minces, annonçaient un viveur qui a abusé de tous les plaisirs. Le front fuyant, le regard effronté, les lèvres serrées et méchantes, ne prévenaient pas en faveur de la franchise et de la générosité du personnage.

A peine entré, Jean de Saint-André, apercevant son neveu et remarquant la mine déconfite d'Angélique, partit d'un éclat de rire trop bruyant pour ne pas être forcé.

— Comment, dit-il à Vital, c'est toi que je surprends en conversation criminelle avec Angélique?

— Oh! monsieur, par exemple! protesta la gouvernante d'un ton pudiquement indigné.

— Dame, je ne suppose pas que vous vous soyez enfermés pour dire votre chapelet!

— Je ne sais comment cela s'est fait, répliqua perfidement Angélique... En entrant, M. Vital

aura probablement tourné la clef sans s'en apercevoir.

— Moi? s'écria Vital ébaubi, allons donc!

— Ne te démène pas tant, reprit l'oncle en ricanant, le cas n'est pas pendable... Et toi, dinde, au lieu de prendre des airs effarouchés, va à ta cuisine, et soigne mon déjeuner... Je crève de faim!

Angélique, obéissant à cette injonction, s'était esquivée sans bruit par une porte latérale; mais une fois dehors, elle appliqua prudemment son oreille contre la cloison, car elle était peu rassurée, au fond, sur la tournure qu'allait prendre l'explication entre l'oncle et le neveu.

Jean de Saint-André avait le verbe haut et sa voix perçait l'épaisseur de la porte :

— Ah! mon gaillard, disait-il, tu chasses sur mes terres?... Un autre pourrait prendre la chose de travers, mais je suis bon diable... Il faut que les enfants s'amusement!

— Je vous affirme, mon oncle, que vous vous trompez! protestait de nouveau Vital.

— Va donc, reprenait l'autre énergiquement, je n'ai pas la berlue!... Mais, je te le répète, je suis bon prince... Entre camarades, il ne faut pas être susceptible; à charge de revanche, si l'occasion se présente... Si tu as du goût pour Angélique, ne fais pas la petite bouche, je te donne carte blanche.

— Merci, répondit sèchement Vital, je n'aime pas les vieux restes !

Cette réplique arriva distinctement à Angélique à travers les fentes de la porte, et, dans l'ombre, ses joues se colorèrent, ses yeux lancèrent des étincelles. Haineuse et le cœur en rage, elle s'enfuit dans sa cuisine, tandis que Vital prenait son chapeau et tournait les talons.

— Eh bien ! c'est tout ce que tu avais à me dire ? s'exclama Jean de Saint-André, étonné du peu de succès de ses ouvertures.

Vital, se rappelant la requête qu'il était venu adresser à son oncle, s'arrêta d'un air perplexe, puis, songeant sans doute qu'après cette scène désagréable le moment n'était pas opportun, il continua de descendre le perron, traversa la cour et se dirigea vers le pavillon qu'il occupait avec sa sœur.

L'habitation, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, enclavés dans la cour du parc, n'avait pas grande apparence. Au temps de la prospérité des Saint-André, ce pavillon servait à loger le régisseur. Maintenant il était occupé par les représentants de la branche cadette : Vital et sa sœur Charmette. Le vieux Saint-André avait eu deux fils : Jean, l'aîné, et Vivien, qu'on avait dès le principe destiné à la prêtrise, mais qui, n'ayant pas la vocation, s'était engagé à vingt ans,

contre le gré de sa famille, et, à peine lieutenant, s'était marié en Afrique. Il y était mort ainsi que sa femme, laissant deux orphelins que le grand-père Saint-André avait élevés à Grimonbois. Toutefois, ce dernier, qui avait de tout temps tenu à *faire un aîné*, en dépit du nouveau Code, et dont le mariage de Vivien avait déçu les calculs, s'était arrangé en mourant pour que sa fortune restât presque intégralement entre les mains de Jean. Par son testament, il n'avait laissé aux enfants de Vivien qu'une nue propriété, réservant l'usufruit de tous ses biens au profit de son fils aîné, à charge par celui-ci de loger ses neveux dans les dépendances du château, et de leur servir une rente de mille écus. C'était sur ce modeste patrimoine que vivaient Vital et Charmette, dans le logis, plus modeste encore, mis à leur disposition par Jean de Saint-André.

Alzine, déjà installée dans son nouveau service, vint ouvrir en souriant à Vital et l'introduisit dans la chambre de sa sœur.

M^{lle} Charmette avait trente ans. C'était une personne très distinguée de tournure, frêle, mince, et d'apparence délicate. Un bonnet de linge, très propre, sous lequel disparaissaient presque deux étroits bandeaux de cheveux châtons, encadrait un visage blanc comme une hostie, aux traits fins et d'un modelé très pur, mais où manquait cette vie lumineuse

que donne le regard. M^{lle} Charmette était aveugle. — Assise à contre-jour dans un fauteuil de tapisserie, elle tricotait près d'un guéridon où une corbeille, pleine de pelotons de laine, était posée sur un grand in-folio ouvert, dont les caractères, au lieu d'être imprimés en noir, s'enlevaient en relief, de façon que l'ongle pût suivre la forme des lettres et deviner ainsi lentement les mots. Ce grand livre blanc, plein de prières, était presque l'unique lecture de Charmette.

Quand la porte s'ouvrit, elle avait déjà reconnu le pas de Vital et s'était levée pour l'embrasser.

— Bonjour, sœur, dit le jeune homme de sa voix la plus gaie, en appliquant affectueusement deux baisers sur les joues décolorées de Charmette; toujours à la besogne!... Tu ne quittes tes aiguilles que pour ton livre de prières.

— Je prie pour toi, mon ami, et je travaille aussi pour toi. J'achève des bas de laine dont tu te trouveras bien, quand tu iras chasser au marais.

— Tu me gâtes trop, Charmette; tandis que tu n'es occupée que de mon bien-être, moi, je ne le suis qu'à faire des sottises... Tiens, j'en ai encore une sur la conscience.

— De quoi s'agit-il? demanda M^{lle} Charmette avec inquiétude.

— Voici... Il y a un mois, je me suis laissé tenter par un fusil nouveau système, et je l'ai pris à crédit... Je comptais prier l'oncle Jean de m'avancer la somme sur le prochain quartier de notre rente, mais ce matin, quand je suis allé le voir, j'ai jugé qu'il n'était pas d'humeur à écouter ma requête, et me suis tenu coi... Seulement, l'armurier devient pressant, et je ne sais trop comment je vais m'en tirer.

— Tu as eu tort d'acheter sans être sûr de pouvoir payer, observa doucement Charmette, mais enfin plaie d'argent n'est pas mortelle... Est-ce une grosse somme ?

— Assez... Trois cents francs, murmura Vital d'un air contrit.

— Allons, console-toi... Tu sais que j'ai une petite réserve... Cherche le trousseau de clefs qui est dans la corbeille et ouvre mon secrétaire. Là, tire le premier tiroir à gauche et prends-y ce qu'il te faut... Seulement, mon ami, ne recommence pas, car je ne serais plus assez riche pour t'aider.

— Tu es un ange, grande sœur, et moi un affreux vaurien !... Comment pourrai-je reconnaître tes bontés ?

— En essayant de ne plus retomber dans tes vieux péchés... Vois-tu, si tu voulais me rendre tout à fait heureuse, tu te déciderais à travailler.

— Travailler ! mais à quoi suis-je bon, ma pauvre Charmette ?... J'aurais dû rester soldat, puisque je m'étais engagé pendant la guerre ; le métier m'allait, mais tu n'as pas voulu... Tu ne prétends pourtant pas que je me fasse gratter-papier chez un notaire ou dans un bureau ?

— Mon ami, il n'y a pas de sot métier... Pendant l'émigration, ton grand père ne rougissait pas de gagner son pain comme compagnon menuisier. D'ailleurs, avec ta bonne mine et ton esprit, tu pourrais trouver un emploi honorable dans l'industrie ou dans le commerce...

— L'épicerie, par exemple ! dit Vital en riant ; j'y ai bien songé, mais l'odeur du poivre me donne la migraine.

— Tu plaisantes de tout, mauvais garçon !... Réfléchis donc que nous sommes pauvres et que ton oncle Jean ne prend pas le chemin de nous laisser un gros héritage... Est-ce une vie que celle que tu mènes dans l'oisiveté, avec la perspective d'être forcé de t'endetter pour suffire à tes dépenses ? sans compter que tu cours risque d'y perdre la santé et aussi la considération.

— Eh bien, sœur, je te promets d'y réfléchir longuement... demain ; mais aujourd'hui, ne me fais plus de morale et laisse-moi respirer... Dis-moi, ta nouvelle chambrière est donc arrivée ?... Elle est fort jolie, ma foi !

— C'est une honnête fille, voilà l'essentiel... Et, à ce propos, Vital, j'espère que tu n'oublieras pas que je suis responsable de sa conduite, et que tu ne te permettras pas de lui faire la cour.

— Oh ! Charmette, pour qui me prends-tu ?

— Pour un grand étourdi que la vue d'un joli minois suffit pour mettre sens dessus dessous... Tu n'es pas méchant, mon ami, mais la mauvaise compagnie de ton oncle te corrompra, si tu n'y prends garde... Tu ne sais pas résister à un caprice, Vital !

— Tu me calomnies, vrai !... Tiens, pas plus tard que ce matin, si tu savais, ma pauvre sœur, à quelles tentations j'ai résisté !... Non, saint Antoine lui-même n'était qu'un piètre personnage à côté de moi... J'ai été héroïque !

— Vital ! Vital ! soupira tristement M^{lle} Charmette, tu es jeune, tu te moques de tout, parce que tu crois que ta jeunesse durera toujours... Mais tu vieilliras, et, après cette vie, il y en aura une autre à laquelle tu ne songes pas assez et où tu seras jugé sévèrement !... Ne t'imagines pas, mauvais sujet, qu'il te sera beaucoup pardonné parce que tu auras beaucoup aimé...

— Non, s'écria Vital en embrassant tendrement M^{lle} Charmette, il me sera beaucoup pardonné parce que je suis beaucoup aimé...

Le bon Dieu se dira : « Il faut que ce pécheur-là ait quelques vertus cachées, pour que sa sœur Charmette l'ait si fort adoré, » et il m'ouvrira tout doucement la porte de son saint paradis... Amen ! Viens déjeuner.





IV

LE mois, qui portait jadis le joli nom de prairial, avait vu l'herbe pousser dru dans les prés de Grimonbois. En mai, elle était déjà haute et des milliers d'épillets verts frissonnaient au moindre vent. Avec les chaudes journées de juin, tout se mit à fleurir. Entre les massifs du parc, la prairie ondula mollement sous le poids de ses floraisons et se nuança à vue d'œil, comme une mer dont les couleurs se transforment et se fondent à mesure que l'aspect du ciel varie. Elle roulait de larges nappes blondissantes, où les panaches des sauges mettaient çà et là des reflets bleuâ-

tres. Des touffes de marguerites y répandaient leurs blancheurs laiteuses ; le pollen des étamines y poudroyait par places comme une fumée violette, et tout un peuple d'insectes invisibles y bourdonnait au soleil.

A la Saint-Jean, l'herbe était mûre, et, profitant de quelques journées de sécheresse, les gens de Grimonbois commencèrent la fenaison. Alors, il y eut dans ce creux de vallée un subit changement de décor. La prairie qui, la semaine d'avant, épandait dans la solitude sa plantureuse verdure, sans autre compagnie que le ruisseau, les saules et le vol des hirondelles, devint tout à coup bruyante et se peupla. Les faux reluisantes y décrivaient leur demi-cercle savamment rythmé, et, à chaque mouvement circulaire, des gerbes de graminées tombaient aux pieds du faucheur avec un bruissement sourd. Aux endroits où la faux avait passé, le sol d'un vert tendre tranchait sur le moelleux gonflement des herbes encore debout ; les jonchées éparses et les meules déjà arrondies y semaient d'espace en espace des taches plus foncées, et, tout à travers, dans la pleine clarté de midi, flottaient les jupes et les camisoles blanches de faneuses, coiffées d'une sorte de capulet de percale, qu'on nomme dans le pays un *bagnolet*. — Parmi ces dernières, se trouvait Alzine, à qui M^{lle} Charrette avait permis d'aller faner avec les gens

de Saint-André. Cette besogne finale de la *fenau* (fenaison) étant regardée par les paysans comme une distraction plutôt que comme un vrai travail, tout le village veut en avoir sa part.

La jeune fille, appuyée sur son râteau, s'était arrêtée un moment à regarder charger une charrette. Attelée de deux chevaux vigoureux, pleine de son haut amoncellement de foin, la voiture était prête à démarrer. Les bêtes tiraient violemment, les roues s'enfonçaient dans le sol élastique, traçant par derrière, comme un sillage, deux ornières plus vertes. Enfin, aux coups de fouet et aux cris du charretier, l'attelage franchissait le fossé gazonneux et montait sur la route en répandant tout autour d'aromatiques effluves.

Alzine aspirait à pleins poumons l'odeur de foin éparse dans l'air. Sa poitrine se gonflait et une vague tendresse l'enveloppait, à la pensée des fenaisons du Chânois. Pourquoi ces parfums pénétrants et subtils de l'herbe fauchée exercent-ils une mystérieuse action sur le souvenir ? Est-ce parce que nos joies et nos émotions ont besoin, comme l'herbe, d'être coupées et fanées pour avoir tout leur charme et toute leur saveur ? Je ne sais, mais cette capiteuse senteur du foin a une singulière vertu évocatrice. Elle ouvre avec une clef magique les cellules du cerveau où se localise la mémoire. —

La jeune fille revoyait les prairies de Chèvre-chêne, la charrette du Mirguet, trainée par la Grisette et le Brun, et elle revoyait aussi le beau Mirguet, en bras de chemise, la tête semée de brins d'herbe, rejetant en arrière son torse robuste pour lancer aux chargeurs les jonchées de foin que les faneuses poussaient à ses pieds. — Nageant en plein rêve et à demi hallucinée, elle restait immobile au soleil, le regard vague et les mains appuyées sur son râteau, quand quelqu'un lui toucha l'épaule. Elle se retourna et poussa une exclamation joyeuse en reconnaissant la nièce de M^{me} Heurteloup.

— Ah ! Loïse... Justement je songeais aux gens de chez nous !

— Il y a longtemps que je voulais venir, dit Loïse, en l'embrassant ; ce matin, ma tante m'avait envoyée en commission à Benoîte-Vaux... Une fois derrière le couvent, je n'ai pu y tenir, j'ai grimpé le sentier, et je suis tombée ici tout droit.

— Que je suis contente !... Et là-bas, au Chânois, tout le monde va bien ?

— Oui, tout le monde, Fanfan, la mère Norine... Nous sommes plus en avance qu'ici, et nous avons déjà rentré nos foins.

— Et... et Désiré ?

— Désiré aussi va bien, quoiqu'il ne soit pas en gaieté depuis le départ de quelqu'un de ta connaissance... Il se rattrape en travaillant

comme quatre, et en me parlant de toi quand nous sommes seuls.

— Et la Bête noire, s'écria étourdiment Alzine... Pardon, M^{me} Heurteloup?

— Elle est pire que jamais, répondit Loïse dont le front se rembrunit; son humeur noircit un peu plus chaque jour, et elle fait payer cher à ceux qui sont près d'elle le pain qu'elle leur donne... Être enfermée pendant douze heures d'horloge avec une femme qui n'ouvre la bouche que pour dire du mal des gens et pour prendre à rebours leurs meilleures intentions, non, ce n'est pas une vie!... J'ai beau me répéter qu'elle a cru bien faire en m'enlevant à des parents qui me battaient, et en m'adoptant, c'est plus fort que moi, je ne peux pas l'aimer, je ne peux pas!...

Tout en parlant, elle s'était débarrassée de son chapeau de paille et avait saisi un râteau. Tête nue, tandis que le soleil dorait les crépules de ses cheveux bruns; la taille souple dans une robe de toile où sa jeune et ferme poitrine se jouait à l'aise, elle s'était mise à la besogne auprès d'Alzine, et leur conversation continuait, plus confiante et plus intime, tandis qu'autour d'elles les herbes remuées exhalaient leur exquise odeur.

— Si tu savais, reprenait Loïse, comme je suis heureuse de me trouver là, près de toi, en pleins champs, moi qui reste toute l'année entre

quatre murs!... Tout à l'heure, pendant que je traversais le bois, je me suis sentie comme grisée par le grand air... Il me semblait que je voyais des fleurs et de l'herbe pour la première fois de ma vie. En haut de la tranchée, je n'ai pu me tenir, j'ai pris mon élan et je me suis mise à dégringoler comme une folle jusqu'au bas de la côte... Vrai, on me donnerait à choisir entre vivre comme une chauve-souris à Chèvrehêne ou être servante à Grimonbois, je ne balancerais pas une minute.

En entendant cela, Alzine secouait mélancoliquement la tête. A son tour, elle comparait sa condition actuelle avec le bon temps du Chânois, et, au souvenir des maternelles gronderies de Norine, des caresses intermittentes du père Fanfan, du vivace et impatient amour de Désiré, son cœur se fondait de nouveau et des larmes lui montaient aux yeux.

— Ma pauvre Loïse, répondit-elle, tu ne sais pas ce que c'est que d'être chez les autres!

— Ah! s'écria Loïse avec une amertume concentrée, est-ce que je n'y suis pas toujours, moi, chez les autres?... Suis-je donc chez moi, à Chèvrehêne, où je n'ai pas même le droit d'aller et de venir à ma guise, ni de dire tout haut ce que je pense?... Chez toi, on t'aime et on te gâte, mais moi, je ne sais pas ce que c'est qu'une tendresse... Quand j'ai voulu faire une caresse à ma tante, je me suis piqué les

doigts comme à un paquet d'orties. Je suis obligée de renfoncer en dedans tout ce que j'ai de jeune et de bon. Aussi je me sens vieillir et devenir mauvaise, et quand je pense que ce sera toujours, et toujours ainsi, jusqu'à ce que je me dessèche et que je devienne pareille à ma tante, j'ai des envies de me sauver... Je finirai par faire quelque sottise !

La figure passionnée de Loïse avait pris une expression tragique, et Alzine la regardait avec un étonnement inquiet.

— Ne parlons plus de ça, reprit la nièce de M^{me} Heurteloup, parlons de toi... Est-ce qu'on te moleste, chez tes maîtres ?

— Nenni, j'y suis aussi bien qu'on peut être hors de chez soi. L'ouvrage y est facile et M^{lle} Charmette est quasi une sainte.

— Et son frère, comment est-il avec toi ?

— M. Vital!... Je le vois à peine, car il ne moisit pas à la maison. Le plus souvent il part dès le matin et rentre Dieu sait à quelle heure.

— Tant mieux ! Je dirai ça au Mirguet, qui n'était pas trop rassuré de te savoir logée sous le même toit que ce jeune homme... Tu sais que les Saint-André n'ont pas un bon renom dans le pays ?

— L'oncle ne vaut pas cher ; quant à M. Vital, je ne le crois pas un méchant garçon, seulement il aime à s'amuser, et comme il prend son plaisir en compagnie de son oncle, ils font

à eux deux plus de tours que de miracles... La pauvre M^{lle} Charmette en pleure toutes les larmes de ses yeux... Ah! elle en dit des cha-pelets pour la conversion de son mauvais sujet de frère, je t'en répons!... mais jusqu'à présent elle y perd ses *Pater* et ses *Ave*.

— C'est donc vrai que ce Vital est un grand coureur et qu'il a de singulières façons avec les filles?

— C'est possible, mais avec moi, répliqua Alzine en relevant la tête d'un air dégagé, il ne s'est jamais permis la moindre plaisanterie, sans quoi j'aurais eu vite fait de le remettre à sa place.

— A-t-il aussi bonne mine qu'on le prétend?

— Pour ça, oui, c'est un joli garçon, et si gai, si tendre avec sa sœur!... Au reste, tu tombes bien... Le voici justement dans le pré avec son oncle.

En effet, Vital et Jean de Saint-André descendaient en ce moment le talus de l'ancien étang. Ils venaient à pied de la foire de Tilly, où ils avaient dû copieusement déjeuner: cela se devinait surtout aux gestes exubérants et à la parole bruyante de l'oncle.

Ils traversèrent la prairie en biais, et, après quelques propos échangés avec les charretiers, ils se dirigèrent vers les faneuses, éparpillées par groupes de deux ou trois. Jean de Saint-

André se montrait familier avec les plus jeunes ; il leur prenait volontiers la taille ou le menton, et elles le laissaient faire en poussant des éclats de rire aigus. Quand l'oncle et le neveu furent à dix pas d'Alzine et de Loïse, Jean s'arrêta, cligna des yeux de l'air d'un fin connaisseur et dit à Vital, assez haut pour être entendu des deux jeunes filles :

— Hé! hé! voici deux jolis oiseaux qui ne sont pas du pays... Les connais-tu, toi?

— La blonde est la femme de chambre de ma sœur.

— Et la brune, celle qui est habillée comme une demoiselle et qui est, ma foi, fort appétissante?... Regarde-moi ces yeux, cette peau et ces épaules... On y mordrait comme dans une pêche!... Il faut que je sache qui elle est?

Du pas lourd et festonnant d'un homme un peu entrepris par le vin, Jean s'était rapproché, suivi par Vital que la beauté de Loïse avait également intrigué, et qui examinait M^{lle} Heurteoup avec une sérieuse attention. Quant à cette dernière, elle n'avait pas perdu un mot de l'entretien de l'oncle et du neveu, et, rouge de honte et d'agacement, elle tenait obstinément ses yeux baissés vers le foin qu'elle râtelait avec des gestes nerveux. Lorsque M. de Saint-André fut près d'elle, il se pencha pour la regarder effrontément sous le nez, puis, avec son sang-ne ordinaire, il l'interpella :

— Bonjour, la belle enfant ! Vous êtes trop jolie pour être de Grimonbois, vous !... Peut-on savoir où vous demeurez ?

Loïse releva brusquement la tête ; les ailes de son nez et ses lèvres étaient agitées par un frémissement dédaigneux, sa figure avait pris une expression hautaine ; elle dévisagea fièrement le questionneur, et, d'une voix rendue vibrante par l'émotion :

— Pardon, monsieur, répondit-elle, je ne vous connais pas et il ne me plaît pas de répondre à vos questions... Laissez-nous en paix !

— Si vous ne me connaissez pas, riposta Jean avec un gros rire, rien n'empêche que nous fassions connaissance... Je suis M. de Saint-André, ma toute belle !

— Je ne m'en serais pas doutée à vos façons, répliqua sèchement Loïse ; encore une fois, monsieur, je vous prie de passer votre chemin.

Vital était frappé de l'attitude et du langage de la jeune fille.

— Vous vous blousez, chuchota-t-il à l'oreille de son oncle, cette jeune personne n'est pas ce que vous croyez... Allons-nous-en !

Mais Jean de Saint-André y mettait de l'entêtement.

— Laisse donc, répondit-il tout haut, tu vois bien que c'est une bégueule !... Heureu-

sement, je sais la manière d'apprivoiser ces mésanges-là... Attends un peu !

Et, se penchant vers Loïse, le bras arrondi, il lui prit brusquement la taille et fit le geste de l'embrasser; mais avant que ses moustaches eussent pu effleurer la joue de la jeune fille, celle-ci s'était dégagée, et, pâle, indignée, le bras levé et menaçant, elle s'était rejetée en arrière, en tournant vers Vital ses grands yeux scintillants, comme pour invoquer son intervention. Le jeune homme se sentit tout remué par ce regard, et, barrant le passage à son oncle :

— Assez ! s'écria-t-il impérieusement, laissez Mademoiselle tranquille !

— De quoi te mêles-tu ? s'exclama l'autre, furieux ; est-ce que cette mijaurée est de ta connaissance ? Eh bien, ça ne sortira pas de la famille.... Je t'ai donné carte blanche avec Angélique, n'est-ce pas ? A ton tour, laisse-moi dire deux mots à ta bonne amie ?

Il avait pris de nouveau son élan pour rattraper Loïse, qui s'était réfugiée avec Alzine au milieu d'un groupe de faneuses. Vital le retint violemment par le bras.

— Vous devenez grossier, mon oncle ! murmura-t-il, vous allez vous tenir en repos, ou sinon !...

— Sinon, quoi ? clampin ! hurla Jean de Saint-André, allumé par l'ivresse et par la résis-

tance qu'on lui opposait; est-ce toi qui m'en empêcheras? Nous allons bien voir!

Il avait empoigné son neveu à bras-le-corps et essayait de l'écartier. Jusque-là, Vital avait conservé relativement son sang-froid; mais, devant l'attaque soudaine de son oncle, la moutarde lui monta au nez, et, répondant à l'étreinte de Jean par une étreinte tout aussi vigoureuse, il l'enlaça à son tour et le secoua d'importance. Corps à corps, les deux têtes encolérées, se rejoignant presque, les bras se nouant rageusement autour du buste, l'oncle et le neveu s'étaient mis à se colleter. Les faucheurs et les faneuses, faisant trêve à la besogne, s'étaient arrêtés à distance et regardaient silencieusement, mais non sans une sournoise satisfaction, les deux Saint-André se battre dans la prairie. Jean, plus haut de stature et plus musculeux que Vital, semblait devoir l'emporter; mais le jeune homme, malgré sa taille plus mince, était solide et râblé; il résistait aux bourrades de son oncle et ne paraissait pas ébranlé par les rudes secousses que lui imprimaient les bras énormes de Jean. Celui-ci soufflait rudement, sa figure s'empourprait, les veines de son cou de taureau se gonflaient. L'odeur pénétrante de l'herbe piétinée montait aux narines des deux adversaires et les grisait encore. Ils tournaient sur eux-mêmes, oscillaient lentement, puis retombaient sur leurs

pieds et s'étreignaient avec plus d'empor-
tement. Cependant l'embonpoint de M. de
Saint-André commençait à rendre la partie
moins égale. Jean suait à grosses gouttes,
son haleine devenait plus courte, ses jarrets
fléchissaient. D'un brusque mouvement des
reins et des bras, Vital enfin le fit chanceler,
et, d'un coup d'épaule, l'envoya rouler sur
une meule de foin, où son grand corps s'en-
fouit à moitié.

Un sourd ricanement bourdonna tout là-bas,
dans le groupe des faucheurs attroupés en
avant des charrettes. Sous les herbes de la meule
effondrée, Jean de Saint-André entendit ce
murmure peu révérencieux, et le dépit qu'il
en ressentit dissipa son étourdissement. Il se
souleva avec peine, à l'aide d'une fourche
oubliée près du foin, et se remit tant bien que
mal sur ses pieds.

Vital, pendant ce temps, défripait sa jaquette
et renouait sa cravate. Suffisamment rassuré,
en voyant que son oncle se relevait sans être
trop endommagé, il se contenta de lui dire
froidement :

— J'espère que cela vous servira de leçon
pour l'avenir.

Jean était tout tremblant de colère :

— Toi, grommela-t-il, je te revaudrai cela !...
Tu m'as rendu ridicule, mais tu me le payeras...
Je te défends de remettre les pieds chez moi !

— Je serai enchanté de vous obéir, répliqua Vital en ricanant.

Les minces sourcils de Jean se relevèrent avec une expression de méchanceté aiguë :

— Rira bien qui rira le dernier!... Quand on mange le pain des gens, on devrait le prendre de moins haut.

— Pardon, si quelqu'un ici mange le pain du voisin, c'est vous, qui détenez indûment mon héritage et qui le grugez avec des coureuses.


— Je le grugerai plus complètement encore! s'écria l'oncle, repris d'un accès de colère froide; je ne te laisserai pas un rouge liard!... Je vous mettrai sur la paille, toi et ta sœur!

— Vous oubliez que l'usufruitier peut être privé de sa jouissance, quand il en abuse, mon oncle!... Par conséquent, je vous conseille de marcher droit... si vous le pouvez! ajouta Vital railleusement, en faisant allusion à la démarche mal assurée de Jean, obligé de s'appuyer sur sa fourche pour rester d'aplomb.

Celui-ci, qui s'éloignait en boitant, tourna sa figure blême vers Vital, et un mauvais sourire courut sur ses lèvres: « Toi, dit-il, en montrant le poing, je te ferai marcher par un chemin dont tu ne te doutes pas... Tu verras ce qu'on gagne à être mal avec Jean de Saint-André! »





 PRÈS avoir lentement tourné autour des allées de son jardin, afin de cuver sa colère, Jean s'était décidé à réintégrer son domicile. Il monta en soufflant les marches du perron, accrocha à un clou son feutre notablement endommagé dans la bataille, et gagna, en traînant la jambe, la salle où il comptait trouver sa gouvernante. Cette pièce du rez-de-chaussée, qui communiquait avec l'office et avec sa chambre à coucher, était celle où il se tenait de préférence ; elle lui servait de fumoir, de salon, de réfectoire et même de cuisine, car, le plus souvent, Angélique, devenue paresseuse à mesure que

son maître la négligeait davantage, préparait le dîner dans la haute cheminée qui occupait l'un des angles de la salle.

Lorsque Jean y entra, le soleil déjà bas dardait ses rayons obliques à travers les fenêtres, où pendaient de maigres rideaux de mousseline jaunie. La chaude et traîtresse illumination du couchant faisait ressortir la nudité et le désordre de la pièce délabrée. La poussière oubliée sur les moulures des meubles et des armoires s'envolait en atomes empourprés ; les toiles d'araignées suspendues aux solives du plafond y étalaient les franges grises de leurs hamacs minuscules ; les flambées de rayons découpaient des barres d'or sur les murs, mettant en lumière les vaisselles ébréchées du dressoir, un balai oublié dans un coin, et, au-dessous du manteau armorié de la cheminée, une marmite pendue à la crémaillère, qui envoyait familièrement une odorante vapeur de choux étuvés, à l'écusson sculpté des Saint-André.

— Angélique ! cria Jean en se laissant tomber lourdement dans un fauteuil. — La gouvernante, occupée à lire un vieux roman aux pages recroquevillées, se leva sans bruit et s'approcha. — Elle connaissait déjà la mésaventure de son maître, grâce à une faneuse bavarde qui s'était empressée de venir la lui conter, mais elle jugea prudent de faire l'ignorante et se borna d'abord à de timides insinuations.

— Bonté ! s'exclama-t-elle, où avez-vous pris ces taches de verdure, monsieur de Saint-André ? Votre habit en est tout gâté et on jurerait que vous vous êtes roulé dans l'herbe.

— Ne m'assomme pas avec tes questions ! grogna Jean ; occupe-toi de me déchausser, cela vaudra mieux.

Elle obéit, s'agenouilla et se mit en devoir de déboucler les guêtres et de délacer les souliers de chasse ; mais elle s'y prenait maladroitement, et, en maniant la jambe endolorie de Jean, elle lui imprima une secousse trop brusque. Celui-ci fit la grimace, lâcha un juron, et, saisissant un de ses souliers ferrés, le lança avec colère à l'autre bout de la pièce.

— Idjote ! hurla-t-il, tu n'es donc bonne à rien ! Va chercher mes pantoufles, et plus vite que ça !...

Angélique était habituée aux brutalités de son seigneur, et, sentant gronder l'orage, elle se contentait de plier docilement la tête. Depuis qu'elle n'était plus la maîtresse en titre, elle acceptait patiemment son rôle de servante souffre-douleur. Elle dévorait stoïquement les humiliations, supportait les infidélités et les injures, avec une mansuétude qui, de la part d'une fille aussi rusée, indiquait moins la résignation que je ne sais quelles visées machiavéliques.

— Je croyais, dit-elle en apportant des chaus-

sons de lisière, que votre neveu devait revenir souper avec vous.

— Mon neveu ! s'exclama Jean, dont toutes les rancunes se réveillèrent, que le diable le décarcasse !... Je lui ai défendu de venir traîner ses guêtres ici, et il se cassera maintenant le nez contre ma porte... Cela t'ennuie, hein ! la belle ?... Tu prenais goût à frotter ta frimousse contre la sienne, mais je m'en moque !

Angélique leva les bras au ciel :

— Oh ! oh ! peut-on dire ?... Amoureuse de votre neveu ?... C'est vrai qu'il a essayé de m'en conter, et plus d'une fois, mais je l'ai rabroué de la belle façon... Si je ne vous en ai jamais parlé, c'est que j'avais pitié de lui, et que je ne voulais pas vous brouiller ensemble... Tenez-vous à savoir la vraie vérité, eh bien, je le déteste, votre neveu ; je le déteste et je le méprise, voilà !

Elle avait prononcé ces dernières paroles avec tant d'énergie et d'une voix si enfielée, que Jean de Saint-André ne put douter qu'elles ne fussent sincères. Il se rasséra un peu, bourra sa pipe, l'alluma, et en tira des bouffées avec une visible satisfaction.

— J'ai supporté bien des misères venant de vous, monsieur de Saint-André, continua-t-elle en prenant un ton câlin et dolent, j'ai reçu des affronts qu'une autre n'aurait pas avalés si tranquillement, mais il y a une chose qui me fait

plus de peine que tout, c'est votre faiblesse pour votre neveu et votre nièce, pour des ingrats qui reçoivent vos charités et qui se moquent de vous par derrière.

— C'est bon ! grommela Jean en montrant le poing, ça finira, j'y mettrai bon ordre.

— Savez-vous ce qu'ils disent, là-bas, au Pavillon?... Ils prétendent que vous êtes usé jusqu'à la corde, que vous n'en avez plus pour longtemps, et ils comptent déjà sur leurs doigts dans combien de jours ils pourront croquer votre héritage.

— Ah ! ils disent cela ! s'écria Jean exaspéré. Tonnerre de Dieu ! je leur montrerai que je suis vivant et bien vivant, je leur ferai tirer la langue, et, quant à l'héritage, je le mangerai tout entier plutôt que de leur laisser un sou !

Tout en parlant, Angélique avait tiré la table près du fauteuil de son maître et y avait dressé le couvert. Elle s'accroupit ensuite devant l'âtre, et, enlevant de la crémaillère la marmite fumante, elle en versa avec précaution le contenu dans un plat creux et dans la soupière.

— Vous aurez bien raison, reprit-elle ; mangez de fins morceaux, buvez sec, donnez-vous du plaisir et montrez leur que vous avez bon coffre, bon pied et bon œil !... Tenez, je vous ai fait une potée qui vous ravigotera, et je vous ai monté de la cave deux bouteilles de votre

vieux vin de Thiaucourt... Si Angélique ne vous est plus bonne à autre chose, du moins elle sait encore vous soigner et vous cuisiner des plats à votre goût.

— Ah ! fine mouche ! répliqua Jean, ragailardi par l'odeur de la soupe et du petit salé aux choux, tu connais mon faible et tu en profites pour me glisser tes reproches en douceur...

Il noua sa serviette sous son menton, se servit une platée de soupe, emplit son verre, et, clignant de l'œil du côté de sa gouvernante :

— Tu es donc encore jalouse, ma pauvre vieille ?

— Moi, jalouse ! se récria-t-elle humblement, il me semble que je vous ai assez prouvé que j'étais plus accommodante que bien d'autres... Je suis trop attachée à vous, monsieur de Saint-André, pour ne pas être raisonnable... Mon temps est passé, je le sais bien, et il vous en faut de plus jeunes... Prenez des maîtresses, je ne m'en offusquerai pas... Au besoin, ajouta-t-elle en baissant les yeux et en veloutant sa voix, je vous en dénicherai de jolies...

L'œil de Jean s'alluma :

— Tu en connais ? demanda-t-il cyniquement.

— Oui, certes, reprit-elle, et de plus appétissantes que les rouleuses que vous ramassez

par les chemins... Je ne demande qu'une chose, moi, c'est que les gens du Pavillon, qui escomptent déjà votre héritage, crèvent de dépit en voyant que vous êtes encore vert et que vous prenez la vie par le bon bout.

— N'aie pas peur! murmura Jean, la bouche pleine et se versant une nouvelle rasade, je leur montrerai de quel bois je me chauffe!... Seulement, poursuivit-il en reposant sa cuiller dans l'assiette vide, il y a un fichu testament qui leur donne de l'aplomb... Ils supposent bien que je mangerai ma part, et ils en ont déjà fait leur deuil, mais pour ce qui est de la moitié dont je n'ai que la jouissance, ils sont sûrs de la retrouver après moi... Ça les tranquillise, comprends-tu? et ils se moquent de mes menaces, comptant bien que cette chienne de loi me liera les mains.

— Savoir, objecta timidement Angélique en remplaçant la bouteille vide par une fiole pleine, je ne connais pas les lois, moi qui ne suis qu'une pauvre fille, mais j'ai en idée qu'il y aurait peut-être un moyen de leur faire passer tout de même l'héritage devant le nez.

— Voyons ton idée!

— Dame, au lieu de manger votre part dont vous êtes libre de disposer à votre gré, ce serait de manger la leur.

— Impossible, dinde! puisque je ne peux pas toucher au fond.

— Vous ne pouvez pas le vendre, mais ne pourriez-vous pas emprunter dessus ?

— Pas sur hypothèques, toujours... Il faudrait le consentement de mon neveu.

— Non, mais sur billets... Personne dans le pays ne refuserait de prêter, même une grosse somme, au propriétaire de Saint-André... Pour mettre votre bien propre à l'abri des poursuites, vous n'auriez qu'à le passer au nom d'une personne sûre, et, pour le reste, après vous, vos héritiers se débrouilleraient comme ils pourraient.

Jean de Saint-André écarquillait ses yeux déjà alourdis, et se fatiguait à suivre le raisonnement de sa gouvernante. Pour le lui rendre plus lucide sans doute, elle lui versait coup sur coup de grands verres de vin vieux. Quand la seconde bouteille fut vide, la combinaison imaginée par Angélique lui parut limpide comme eau de roche. Il se renversa dans son fauteuil, cligna de la paupière et dit à sa gouvernante :

— Sacredieu ! tu as l'esprit retors comme un vieux procureur !... Tu pourrais bien avoir raison, et j'y songerai... Ce que je vois de mieux là-dedans, c'est que je ferai enrager mon clampin de neveu et sa pécore de sœur !

— Oui, continua doucereusement Angélique, et puis vous serez amplement pourvu d'argent de poche : vous pourrez vous donner

vos aises, meubler votre cave, et... enfin satisfaire toutes vos fantaisies.

— Tu es une rusée, toi, Angélique, bégaya Jean émerveillé, et, de plus, tu es dévouée à mes intérêts... C'est bien, ça, ma fille, et on te le revaudra!... Apporte le bocal de cerises... Tiens, pour ta peine, tu trinqueras avec moi!

Elle monta sur une chaise pour aveindre le bocal au sommet du dressoir, et, tandis qu'elle le soulevait dans ses bras maigres, elle se retourna et jeta un coup d'œil sur Jean de Saint-André. Elle l'avait mis au point où elle le voulait. La figure enluminée, les yeux noyés, il dodelinait de la tête sur le dossier de son fauteuil, et bourrait sa pipe en laissant tomber sur ses genoux une bonne moitié de son tabac.

Lorsque Angélique eut rempli deux verres de cette liqueur fabriquée avec des cerises sauvages et où on n'avait pas ménagé l'eau-de-vie, Jean souleva le verre d'une main vacillante et heurta celui de sa partenaire.

— A ta santé! cria-t-il, et le diable emporte mon neveu!... Donne-moi de quoi allumer ma pipe.

Elle fouilla dans la boîte d'érable pendue à l'intérieur de la cheminée et y prit une longue allumette soufrée; puis, ayant fixé une bougie dans un flambeau de cuivre, elle se pencha vers les tisons et l'alluma, car le crépuscule

était venu, et la haute pièce nue s'emplissait d'ombre.

Elle revint vers la table et présenta la lumière à son maître, qui allongea sa tête crépue, mit sa pipe en contact avec la mèche fumeuse et commença de tirer bruyamment. A chaque bouffée, la bougie menaçait de s'éteindre, puis se ravivait, et, dans ce clair-obscur intermittent, le maître et la gouvernante formaient un groupe curieux : lui, la figure rouge, l'œil déjà somnolent, creusant et gonflant alternativement ses joues ; elle, debout, obséquieuse, et dardant ses prunelles fauves sur le fumeur.

Il se renfonça dans son fauteuil, mais bientôt le travail de la digestion, les vapeurs du vin et la lourde atmosphère de la salle agirent sur son cerveau ; d'une main alanguie, déposant sur la table sa pipe à peine entamée, il ferma ses paupières papillotantes et s'endormit. Bientôt un ronflement sonore retentit dans la pièce à demi enténébrée.

Angélique s'était rassise, et, l'œil fixé sur son maître, elle surveillait son sommeil, tout en méditant sur ce qui venait de se passer. Sous son front étroit, sa pensée affairée continuait à ourdir les fils au moyen desquels elle comptait se tisser un avenir meilleur. Elle se disait que Jean de Saint-André s'alourdissait et s'abrutissait un peu plus chaque jour. La bonne chère, les liqueurs fortes et les filles aidant, il n'au-

rait bientôt plus ni ressort ni volonté. Alors elle le tiendrait à merci, et, devenue indispensable, elle manœuvrerait de façon à se faire épouser.

Elle s'appellerait « Madame de Saint-André, » elle se dédommagerait de vingt années d'esclavage et d'humiliations, et ferait payer cher aux gens du Pavillon leurs mépris et leurs rebuffades...

Les sourcils rapprochés, un vague sourire courant sur ses lèvres fausses, immobile et muette sur sa chaise, elle avait l'air, dans sa robe gris de fer, d'une Parque dévidant du bout de ses doigts maigres le fil de la destinée des Saint-André, et rêvant déjà à l'endroit où elle le trancherait d'un maître coup de ciseau, quand le moment serait venu.





VI

BENOÎTE-VAUX n'est pas seulement un joli petit hameau, emmuré pittoresquement dans de hautes forêts, qui lui donnent à la belle saison une fraîcheur fleurie et l'emplissent de gazouillements d'oiseaux, il possède, de plus, un couvent où l'on chante la messe, hiver comme été, et une source qui, depuis tantôt mille ans, est renommée pour ses vertus miraculeuses. Un soir, dit une légende du sixième siècle, — des bûcherons qui descendaient de la forêt, entendirent des voix séraphiques et invisibles chanter l'*Ave maris stella* aux environs de la source; ils y coururent: les voix s'étaient éva-

nouies ; mais, dans les racines d'un arbre qui ombrageait la fontaine, ils trouvèrent une statue de Notre-Dame, apportée là par les anges. — A partir de cette soirée, la source fut consacrée à la Vierge et un ermitage s'éleva près du ruisseau. Peu à peu, l'ermitage devint une chapelle, la chapelle se grossit d'un monastère ; et, depuis lors, chaque année au printemps et à l'automne, les bois de Benoîte-Vaux, blancs d'aubépine ou rouges de senelles, voient des files de pèlerins cheminer sous leurs ramures, en chantant le *Salve Regina*.

Le plus gros flot de pieux visiteurs arrive à l'époque de la fête patronale, qui tombe le 8 septembre, jour de la Nativité. L'année où Alzine entra en service à Grimonbois, l'automne fut exceptionnellement beau et les pèlerins affluèrent.

Dès le matin, de nombreuses voitures pleines de gens endimanchés roulaient dans la direction de Benoîte-Vaux. Quand on sortait du grand silence de la forêt, on était tout étonné, à la lisière, d'entendre des cantiques résonner, invisibles, au milieu des massifs verdoyants. Sur la place formée par cinq ou six maisons bâties autour du couvent, il y avait un encombrement de véhicules de toutes formes et de toutes provenances : calèches, tilburys, charrettes et omnibus. Les fidèles, empilés dans l'église où l'évêque de Verdun officiait, débor-

daient jusque sur le parvis tout grouillant de mendiants loqueteux et bistournés, qui marmottaient des prières en agitant leurs sébiles.

Le pèlerinage n'attire pas que des infirmes et des dévots, c'est aussi le rendez-vous des désœuvrés et des curieux du voisinage. Dans ce pays, où les distractions n'abondent pas, c'est un prétexte de promenades en forêt et de goûters sur l'herbe. Ce jour-là, dans les villages environnants, les gens alités seuls étaient restés au logis ; M^{me} Heurteloup elle-même, malgré son mépris pour les pratiques superstitieuses, était venue à Benoîte-Vaux, en compagnie de Loïse et de Fanfan.

Vêtue de son éternelle robe de deuil à pèlerine, coiffée de son chapeau rond de paille noire, et serrant sous son bras le parapluie qui ne la quittait jamais, M^{me} Heurteloup s'avancait raide et dédaigneuse, ayant à sa droite Fanfan, tout faraud dans sa blouse neuve, et à sa gauche Loïse, très heureuse de cette échappée en plein soleil. Coquin et Misère, hargneux et bourrus comme leur maîtresse, grognaient et montraient leurs crocs à l'approche des mendiants ou des chiens épars sur la place. Arrivée sous le porche de l'église, la veuve entra d'un air distrait dans la première nef, bordée de confessionnaux et décorée de bannières. Fanfan la tira par la manche.

— Eh ben, et les chiens, mame Heurteloup ?

— Hé ? fit-elle sèchement, laisse-les entrer ! Ils ont plus de raison que les trois quarts des badauds qui sont ici...

Et, au grand scandale des âmes pieuses, chiens et maîtres franchirent la grille du sanctuaire où, la messe étant terminée, des centaines de fidèles se bousculaient pour baiser une Vierge miraculeuse en argent, qu'un prêtre tendait à leurs lèvres avides. Les sous et les pièces blanches pleuvaient sur le plateau porté par un enfant de chœur ; une odeur de cire et d'encens épaississait l'air et veloutait d'une buée bleuâtre les nervures des voûtes, littéralement tapissées de béquilles et d'*ex-voto*. Tout à coup, au milieu des ferveurs de ces adorations et à travers la musique ronflante de l'orgue, un long aboiement plaintif jeta une série de notes discordantes. C'était Misère, à qui une dévote peu tolérante avait allongé un coup de pied, et qui gagnait le porche en criant comme si on l'assassinait. M^{me} Heurteloup fronça les sourcils et sa mauvaise humeur éclata.

— Sortons, dit-elle, les momeries de tous ces imbéciles m'écœurent !

Au dehors, le spectacle de la place n'était pas de nature à calmer les nerfs de la veuve. Chaque maison, transformée en auberge, montrait par ses fenêtres et ses portes béantes les fourneaux flambants où cuisaient des viandes, les tables déjà dressées, et les servantes dé-

bouchant les bouteilles. Un bruit de vaisselle et de friture s'en échappait, mêlé à des gloussements de poulets égorgés et à de gros rires de buveurs. Devant le porche même, de nombreuses échoppes dressaient leurs tentes de toile grise, où l'on vendait à la fois la nourriture de l'âme et du corps : pains d'épices et petits livres de cantiques, *échaudés* et images pieuses, sucres d'orge, scapulaires et médailles.

— Les gens de Benoîte-Vaux, grogna ironiquement M^{me} Heurteloup, sont pareils aux lis de l'écriture : ils ne tissent ni ne filent, et cependant ils sont gras et fleuris... Métier de fainéants et de propres-à-rien !

— Excusez, répliqua Fanfan, avec ce rire fin et naïf qui plissait tout son visage, ils sont utiles aux pèlerins qui arrivent ici, le gosier sec et les dents longues... C'est une bonne chose qu'un fricot de mouton aux navets, quand on a fait deux ou trois lieues à ventre vide...

Tout en discutant, ils avaient pris le sentier de la fontaine aux miracles. Elle coulait à cent pas de l'église, sous un massif de tilleuls et de sapins. Une statue de la Vierge, dans sa niche ogivale, surmontait la voûte d'où jaillissait la source, dont le trop-plein ruisselait, limpide et sonore, dans un réservoir de pierre blanche. Au pied d'un sapin, une vieille mendicante à la

voix pleurarde annonçait une prière. Avant de remplir sa bouteille, chaque pèlerin lui donnait un sou, et immédiatement elle psalmodiait un *pater*. Pendant ce temps, des gens qui n'avaient pas trouvé place à l'auberge s'étaient installés sous la feuillée et débattaient leurs provisions. Le cliquetis des assiettes et des couteaux se mêlait à la trainante mélodie des patenôtres.

— Voilà le fin mot de ton pèlerinage, tiens ! dit M^{me} Heurteloup en fronçant ses narines et en désignant du bout de son parapluie la mendicante et les dîneurs en plein air : goinfrerie et superstition ! c'est dégoûtant !

— Ma fi ! riposta Fanfan en allongeant sur sa lèvre rieuse ses deux dents proéminentes, je ne suis pas si dégoûté, moi... La fricassée de ces gens-là a bonne odeur, et ils ont l'air de l'arroser avec autre chose que de l'eau de source !

Derrière eux, une paysanne marchait, donnant la main à une fillette pâlotte qui se traînait avec peine et qui avait un bandeau sur ses yeux malades. La mère et l'enfant s'agenouillèrent au bord du réservoir, et, le visage tourné vers la statue de la Vierge, elles restaient immobiles, absorbées dans leurs prières. La mère ayant donné deux sous à la mendicante, celle-ci avait recommencé à psalmodier. Alors la paysanne trempa ses mains dans la source et

bassina lentement les yeux de son enfant. Elle y mettait tant de conviction, de ferveur et de tendresse, que Fanfan Pierron, tout ému, avait cessé de lorgner les gens qui dinaient sur l'herbe ; la poitrine de Loïse se gonflait et des larmes mouillaient ses paupières ; elle aurait voulu dire à cette enfant, comme le Christ à la paralytique : « Allez et marchez, votre foi vous a guérie. » M^{me} Heurteloup elle-même, sous son masque impassible, se sentait remuée en dedans par une sourde compassion.

Elle alla droit à la mère, et d'une voix rude :

— Qu'est-ce qu'elle a, votre petite, lui demanda-t-elle.

— Voilà six mois qu'elle a une langueur qui lui ôte toutes ses forces, et puis le mal s'est jeté sur ses yeux, si bien qu'elle n'y voit quasi plus.

— Et vous croyez que vous la guérirez avec de l'eau claire?... C'est une plaisanterie, ma bonne femme ; votre fille a le sang appauvri ; donnez-lui du vin et des viandes rôties, ça lui vaudra mieux que des patenôtres !

— *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo !* ànonnait la mendicante.

— Nous sommes trop pauvres pour acheter de la viande, répondit la paysanne, et, comme la petite dépérissait toujours, je l'ai amenée à la Bonne Dame de Benoite-Vaux.

M^{me} Heurteloup, fouillant dans les profon-

deurs de sa poche, en avait retiré une pièce de cent sous qu'elle mit brusquement dans la main de la mère.

— Voilà de quoi lui avoir du vin de quinquina, grogna-t-elle, mais n'allez pas faire la sottise de dépenser cela en cierges et en momeries !

A la vue de la pièce de cinq francs, la paysanne s'était répandue en remerciements verbeux et en bénédictions. Impatientée, la veuve lui tourna le dos.

— Ça, c'est bien, mame Heurteloup ! murmura Fanfan en frottant ses yeux larmoyants, vous êtes une bonne femme tout de même !

— Je ne suis pas bonne, répliqua sèchement celle-ci, c'est de la pitié.

— Que soit ! c'est bien de votre part... Seulement, pourquoi lui avez-vous dit que l'eau de la source n'était bonne à rien ?

— Je n'encourage pas le mensonge.

— Les gens ont confiance dans la source et ça leur donne toujours un brin d'espoir... A quoi bon le leur ôter?... Il y a des fois où il faut mentir par amour du prochain.

— Je n'aime pas mon prochain.

— Est-il Dieu possible d'entendre de pareilles raisons ? s'écria le bonhomme en se grattant la tête ; eh ben ! et mam'zelle Loïse, vous l'aimez pourtant, puisque vous l'avez adoptée, envoyée aux écoles, et tout ?...

— Je n'aime personne ! répéta durement M^{me} Heurteloup ; je ne voulais pas rester seule et j'ai pris Loïse pour me tenir compagnie ; voilà la vérité... Je l'ai adoptée aussi, continuait-elle en abaissant vers la jeune fille mortifiée son regard sévère, pour qu'il y ait au moins autour de moi une créature qui partage mes idées et qui profite de mon expérience... Loïse apprendra chez moi à se méfier de son cœur et à considérer le monde comme une caverne de brigands... De cette façon-là, au moins, elle n'aura pas de déceptions.

— Merci ! s'exclama Fanfan de sa voix goguenarde ; à votre place, mame Heurteloup, si j'étais sûr de ça, je demanderais à être enterré tout de suite !

Comme il achevait, quelqu'un le tira par sa blouse, et il aperçut derrière lui Vital de Saint-André.

— Pardon, fit le jeune homme, n'êtes-vous pas M. Pierron ?

— Oui, monsieur, à votre service.

— Votre fille est ici avec ma sœur, et elle me charge de vous dire que vous la trouverez à l'auberge de Jacquin.

— J'y vas tout droit ! se hâta de répondre Fanfan, dont la figure s'épanouit.

Tandis qu'il s'acheminait vers l'auberge, en tendant le dos et en pressant le pas, Vital, son chapeau à la main, s'approchait de Loïse, qui

était devenue rouge et toute confuse en le reconnaissant.

— Comment vous portez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il étourdiment. Je crains que vous n'ayez gardé une mauvaise opinion de moi, et je tiens à vous affirmer...

— Monsieur, interrompit rudement M^{me} Heurteoup, je ne vous connais pas et nous n'avons que faire de vos affirmations... Bonjour!... Marche, toi ! cria-t-elle à Loïse.

Et, la poussant vivement hors du sentier, elle s'engagea dans les luzernes et les champs moissonnés, afin de mettre au plus vite une distance respectable entre elle et ce promeneur indiscret. Vital, ahuri d'un pareil accueil et planté comme un Terme au milieu du chemin, regardait cette revêche personne s'éloigner à grandes enjambées, entraînant derrière elle Loïse, qui trébuchait dans les éteules. Puis il pirouetta sur ses talons, et redescendit vers le hameau, lentement, la mine déconfite.

Loïse, également ébaubie de cette rencontre inattendue et de la brusque façon dont sa tante y avait mis fin, n'avait pu s'empêcher de tourner la tête et de suivre du regard le jeune homme qui s'en allait d'un pas indolent, arrachant distraitemment des poignées de feuilles aux buissons, et, sans doute, maugréant contre la méchante humeur de la *Bête noire*. — Un vague dépit s'agitait dans le cœur de la jeune

filles ; en même temps, elle attendait avec une appréhension inquiète les explications que sa tante n'allait pas manquer de lui demander.

M^{me} Heurteloup avait ouvert son parapluie pour s'abriter du soleil qui tombait d'aplomb sur les chaumes, et, sans se soucier des ronces qui s'accrochaient à ses jupes, elle piquait droit vers la forêt, tandis qu'à ses côtés les deux chiens tiraient la langue et soufflaient bruyamment.

Quand on atteignit la lisière du bois, elle se retourna enfin vers sa nièce, et, la regardant droit dans les yeux :

— Quel est cet étourneau impertinent ? demanda-t-elle.

— C'est M. Vital de Saint-André.

Les sourcils de la veuve se rapprochèrent et ses sombres prunelles fouillèrent avec une attention plus soupçonneuse les traits de Loïse.

— Ha !... J'aurais dû m'en douter... Et où l'as-tu connu, s'il te plaît ?

— Je l'ai rencontré un jour que je me trouvais avec Alzine, murmura laconiquement la jeune fille, qui ne se soucia pas d'entrer dans plus de détails.

— Tu as été à Grimonbois ! s'exclama sévèrement M^{me} Heurteloup, tu as revu Alzine, malgré ma défense ! Avoue-le, n'ajoute pas le mensonge à l'insubordination !

— Oui, une fois, j'ai profité d'une course à

Benoîte-Vaux pour pousser jusqu'à Grimonbois.

— Et c'est là que tu t'es trouvée en compagnie de ce jeune galantin?... Une jolie connaissance, ma foi! — Et il t'a fait la cour, naturellement?

— Non, ma tante.

— Il a essayé, du moins... Qu'entendait-il par cette mauvaise opinion que tu avais dû prendre de lui? Tu rougis; donc c'est vrai, il a essayé!... C'est, du reste, dans les habitudes de sa famille.

Loïse détournait la tête et demeurait muette. Elle jugeait inutile de se disculper en racontant la scène de la fenaison. Cette histoire n'aurait servi qu'à exaspérer la mauvaise humeur de sa tante. Les deux femmes restaient immobiles, sans parler, sur la lisière, où les branches des hêtres et des charmes étendaient au-dessus de leur tête une ombre pailletée de points lumineux. En face d'elles, la gorge de Benoîte-Vaux s'évasait ensoleillée. Les verdure à demi fanées d'une chènevière voisine leur envoyaient une âcre odeur de chanvre. Au-dessus des sapins, les toits du hameau et la flèche de l'église flambaient dans le soleil; le bourdonnement sourd de la foule montait au milieu du calme des champs dépouillés; puis, tout à coup, une musique argentine rompit ce silence et s'envola en grappes sonores jusqu'à l'ouverture du

vallon : les cloches du couvent carillonnaient le premier coup de vêpres.

— Loïse, reprit la veuve en reniflant bruyamment, — c'était sa façon de soupiner, — Loïse, tu es sotté comme on l'est à ton âge, je n'ai qu'un mot à te dire : méfie-toi !... De toutes les folies, l'amour est la plus ridicule et celle pour laquelle le monde a le moins de compassion... Tu n'es pas la première fille pour qui un godelureau quelconque a joué cette ignoble comédie... Il y en a eu des mille et des mille avant toi ; leur troupeau ne tiendrait pas dans les champs qui sont devant nous, et si tu les voyais défiler, ce serait une procession bien autrement répugnante que celle des éclopés qui viennent pèleriner à Benoîte-Vaux !... L'amour est toujours une triste maladie ; mais l'amour pour un Saint-André, ce serait une maladie honteuse, quelque chose de pis que la lèpre ou la gale... Ces gens-là, de père en fils, ont fait de leur corps une auberge et un mauvais lieu. Le neveu doit ressembler à l'oncle, et Jean de Saint-André est un des plus remarquables échantillons de la canaille humaine... Une personne que j'ai connue intimement en a fait jadis l'expérience à ses dépens !...

Elle s'arrêta et parut hésiter un moment, comme si les choses qu'elle avait à dire lui eussent paru d'une exposition difficile. Elle

s'était adossée à un hêtre, avait piqué en terre son parapluie, dont ses mains tortillaient nerveusement la poignée, tandis que ses regards demeuraient fixés sur le visage de sa nièce. Celle-ci, ouvrant de grands yeux étonnés, semblait attendre avec inquiétude la suite de ce discours étrange.

— Tu n'es plus une enfant, continua M^{me} Heurteloup, tu es d'âge à ce qu'on te parle de certaines choses qu'une fille ne doit pas ignorer, à moins qu'elle ne soit une niaise. Je n'ai jamais été prude et je ne tiens pas à ce que tu le deviennes, par conséquent je puis causer avec toi sans ambages et en appelant un chat un chat... A une certaine époque, la personne en question voyait intimement les Saint-André. Elle était un peu moins jeune que toi, mais fort novice, grâce à l'éducation qu'elle avait reçue et à la solitude où elle avait vécu jusqu'à vingt-cinq ans. Étant en relations de voisinage avec le château, elle y voyait le sieur Jean de Saint-André, qui se montrait fort assidu auprès d'elle. Mon amie était d'âge à se marier, assez riche, et, sans être jolie, elle s'imaginait qu'elle pouvait plaire à un homme de l'étoffe de ce monsieur, et en faire son mari. Lui, montrait du goût pour sa voisine, recherchant les occasions de tête-à-tête, l'accompagnant dans ses promenades, l'embobelinant avec des compliments... Il manœuvrait si

bien, que cette personne, le croyant sincère, avait fini par s'en amouracher sérieusement... La pauvre sotte ne réfléchissait pas à une chose, c'est que dans ce château, où les visiteuses étaient rares, Jean de Saint-André faisait flèche de tout bois, et qu'elle n'était pour ce désœuvré qu'un amusement ou un pis-aller !

M^{me} Heurteloup avait prononcé ces derniers mots en serrant les dents, et on sentait dans son intonation comme un dernier éclat d'une rage assourdie et lointaine.

— Je passe les détails, poursuivit-elle. Ils sortaient souvent ensemble ; un soir qu'elle avait dîné au château, il voulut la reconduire jusque chez elle... Il fallait traverser un bon bout de forêt, et quand on fut en plein bois, la nuit était déjà noire... Chemin faisant, elle s'apercevait que la conversation de Jean devenait très familière et beaucoup plus libre que de coutume. Tout à coup, il lui prit la taille...

— Oh ! s'écria involontairement Loïse, devant les yeux de laquelle toute la scène de la fenaison repassa brusquement... Elle se mordit les lèvres en voyant les regards scrutateurs de la veuve se fixer sur elle avec une ténacité inquiétante.

— Oui, reprit M^{me} Heurteloup, il perdait tout respect, et elle, aveuglée par sa passion imbécile et s'imaginant toujours qu'il voulait

l'épouser, se borna d'abord à lui reprocher ses étranges façons avec une honnête fille dont il voulait faire sa femme... Le misérable lui rit au nez ; il lui expliqua brutalement que jamais il n'avait songé au mariage, puis se ruant sur elle comme une bête, il recommença ses tentatives... Heureusement, s'écria la veuve en s'animant de plus en plus et en haussant la voix, elle était robuste, aussi robuste que lui !... D'un coup de poing appliqué en plein visage, elle l'étourdit un moment et en profita pour se sauver à travers le fourré... Ah ! cette course dans les broussailles !... Cette crainte d'être pourchassée et rejointe par un misérable !. . . Quand j'arrivai chez moi, les jambes en sang, je pleurais de rage, moins encore sur mes illusions perdues que sur l'affront que j'avais reçu !

— Bon Dieu, c'était vous ! murmura Loïse en joignant les mains. — Elle était tout ébahie à la pensée que la Bête noire avait pu être fêlée d'amour pour quelqu'un ; et, en même temps, l'expression douloureusement tragique des traits de sa tante l'apitoyait. La longue figure bise de M^{me} Heurteloup s'était empourprée ; ses yeux bruns jetaient des éclairs sous l'ombre broussailleuse des sourcils, et ses lèvres chagrines s'étaient crispées comme pour dissimuler un sanglot. On sentait que la blessure faite à son orgueil saignait toujours, et

que le seul ressouvenir de ses déboires d'amour la faisait encore souffrir cruellement.

— Oui, c'était moi ! s'écria-t-elle avec un emportement qui réveilla en sursaut les deux chiens assoupis à ses pieds, et qui leur arracha des grognements sourds ; — j'étais cette sottre créature qui crut bêtement à l'amour et à la loyauté d'un soi-disant gentilhomme !... Je me souviendrai toujours de la nuit que je passai après cette honteuse aventure. Toutes les écailles me tombaient des yeux à la fois ; jamais je ne touchai si bien du doigt l'ordure et la vilénie humaines. — Il y a bientôt trente ans de cela... L'homme qui m'a fait cette avanie est toujours le même, bien portant, sans scrupules, sans remords, se roulant dans son vice comme un pourceau dans sa mare ; il s'imagine que je lui ressemble et que je ne pense plus à cette maudite soirée de Grimonbois... Mais je n'ai rien oublié ; jusqu'à ma mort j'aurai son outrage sur le cœur, et ma rancune devant les yeux. De toutes les lubies de ma jeunesse je n'ai gardé qu'un désir : me venger !... Ce sentiment-là est resté debout comme un arbre de cimetièrre ; il se nourrit de mes illusions mortes comme d'un fumier, et il monte, il monte, il grandit toujours !...

Loïse, enlaçant de ses mains le tronc noueux d'un jeune alisier, regardait sa tante avec effroi. La veuve était devenue terrible. Debout sur la

pointe de ses pieds, l'un de ses bras osseux levé en l'air, elle semblait se hausser et grandir comme l'arbre imaginaire dans lequel elle symbolisait sa vengeance.

— Ma tante, murmura la jeune fille avec un accent suppliant, calmez-vous!... Vous vous faites plus de mal, en pensant à toutes ces choses qui sont déjà si loin de nous!

— Ce qui me fait du mal, c'est de songer que je ne me suis pas encore vengée... Mais, patience, j'aurai mon tour!... Je le punirai dans son orgueil, dans son bien-être, dans ses plaisirs... Je l'écraserai sans pitié comme une laide chenille, et ce ne sera pas assez de lui, ma haine s'étendra à toute sa parenté, à tous ceux qui portent son nom. Je ne leur laisserai ni un champ pour y semer du blé, ni un lit pour y dormir... Ce beau garçon, que tu as vu là tout à l'heure, n'aura un jour ni sou ni maille, ni feu ni lieu!...

— Oh! ma tante, vous ne ferez pas cela!

— Si bien, je le ferai!... Je ne serai soulagée que quand j'aurai réduit le dernier des Saint-André à aller mendier son pain aux portes... Ah! ils sont bien portants, fringants et gaillards, tant mieux! Je serais désolée que l'oncle et le neveu vinsent à mourir avant que le plat que je leur mitonne soit cuit à point! Je veux les frapper en pleine santé, en pleine jeunesse... Oh! oui, j'aurai du plaisir à

me venger, à me venger à mon heure et à mon aise!...

Ses prunelles enflammées se fixèrent sur Loïse. Elle la vit atterrée, et jugea probablement que ses discours avaient produit une impression suffisamment salutaire, car elle s'arrêta brusquement, siffla ses chiens et se remit à marcher dans l'étroit sentier qui côtoyait la lisière.

— Fanfan s'oublie, grommela-t-elle, mais nous ne l'attendrons pas, rentrons chez nous.

Dans la gorge déjà envahie par les ombres allongées de l'un des coteaux, on entendait au loin bourdonner les cantiques des pèlerins qui sortaient de la nef et se rendaient processionnellement à la fontaine. Parmi les voix des femmes et des enfants, les ronflements de l'orgue arrivaient par bouffées jusqu'aux marges du bois; et Loïse, toute pénétrée par cette apaisante musique d'église, suivait, le front baissé, M^{me} Heurteloup qui s'avavançait intrépidement à travers les cépées.

Les imprécations de la Bête noire avaient eu un résultat tout contraire à celui sur lequel elle comptait. En écoutant ces menaces qui jaillissaient des lèvres de la veuve comme un flot bourbeux; en réfléchissant à ces actes de vengeance, que Loïse savait M^{me} Heurteloup parfaitement capable d'exécuter, la jeune fille avait été tout à coup envahie par une tendre

compassion. Ce jeune homme si élégant, si heureux de vivre, qui allait être atteint par le châtement d'une faute dont il était innocent, prenait, depuis la violente sortie de la veuve, une importance considérable dans la pensée de Loïse. Jusque-là, il n'avait fait que passer dans son souvenir, — insaisissable et chatoyant comme un papillon qui traverse un champ; — maintenant il s'y établissait en maître, grâce aux malheurs dont il était menacé. Le germe d'amour que M^{me} Heurteloup avait voulu détruire dans sa graine, et que la beauté ni la jeunesse de Vital n'auraient peut-être pu enraciner solidement, un mouvement de pitié attendrie le faisait doucement éclore dans l'âme vierge de la jeune fille.

Elle se représentait Vital pauvre, abandonné, poursuivi par la rancune impitoyable de M^{me} Heurteloup, et cela suffisait pour le métamorphoser en un héros. L'imagination de Loïse s'enflammait à l'idée de lui être utile, de détourner comme une bonne fée les coups dont on voulait le frapper. Ce rôle généreux qu'elle allait jouer était un événement dans sa vie de recluse, et l'homme qui a mis un intérêt nouveau dans le cœur d'une fille qui s'ennuie, est bien près de se faire aimer. Ainsi ce dévouement idéal menait Loïse par une pente insensible à l'amour dont on avait voulu la préserver...

Une joyeuse explosion de sonneries argentines lui fit tourner la tête vers l'autre versant de la vallée. Au-dessus des haies du sentier de la fontaine, les bannières brodées luisaient au soleil ; les têtes nues des hommes, les coiffes blanchés des femmes, dépassaient les branches vertes ; les encensoirs, les croix d'argent, la crosse dorée de l'évêque, envoyaient au loin des éclairs métalliques ; des centaines de voix, répercutées par les échos des gorges boisées, chantaient en chœur les litanies de la Vierge : *Janua cæli, turris eburnea, stella matutina !...*

Et tandis que la procession se déroulait onduleusement dans les prés, le jeune amour de Loïse, bercé par ces voix des cloches et ces mélodies mystiques, montait lumineux de son cœur dans sa tête, et y étincelait comme l'or des ostensoirs.





DEUXIÈME PARTIE

I

NEIGE. Depuis la spacieuse vallée où la Meuse charrie des glaçons entre les prairies poudrées à frimas, jusqu'aux bois muets au fond des gorges étroites, tout est blanc : les collines, les vergers, les villages et la route, où de rares voitures ont creusé des ornières dans la neige durcie. Le ciel lui-même est d'une pâleur mate au zénith, avec des teintes lilas à l'horizon, et on le sent encore plein de flocons prêts à tomber. Un silence profond règne dans la campagne. Les cloches d'églises tintent plus sour-

dement dans l'air sans sonorité. On n'entend plus guère que des croassements de corneilles et de plaintifs pépiements de moineaux, sautillant sur les talus neigeux où leurs petites pattes laissent de fines empreintes. De minces filets de fumée planent au-dessus des maisons closes, et le soir on distingue de l'intérieur la rauque respiration des loups qui viennent flâner au soupirail des bergeries. Les rues sont désertes ; parfois seulement une silhouette de piéton emmitouflé se dessine en noir sur la route blanche, et va se rapetissant toujours, jusqu'à ce qu'elle s'efface à l'angle d'une maison ou au coin d'un bois.

La vie s'est réfugiée au fond des logis où les bêtes ruminent paisiblement dans les étables tièdes et où les gens se chauffent à leur feu de souches. Cette oisiveté forcée, cette concentration de l'activité du paysan dans un milieu étroit, donnent à sa pensée, ordinairement paresseuse, une sorte de fièvre vagabonde. C'est la saison des projets, des marchés, faits et défaits sous le manteau de la cheminée, des châteaux en Espagne, frères de ceux que bâtissait Perrette avec son pot au lait.

Au Pavillon de Grimonbois, l'existence est monotone, grise et endormie, pendant ces journées de neige où la nuit arrive dès quatre heures, et où M^{lle} Charmette ne songe pas à faire allumer la lampe, inutile à ses yeux sans

regards. Dans la pâle lumière qui tombe du ciel blafard ou dans l'ombre crépusculaire qui emplît peu à peu la chambre, l'aveugle remue machinalement les aiguilles de son tricot, ou bien promène lentement son doigt sur les caractères en relief du grand livre de prières. Entre deux oraisons, sa pensée inquiète court sur la trace de Vital, dans ce monde du dehors qu'elle ne connaît que par ouï-dire, et où son étourdi de frère vagabonde en quête de plaisirs bruyants. Vital ne peut s'accoutumer à la vie casanière du Pavillon ; quelque temps qu'il fasse, il a toujours le pied levé. On le rencontre partout où on s'amuse : aux chasses de la forêt de Meuse, aux foires de Verdun, dans les veilloirs des villages voisins, où les garçons viennent *dailler* aux fenêtres, et où chacun, à la mi-nuit, reconduit sa chacune par le chemin le plus long. — Et tout en se demandant : « Que fait-il à cette heure ? » la pauvre Charmette ne peut s'empêcher d'ajouter : « Pourvu qu'il ne fasse pas de dettes ! »

Hélas ! il en fait toujours ; seulement il ne s'en vante plus ; il aurait honte de pratiquer de nouvelles saignées à la bourse de Charmette. D'ailleurs, comme chacun sait que la vente en détail des terres de Grimonbois rapporterait, au bas mot, une centaine de mille francs, il trouve encore facilement du crédit dans le canton. « Laissez donc, monsieur Vital,

lui disent les gens, ce n'est mie la peine d'en parler, vous nous payerez ça plus tard... Ah ! nous voudrions bien que vous nous en deviez trois fois autant ! » Pour les moins accommodants, un coupon de papier timbré, avec le joli nom de Vital de Saint-André griffonné au bas, et voilà une affaire réglée. Qui a terme ne doit rien, et, une fois le dos tourné, le jeune homme ne pense plus aux lointaines échéances de ces billets épars dans tous les coins du pays. C'est précisément cette légèreté bien connue, cette incapacité de résister aux entraînements, qui rendent Charmette soucieuse et la font soudain soupiner mélancoliquement entre deux pieuses lectures.

Alzine, auprès de la fenêtre dont elle a soulevé le rideau, ourle silencieusement des serviettes, les pieds posés sur son *couvot* plein de cendres chaudes ; de temps en temps, elle penche son front contre la vitre blanche, dont son haleine a fait fondre les bouquets de givre. Par un coin du carreau, elle aperçoit le chemin neigeux qui monte entre les bois de sapins et fuit dans la direction du Chânois. — C'est à cet angle de la forêt qu'elle a eu deux ou trois fois de courtes entrevues avec Désiré. Elle sait qu'il l'aime toujours du même cœur, mais elle trouve le temps long et trompe son ennui en cherchant à s'imaginer qu'elle va peut-être voir le beau Mirguet déboucher soudain à la

corne du bois. — Justement, voici un noir profil d'homme qui se détache là-bas sur le fond blanc de la route, et le cœur d'Alzine se met à battre; mais l'illusion est de courte durée. Ce n'est point Désiré, c'est Jean de Saint-André qui descend du bois, guêtré jusqu'aux genoux, le fusil sous le bras, et qui revient d'une battue aux loups. — Il a dû s'arrêter à Benoîte-Vaux et prendre, en guise de viatique, plusieurs lampées de rhum à l'auberge de Jacquin, car il plante lourdement ses pieds dans la neige et fait parfois de brusques glissades.

Jean a suivi les conseils de sa gouvernante. Il mène joyeuse vie, ne manque pas une partie de chasse, joue à l'écarté dans les cafés de village et s'attable dans quelque maison louche où il trouve des filles peu sévères, sachant s'accommoder à son humeur et le servir selon ses goûts. Il rentre chez lui à la nuit tombante, la tête entreprise et le pied peu sûr; et la dolente Angélique peut, à la façon dont elle est rudoyée, calculer exactement les effets produits par la mise à exécution de ses recommandations. Les brutalités de Jean lui servent d'étiage. Lorsqu'il la traite à peu près convenablement, c'est que, les eaux étant basses, le propriétaire de Grimonbois a été forcément sobre et vertueux. Lorsque les gros mots, les reproches et les injures partent comme une fusillade à tra-

vers la salle, accompagnés de grands éclats de voix et de coups de poing sur les meubles, bon signe ! le gousset est de nouveau garni, et Jean a lâché l'écluse à ses vices, dont le courant bourbeux roule à pleins bords ; si Angélique est battue, c'est que les dernières digues ont crevé, et que l'ainé des Saint-André s'est plongé jusqu'au cou dans ses débordements. Alors, tout en recevant des gourmades, Angélique pleure d'un œil et rit de l'autre ; elle geint et se pourlèche comme un chien auquel on a jeté à la fois un os et un coup de pied. Ces soirs-là, quand son maître, las de crier, tombe dans son fauteuil et s'endort, terrassé par l'ivresse, elle a des tendresses maternelles ; elle lui bassine ses draps, le déchausse et le déshabille comme un enfant ; puis, le soutenant de son épaule, elle le conduit tout chancelant jusqu'à son lit, où il reprend son lourd sommeil à peine interrompu.

A Chèvrechène, la reclusion à laquelle ces rudes journées de frimas condamnent les gens du logis a rendu encore plus uniforme et plus maussade le train de vie habituel. La neige, en se tassant aux vitres étroites de la cuisine, assombrit davantage cette grande pièce enfumée. Devant le feu, Coquin et Misère, vautrés de tout leur long, étirent leurs pattes et tressaillent chaque fois que la bûche étincelle.

M^{me} Heurteloup, debout et immobile, fait ses comptes près de la fenêtre, dont elle a transformé la profonde embrasure en table de travail. Elle est tête nue, et ses minces bandeaux, correctement plaqués contre ses tempes creuses, vont se relier par-dessus l'oreille à un maigre chignon enroulé en colimaçon. Cette coiffure austère accentue encore la rigidité de son profil allongé et dur, qui se découpe glacial sur la pâleur des vitres gelées. Plume en main, les sourcils froncés et les lèvres serrées, elle additionne ses livraisons d'avoine, et de temps en temps la plume trotte avec un bruit sec sur le papier grenu d'un registre.

Loïse, les épaules couvertes d'un châle de laine blanche tricotée, est assise au coin de la cheminée. Elle brode distraitement une pièce de mousseline et, tout en tirant l'aiguille, elle regarde le jardin, qui a disparu sous la neige. De vagues ondulations indiquent la place des carrés de légumes et l'encadrement des plates-bandes; seul, un pied de romarin passe la tête à travers l'épaisse couche blanche, et montre bravement ses tiges vertes au-dessus du floconneux tapis immaculé.

Dans la rue, on entend des claquements de sabots qu'on secoue sur les pierres, pour les débarrasser de la croûte neigeuse attachée à la semelle, puis des lambeaux de conversations féminines presque toujours les mêmes :

— Bonjour, vous voilà déjà réveillée?

— Ma fi, on ne dort guère, de ce temps-ci..., chouc! Quel froid, n'est-ce pas donc?

Et les sabots se remettent à claquer, la neige crie sous les pas devenus de plus en plus sourds, des portes s'ouvrent et se ferment, puis le silence reprend, à peine interrompu par le grincement de la plume de M^{me} Heurteloup.

Au bout de quelques minutes, nouveau piétinement sur le seuil de l'allée; quelqu'un enlève ses sabots et marche en chaussons de lisière sur le carrelage du couloir, puis on frappe timidement à la porte de la cuisine.

— Entrez! crie avec humeur M^{me} Heurteloup.

L'huis s'entre-bâille et une paysanne s'avance d'un air embarrassé, la tête couverte d'un mouchoir noué en marmotte, le buste disparaissant sous un épais caraco, les mains cachées sous le tablier d'indienne.

— Bonjour, madame et mademoiselle... Excusez si je vous dérange... Vous ne me reconnaissez pas?

M^{me} Heurteloup se retourne, dévisage la visiteuse, hausse les épaules et fait signe que non.

— Je suis de Récourt et vous m'avez pourtant vue à Benoîte-Vaux.

— Vous êtes la mère de l'enfant aux yeux malades! s'écrie brusquement Loïse en se levant, comment va votre petite?

— Mieux, mademoiselle, bien mieux, grâce à la bonne Vierge, et aussi grâce à l'argent que Madame m'a donné pour lui acheter de la viande... Pour lors, je venais vous remercier en passant et vous apporter un canard que mon homme a tué hier sur le ruisseau.

En même temps, elle tire de dessous son tablier et pose sur la table un canard sauvage aux plumes d'un vert sombre et velouté.

— Nous n'avons pas besoin de votre oiseau, réplique la veuve de son ton le plus revêché; emportez-moi ça!

— Oh! proteste la paysanne mortifiée, vous ne me ferez pas l'affront de me refuser... Le cadeau n'est pas bien *conséquent*, mais nous sommes pauvres et nous ne savions quoi vous offrir pour vous remercier.

— C'était inutile! grogne M^{me} Heurteloup.

— Nenni! nous n'oublions pas comme ça vos bontés pour notre petite... Je vous aurais apporté mieux si j'avais pu toucher une petite somme que nous doit M. Vital de Saint-André.

La veuve relève vivement la tête.

— On vous doit de l'argent, à Grimonbois?

— Mon Dieu, oui... Mon homme avait acheté et dressé deux chiens pour M. Vital, qui n'a pu nous payer tout de suite, et qui nous a fait un billet échu depuis deux jours... Aujourd'hui, je suis allée à Grimonbois, mais

j'en ai été pour ma course... M. Vital était sorti.

— De combien est-il, votre billet ?

— De deux cents francs... C'est bien malheureux, allez, de perdre avec plus riche que soi !

— Vous l'avez?... montrez-le-moi.

La bonne femme tire lentement de son corsage un papier plié en quatre et le tend à M^{me} Heurteloup, qui l'examine attentivement auprès de la croisée.

— C'est un billet simple, murmure-t-elle, c'est bon, je vais vous le payer, moi !

— Oh ! madame... La paysanne s'arrête, suffoquée par la surprise et la joie... C'est bien de la charité de votre part, et nous ne pourrions jamais vous remercier assez !

— Je ne suis pas charitable, et vous ne me devez rien !

M^{me} Heurteloup ouvre une armoire, puis un tiroir massif fermé à double tour et compte lentement les deux cents francs, que la femme du dresseur de chiens regarde avec un mélange de crainte et de jubilation.

— Empochez, et ne vous égosillez pas à me remercier... J'agis, vous le pensez bien, dans mon intérêt autant que dans le vôtre... Loïse, donne-lui un coup à boire !

Loïse, déjà tout émue en entendant prononcer le nom de Vital, assiste immobile et ébahie

à ce singulier marché, et, commençant à comprendre, elle regarde la paysanne enfermer soigneusement l'or de M^{me} Heurteloup dans un vieux porte-monnaie de basane éraillée. Elle est si interdite que la veuve est obligée de lui répéter deux fois de verser du vin. Elle s'exécute enfin. La bonne femme vide son verre à la santé de la compagnie, puis les remerciements recommencent jusqu'à la porte. Au moment où elle soulève la clanche, M^{me} Heurteloup la rappelle.

— Dites-moi, demande la veuve en montrant le billet de Vital, le jeune Saint-André a-t-il semé beaucoup de ces petits papiers dans votre village?

— Dame, il n'en a semé que trop, allez ! malheureusement pour lui et pour les autres... Je connais deux ou trois personnes qui en ont.

— Dites-leur de venir me trouver... Je m'arrangerai avec elles comme avec vous... Seulement, ajoute M^{me} Heurteloup, en agitant ses doigts osseux, ne publiez pas la chose à son de caisse ; il est inutile que le jeune homme sache que ses billets ont changé de main.

La paysanne a repris ses sabots dans l'allée et la porte s'est refermée. M^{me} Heurteloup déplie de nouveau le billet, le relit, et une lueur de contentement passe sur sa figure chagrine.

— Les voilà, tes paysans ! murmure-t-elle à

Loïse en ricanant, j'ai bien vu tout de suite que cette quémandeuse, sous couleur de remerciements, n'avait d'autre but que de me soutirer l'argent de son billet!... C'est égal, je ne regrette pas mes écus, continue-t-elle en jetant le papier dans le tiroir, qu'elle referme avec soin; encore un! et ce ne sera pas le dernier!...

Elle s'arrête en remarquant l'expression presque agressive qu'a prise la physionomie de sa nièce. Loïse lance à sa tante un regard irrité, tandis que ses lèvres sont remuées par un frémissement nerveux.

— Hein! s'écrie la Bête noire, à qui en astu, toi, avec tes mines indignées?... Rougirais-tu de ce que je fais, par hasard?

— Si vous n'en rougissez pas vous-même, répond hardiment Loïse, pourquoi avez-vous recommandé le silence à cette femme?

— Parce que je tiens à ménager une surprise aux Saint-André, pardi!

— C'est-à-dire que vous leur tendez un piège.

— Piège ou surprise, le nom ne fait rien à la chose.

— Cette chose-là est une sorte d'abus de confiance.

— Après?... Jean de Saint-André n'a-t-il pas abusé aussi de ma confiance et de ma sottise?...

— Mais si vous agissez comme il a agi, quelle différence voyez-vous entre sa conduite et la vôtre ?

— Laisse-moi tranquille, tu te mêles de raisonner, et, comme les morveuses de ton âge, tu raisones avec de grands mots et de beaux sentiments !... Niaiserie !... Des pièges ?... La vie en est semée. Si ceux qui les tendent s'y laissent prendre, tant pis pour eux !... Je ne m'apitoie pas plus sur leur sort, dit-elle en soulevant le canard sauvage et en le laissant retomber sur la table, que sur celui de cette bête-là !... Retourne à tes chiffons et ne mets plus le nez dans mes affaires !

Là-dessus, M^{me} Heurteloup ouvre la porte qui communique avec l'écurie et va voir si ses bêtes ont tout ce qu'il leur faut.

Restée seule, Loïse s'assied, les coudes sur la table, regardant fixement le halbran aux plumes ébouriffées, tandis que sa figure garde une expression farouche, et que sa pensée s'égare loin du Chânois, dans la direction du château de Saint-André.

La porte de l'allée s'est rouverte et Fanfan Pierron, son bonnet de coton sur l'oreille, le dos courbé et la mine souriante, entre discrètement. Loïse s'en aperçoit à peine, tant elle est absorbée par ses réflexions. Le bonhomme, en voyant la figure attristée de la jeune fille, ébauche un geste de surprise.

— Bonjour, mam'zelle Loïse, dit-il amicalement; qu'est-ce que vous avez?

— Je m'ennuie, s'écrie-t-elle en secouant la tête, oh! je m'ennuie!...

— Ne vous faites donc pas de mauvais sang! répond le bonhomme en lui tapant doucement sur l'épaule; c'est vrai que, pour une jeunesse, la maison n'est pas gaie, et puis votre tante n'est pas toujours dans ses bonnes... Savez-vous quoi? poursuit Fanfan en prenant son air fin et en baissant prudemment la voix, la première fois que M^{me} Heurteloup ira à Verdun pour ses affaires, vous viendrez avec moi et je vous conduirai à la veillée... Vous vous amuserez un brin, et ça sera toujours autant de pris sur l'ennemi...

Et comme la veuve vient de faire sa réapparition à la cuisine, après avoir donné le coup d'œil du maître à l'écurie et à la grange, le petit vieillard, changeant de propos et soulevant son bonnet, reprend son ton le plus pape-lard :

— Bonjour, mame Heurteloup, ça va-t-il comme vous voulez, ce matin?... Je disais comme ça à mam'zelle Loïse que j'étais venu fendre votre bois... Il fait un temps à se chauffer, n'mé? et je vas vous en remettre une bonne provision dans le hallier.





METTEZ du bois au feu, allez, mère Chouille, c'est le vent d'Ardennes qui souffle et il fait bon se rôtir les côtes!

— J'ai idée pourtant que nous aurons de l'eau, le coq a chanté en allant au lit, signe de changement de temps.

— Et puis, c'est demain vendredi, et vous connaissez le dicton : « Le vendredi aimerait mieux crever que de ressembler à son voisin. »

— Ce n'est pas comme la fille à la Merlotte, quand sa voisine a une robe neuve, elle aimerait mieux vendre sa chemise que de ne pas en avoir une pareille!

Tout en lançant cette malice qui mettait en joie les femmes occupées à filer, la Chouïlle jetait une charpagne d'ételles sur le feu, et, après avoir garni de cendres chaudes son *couvot*, elle reprenait sa place au milieu des fileuses.

Les ételles pétillantes répandaient une brusque clarté sous la vaste cheminée, dont la hotte spacieuse s'avancait jusqu'à moitié de la cuisine. Assis sur des chaises basses, les hommes y fumaient et y jouaient aux cartes. Au-dessus de leurs têtes penchées, des bandes de lard, des jambons et des saucisses, pendus à l'intérieur de la cheminée, se profilaient dans une demi-obscurité, et tout en haut, par l'ouverture béante, on apercevait un coin de ciel où des étoiles scintillaient. Les lampes à bec accrochées au manteau éclairaient faiblement la profondeur de la pièce, mais de temps à autre un jet de flamme jaillissant de l'âtre illuminait tout à coup un recoin sombre, et l'on distinguait des têtes ridées de filandières, courbées au-dessus des rouets, tandis que leurs doigts tiraient activement le chanvre des quenouilles, — ou bien de fraîches figures de jeunes filles occupées à leur tricot, — et parmi ces dernières, Loïse Heurteloup, que Fanfan avait amenée à la veillée.

La veillée, ou la *sisue*, comme on l'appelle dans le Verdunois, se faisait chez la Chouïlle,

dont la maison située à l'autre bout du village avait été choisie, d'abord parce qu'elle contenait une vaste cuisine avec une cheminée à l'avenant, puis parce que la Chouille était veuve et que cette absence d'un mari donnait des coudées plus franches à la compagnie. La Chouille, de son côté, étant d'humeur joviale et aimant la société, prêtait d'autant plus volontiers sa cuisine qu'elle y trouvait doublement son profit, car chaque veilleur apportait sa bûche ou son huile. On faisait bon feu, on *recinait* avec des noix et des pommes tapées, arrosées de vin blanc ; de plus, on contait de joyeux contes et on daubait largement sur le prochain, ce qui ne gâte rien.

Accompagnées par le bourdonnement des rouets et le murmure du *coulant d'eau* qui passait derrière la maison, les causeries ne chômaient guère. Tantôt les hommes tenaient le dé, tantôt les femmes jabotaient toutes ensemble : affaires de ménage, discussions sur la valeur des champs, médisances sur le tiers et le quart, tout cela se mêlait, formant chaque soir la gazette du village. Parfois aussi, quand la conversation générale languissait, une comère interpellait Fanfan Pierron, toujours prêt à la riposte :

— Père Fanfan, contez-nous une histoire !

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ?

— Racontez-nous le loup blanc que vous avez rencontré au chemin de Souilly, ou les sorts qu'on avait jetés à vos chevaux.

— Non, je vous dirai un conte qui est arrivé dans le temps passé.

Et Fanfan, avec le sourire malin qui n'abandonnait guère ses lèvres, commença, tout fier de l'attention qu'on lui prêtait :

— Une fois, saint Pierre et le bon Dieu descendaient la côte de Récourt pour aller passer dessus le pont de Tilly. — « Maître, dit saint Pierre, qui aimait à faire le faraud, j'ai vu ein lièvre qui était ben aussi gros qu'un cheveu. — Donne-toi de garde, lui répondit le bon Dieu, j'allons passer sur le pont de Tilly; tourtout les menteurs tombent dessous, au mitan de l'eau. » Un peu plus loin, saint Pierre, qui n'était pas trop à son aise, reprit : — « Le lièvre que j'ai vu n'était mie tout de même comme ein cheveu; mais il était ben comme ein âne. — Méfie-toi, dit le bon Dieu en le menaçant du doigt, j'allons bientôt passer sur le pont! — Le lièvre, fit pour lors saint Pierre, était comme un renard, là! — Voici le pont! — Eh ben! maître, je ne veux me choir dessous : la vraie vérité, c'est que le lièvre que j'ai vu n'était mie plus gros qu'ein autre... »

Il fallait entendre Fanfan Pierron mimer le dialogue du saint et du Bon Dieu; il y mettait tant de naturel, et les hableries prudentes de

saint Pierre étaient si bien dans le caractère du conteur, que l'histoire avait l'air de lui être arrivée. Toutes les bouches s'épanouissaient, toutes les poitrines étaient secouées par de gros éclats de rire.

Les fileuses et les fumeurs de la cheminée se tenaient encore les côtes, et le calme se rétablissait à peine, quand on frappa aux carreaux ; en même temps, une voix qui venait du dehors, mais qui, en passant par le trou de l'évier, prenait des intonations souterraines et mystérieuses, une voix jeune et virile cria : — « *Veulé-y'dailler ?* — Voilà les garçons ! » chuchotèrent les filles, et les plus hardies se dirigèrent vers la fenêtre. L'une d'elles, qu'on appelait la *Dégourdie* à cause de sa langue souple et déliée, fit jouer le carreau mobile qui servait de vasistas et répondit d'une voix moqueuse :

— Tout de même, commencez un peu, pour voir !

Dailler, en patois meusien, c'est intriguer les filles à la veillée, au moyen de questions burlesques ou mordantes qu'on leur lance à travers la fenêtre. Dans ces *dailleries*, on mêle un peu de tout : devinettes rustiques, personnalités satiriques, déclarations facétieuses, plaisanteries salées. Parfois on se renvoie la balle comme au jeu de paume. Quand on a affaire à un garçon et à une fille ayant la mémoire bien meublée et la répartie prompte, cette

bataille à coups de langue ne laisse pas d'être divertissante et de mettre la galerie en belle humeur.

— Devine devinette! commença l'une des voix du dehors, queue verte, figure rouge, cervelle de bois, qu'est-ce que c'est?

— Ça n'est pas malin, repartit la Dégourdie, c'est une cerise... A votre tour! connaissez-vous deux petits bonshommes qui s'entre-regardent par-dessus le fossé et qui ne peuvent se voir?

— Ce sont vos yeux, ma belle, mais s'ils ne peuvent se voir, il y en a d'autres qui les regardent et qui s'en trouvent bien.

— menteur! Il fait noir comme dans un four, et, à moins que vos yeux ne soient comme ceux des chats, vous ne pourriez tant seulement dire de quelle couleur sont les miens.

— Ils sont clairs au soleil et encore plus luisants à la lune.

— *Taisez-ve* donc, vous ne les avez vus ni au soleil ni à la lune, et vous êtes comme les gens de Resson, à table jusqu'au menton, buvant sans soif et parlant de ce qu'ils ne connaissent point.

— Si je ne les ai vus au soleil, laissez-moi les voir à la chandelle... Peut-on entrer chez vous?

— Oui, si vous avez de quoi payer l'entrée.

— Je baillerai du vin chaud à la compagnie, en entrant, et des baisers aux filles, en sortant.

— Baillez seulement le vin chaud, on vous fait grâce du reste !

Quelques secondes après, la porte de la cuisine s'ouvrait toute grande et les garçons envahissaient le veilloir, ayant à leur tête Vital de Saint-André. C'était lui qui avait *daille'* avec la Dégourdie ; tandis que ses compagnons déposaient entre les mains de la Chouille les bouteilles destinées au vin chaud, il s'était campé au milieu de la pièce, et, l'œil hardi, la lèvre souriante, il dévisageait la rangée des filles, afin de reconnaître celle avec qui il avait engagé la conversation à travers la vitre. Tout à coup, son regard tomba sur Loïse, et, sans plus s'occuper du reste de la compagnie, il se dirigea vers la jeune fille. Celle-ci l'avait aperçu dès l'entrée, et son cœur s'était mis à battre. Ce fut bien pis quand elle sentit le regard assuré du jeune homme s'arrêter sur elle. En vain elle cherchait à se dissimuler derrière deux vieilles femmes, Vital s'était faufilé entre les rouets, et ôtant son chapeau, il se penchait déjà vers Loïse :

— Je suis heureux de vous rencontrer ici, mademoiselle, murmura-t-il... Il y a longtemps que je désirais vous offrir mes excuses ; je l'aurais fait à Benoîte-Vaux, sans cette vénérable

rabat-joie qui m'a si désagréablement coupé la parole.

— C'était ma tante, répondit Loïse en rougissant.

— Ha! elle n'est point commode, la vieille dame!... Permettez-moi de m'asseoir là un moment, et de vous répéter combien j'ai été honteux de la grossièreté de mon oncle... Je vous en demande pardon.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit-elle en tortillant avec embarras son ouvrage entre ses doigts; au contraire, c'est à moi de vous remercier...

Elle se sentait de plus en plus attirée vers ce garçon qu'elle savait directement menacé par les projets vindicatifs de M^{me} Heurteloup. Depuis la fête de Benoîte-Vaux, elle avait bien souvent pensé à lui, et bien souvent rêvé aux moyens de l'avertir des risques qu'il courait. Maintenant qu'ils étaient l'un près de l'autre, isolés au milieu du brouhaha de la veillée, elle n'osait plus parler. Elle était prise de scrupules. De quel droit livrerait-elle les secrets de sa tante à ce jeune homme qu'elle connaissait à peine?...

Toutefois, si sa conscience lui défendait de trahir la femme dont elle mangeait le pain, elle se croyait au moins autorisée à traiter avec plus d'égards celui qu'allait atteindre injustement la vengeance de la veuve. Loin de

se tenir sur une sage réserve, elle mettait dans son accueil plus de cordialité, plus de laisser-aller.

Vital remarqua rapidement cette disposition sympathique et affectueuse; mais, avec la présomption d'un jeune homme qui se sait aimable, bien tourné, et qui a peu rencontré de cruelles, il se hâta de l'attribuer à sa bonne mine, à la fascination quasi irrésistible qu'il avait l'habitude d'exercer sur les cœurs. Il se vit déjà en passe de conquérir les bonnes grâces de cette jolie fille, et d'un ton légèrement fat il se récria :

— Me remercier!... Et de quoi?

— D'avoir pris si chaudement ma défense, au risque de vous fâcher avec votre oncle.

— Le risque n'était pas gros, répliqua-t-il en riant... Nous sommes brouillés à mort, tout de même.

— Ah! tant mieux!

Il la regarda d'un air plaisamment surpris :

— Pourquoi tant mieux?

— Parce qu'il a une très mauvaise réputation, et qu'en le fréquentant, vous la partagiez sans vous en douter.

— Je m'en doutais bien un peu, mais, bah! le mal n'était pas grand, et je ne faisais de tort qu'à moi-même.

— Vous faisiez aussi du mal à ceux qui ont de l'affection pour vous.

— Peuh ! qui diantre s'intéresse à moi ?

— Mais... Il y a d'abord votre sœur.

— Ma sœur, tiens, vous la connaissez?...

Oui, c'est vrai, il y a Charmette ; mais si j'étais sage comme une image, elle ne pourrait plus prier pour moi, et cela la priverait beaucoup... Après Charmette, j'ai beau chercher, je ne vois pas ceux qui peuvent avoir de l'affection pour votre serviteur... Est-ce que vous en connaissez d'autres, par hasard ?

Il se penchait en souriant vers le visage de Loïse, qui rougissait et baissait les yeux.

Blottis dans l'ombre, derrière deux fileuses quasi sourdes, les deux jeunes gens causaient à mi-voix, tandis que le brouhaha montait dans l'atmosphère fumeuse du veilloir. Le vin chaud, payé par Vital et préparé avec amour par la Chouille, moussait doucement dans le grand coquemar de fer battu, et une odeur de cannelle s'en exhalait. Les garçons, vu le petit nombre des sièges, avaient pris les filles sur leurs genoux et leur offraient des noisettes qu'ils cassaient d'abord à belles dents. Les vieilles femmes reniflaient sensuellement les haleines vineuses qui se dégageaient du coquemar, et Fanfan, sous prétexte de goûter si le breuvage était assez sucré, s'en était versé déjà une pleine tasse, qu'il sirotait avec des clappelements de langue. Ses petits yeux bleus devenaient plus brillants, et, comme il lui suffisait

d'un doigt de vin pour être émoustillé, il commençait à parler plus haut et plus abondamment.

Pendant ce temps, la conversation continuait, plus intime et plus animée, entre Vital et Loïse. Perdus au milieu du tapage, comme au fond d'une île déserte, ils échangeaient de menus propos, accentués et comme soulignés par des sourires. Ce qu'ils se murmuraient à l'oreille n'avait pas grande importance, mais chaque mot, en s'envolant de leurs lèvres, laissait après lui comme une résonnance amoureuse.

Les yeux commentaient ces phrases inachevées et leur donnaient une signification singulièrement troublante.

Loïse, toute neuve encore à de semblables émotions, se sentait emportée par un courant de tendresse qui l'entraînait vers un monde inconnu. Cette liqueur capiteuse et défendue, que ses lèvres goûtaient pour la première fois, la grisait aussi rapidement que le vin chaud, dont les jeunes et les vieux, groupés autour de la cheminée, vidaient de pleins verres.

Sous l'influence de cette boisson fortement aromatisée, les têtes commençaient à s'échauffer. Les garçons et les filles, qui buvaient à deux dans le même verre, poussaient de stridents éclats de rire, les langues se déliaient à la ronde, les dernières timidités s'évanouissaient, les hommes parlaient tous ensemble,

et, dominant les conversations, la voix chevrotante, mais encore très juste, de Fanfan, entonnait une chanson rustique, dont le refrain était repris en chœur par les vieux, auxquels cet air ancien rappelait leur jeunesse :

*Trois cavaliers, revenant de la guerre,
Tra la la la la,
Revenant de la guerre ;*

*La fill' du roi était à sa fenêtre,
Tra la la la la,
Était à sa fenêtre.*

*L' plus jeun' des trois rapportait une rose,
Tra la la la la,
Rapportait une rose.*

*— Beau cavalier, donnez-moi votre rose,
Donnez-moi votre rose...*

Réveillée en sursaut par cette voix familière, Loïse avait relevé la tête. L'animation du bonhomme qui lui servait de chaperon l'inquiétait. Elle connaissait assez les habitudes et le tempérament de Fanfan Pierron pour pressentir qu'on l'arracherait maintenant avec peine aux charmes du vin chaud. Tant qu'il y aurait des bouteilles à vider dans le coquemar, le brave Pierron lâcherait difficilement pied, et il ne fallait plus compter sur lui pour le retour. Elle avait promis à M^{me} Heurteloup de ne pas quitter la maison en son absence, et elle commen-

çait à avoir des scrupules. Voyant ses deux vieilles voisines plier bagage et gagner sagement la porte, elle résolut de les imiter.

— Il est tard, dit-elle brusquement, et il faut que je rentre à Chèvrechène.

Puis embarrassée, et craignant que Vital n'insistât pour la retenir, elle s'esquiva sans bruit à la suite des deux vieilles.

Elle avait à peine fait quelques pas hors du logis, qu'elle entendit la neige craquer sous un pied alerte, et se retournant, elle aperçut Vital qui la suivait.

— Il fait mauvais marcher, dit-il en lui offrant le bras, laissez-moi vous conduire jusqu'à votre porte.

Elle regrettait déjà de l'avoir quitté si vite et elle n'osa le désobliger par un refus. Vital serra très fort contre le sien le bras dont il s'était emparé, puis tous deux s'engagèrent sur la route gelée. Le croissant de la lune brillait amicalement au-dessus des bois, et la rue était coupée dans sa longueur par une bande d'ombre et une bande de lumière. Du côté éclairé, les façades crépies à la chaux découpaient nettement sur le ciel leurs toits bas; des profils de charrettes, des piles de fagots, s'enlevaient en noir sur cette blancheur, tandis que, de l'autre côté, les objets étaient noyés dans une pénombre bleue. Derrière les jeunes gens, la maison de la Chouille, illuminée et bourdonnante, sem-

blait seule habitée. Tout le reste du village, avec ses portes closes et ses vitres obscures, avait l'air mort et abandonné. Vital, solide sur ses pieds, soutenait Loïse qui parfois glissait sur la neige durcie, et, tout en regardant la jolie tête de la jeune fille emmitouflée dans son châle de laine blanche, il continuait à lui parler à mi-voix, comme s'ils eussent encore été dans le cercle du veilloir.

— Savez-vous, lui disait-il, que vous vous entendez fort bien à sermonner les gens ?

— J'ai été si souvent sermonnée moi-même que je m'y connais un peu.

— Oui, mais il y a sermons et sermons ; il y a ceux qu'on écoute sans les aimer, et ceux qu'on aime...

— Sans les prendre au sérieux, interrompit-elle.

— Au contraire, on pécherait volontiers de nouveau pour avoir le plaisir de les entendre deux fois.

— Ce n'est pas tout de les écouter, il faudrait essayer de se corriger.

— Eh bien, convenons d'un marché, voulez-vous?... Vous me promettez de me faire de temps en temps un brin de morale, comme ce soir, et je m'engagerai à ne plus retomber dans mes vieux péchés.

— Le marché n'est pas possible, répliqua Loïse en secouant la tête d'un air demi-grave

et demi-souriant, car il est probable que nous n'aurons pas l'occasion de nous revoir.

— Ne retournerez-vous pas à la veillée?

— C'est un hasard que vous m'y ayez rencontrée, je n'y vais jamais et je ne sors guère de chez nous sans ma tante.

— Votre tante?... Ah! oui, la vieille dame en noir... En voilà une dont les sermons ne me plairaient pas!

— Je le crois! s'écria-t-elle en riant, et il lui plairait encore moins de m'entendre vous en faire... C'est pourquoi je vous engage à profiter de celui de ce soir, qui sera peut-être le premier et le dernier.

— Profitons-en donc! reprit-il en lui serrant le bras plus tendrement. Par quel bout dois-je commencer ma conversion?

— Eh bien! murmura Loïse... — Elle s'interrompit, le regarda d'un air intimidé, puis baissant ses grands yeux lumineux : — Vous allez trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et peut-être vous offenserez-vous de ce que je vais dire?...

— Dites toujours.

— Eh bien! ne faites plus de dettes!

Il s'arrêta pour lui lancer une œillade interrogative, moitié étonnée et moitié moqueuse; mais elle poursuivit tout d'un trait et presque sans reprendre haleine :

— Vous avez des ennemis, monsieur de Saint-

André; je le sais de bonne source, et vous vous exposez à ce que les gens qui vous en veulent deviennent vos créanciers, afin de vous jouer de mauvais tours.

— Comment! s'exclama-t-il, non seulement vous parlez morale, vous parlez aussi affaires! Mais c'est amusant comme tout!

— Ne vous moquez pas de moi! continua-t-elle très émue. Je vous en prie, ne donnez pas à vos ennemis prise sur vous!... Soyez prudent, pour vous et pour le repos de votre sœur.

Il la regarda de nouveau en ouvrant de grands yeux, puis d'un ton plus posé :

— C'est entendu, répondit-il, je ne ferai plus de dettes, je vous le jure!

— Bien vrai? demanda-t-elle en montrant une satisfaction naïve.

— Bien vrai, mais ne vous en émerveillez pas trop... Je n'aurai pas grand mérite, n'ayant plus de crédit nulle part.

Tout en marchant très lentement, ils étaient arrivés devant la porte du jardin de Chèvre-chêne.

— Me voici chez nous, murmura Loïse en abandonnant le bras de son compagnon.

— Quoi! déjà!... Nous allons nous quitter si vite!... se récria Vital. — Puis voyant que la jeune fille se disposait à entrer, il lui saisit les deux mains avec une sorte d'emportement :

— Mademoiselle Loïse, reprit-il d'une voix un

peu étranglée, laissez-moi vous donner les arrhes du marché!

Et, avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, il l'attira audacieusement vers lui et la baisa en plein sur les lèvres.

Toute saisie, elle tressaillit d'abord sans trouver une parole, puis, la réflexion lui revenant, un bouillonnement de honte et de colère lui monta à la tête, et elle se dégagea violemment.

— Allez-vous-en! balbutia-t-elle suffoquée... Vous vous conduisez comme votre oncle... Allez-vous-en! répéta-t-elle, furieuse, en frappant du pied.

Vital, assez décontenancé, contemplait les traits brusquement contractés de la jeune fille. Au clair de lune, les yeux de Loïse étincelaient; l'orgueil blessé, la pudeur offensée, y mettaient une lueur d'indignation.

— Il faut que vous ayez une singulière opinion de moi! continua-t-elle en se tordant nerveusement les mains... Je ne sais ce que j'ai pu dire ou faire ce soir pour que vous vous soyez cru autorisé à agir de la sorte... Mais je ne suis pas ce que vous pensez; vous vous êtes trompé sur moi, comme je me suis trompée sur vous!

— Mademoiselle Loïse, répondit Vital en se rapprochant d'elle, calmez-vous!... Vous êtes si jolie!... Ç'a été plus fort que moi; mais je

n'avais pas l'intention de vous fâcher. Je vous aime trop... Je vous aime passionnément!

— Vous mentez! répliqua-t-elle. Si vous aviez de l'affection pour moi, vous commenceriez par me respecter. Vous ne me traiteriez pas comme la première venue!

Il y avait un tel accent de sincérité et de fierté blessée dans cette réponse; Loïse, immobile sous la clarté lunaire, avait un tel air de dignité virginale et de tristesse, que le jeune homme en fut profondément touché. Cette attitude chaste et contristée ressemblait si peu aux frayeurs simulées et aux résistances hypocrites des femmes qu'il avait connues!... Il eut honte de son impertinente étourderie; tout ce qu'il y avait de généreux, de loyal, de sensible en lui, revint à la surface et reprit le dessus.

— Vous avez raison, murmura-t-il, je me suis conduit comme un grossier personnage et je vous en demande pardon.

— Adieu, monsieur! dit-elle en secouant la tête.

En même temps, elle avait ouvert la porte du jardin.

— Je vous en prie, insista-t-il, ne partez pas sur cette mauvaise impression. N'emportez pas de moi une opinion pareille, tandis que moi, je m'en vais avec le chagrin d'avoir gâté par ma faute ma meilleure soirée!

Il avait une mine si repentante que, malgré son dépit encore grondant, elle commençait à se sentir apitoyée. Elle entendit tout à coup, à l'autre bout de la rue, des pas bruyants et des éclats de rire : c'étaient les gens du veilloir qui sortaient de chez la Chouïlle.

— Partez, s'exclama-t-elle, voici du monde!

— Dites-moi au moins que vous ne me gardez pas rancune...

— Je voudrais vous détester, murmura-t-elle rapidement, et ce n'est pas de ma faute si je ne peux pas!

Elle se glissa dans le jardin, poussa les verrous et resta un moment appuyée contre la porte à écouter les pas de Vital qui s'éloignait. Coquin et Misère, restés seuls dans la cuisine, avaient entendu du bruit et s'étaient mis à aboyer. Elle les apaisa de la voix, et, sans même prendre le temps d'allumer une bougie, après s'être assurée à tâtons que les portes étaient bien closes, elle monta dans sa chambre.

A travers les petits carreaux étoilés de givre, le clair de lune dessinait des losanges bleuâtres sur le parquet. Les murs nus et blanchis à la chaux, les rideaux de calicot du lit, mettaient une froide pâleur dans cette chambre de jeune fille. Et cependant, pour la première fois, Loïse la trouvait presque chaude et hospitalière. Elle s'était assise sur le bord de son lit, les bras croisés, les joues brûlantes. Elle ne sentait ni

le froid de la nuit d'hiver, ni la nudité glaciale des murs. Elle avait tant de choses en tête : les conversations chuchotées à l'oreille dans l'ombre du veilloir, le retour au bras de Vital, cette causerie au clair de lune, si intime et si amicale!... Autant de gros événements dans sa vie de recluse!... Et cet audacieux baiser sur la bouche, dont elle sentait encore l'impression brûlante et pourtant délicieuse!... Un singulier mélange de honte, d'inquiétude et de tendresse l'emplissait tout entière. — Comment les choses en étaient-elles venues si vite à ce point, que ce jeune homme eût cru pouvoir se permettre une pareille caresse?... Alors, l'indignation la reprenait; elle se reprochait de n'avoir pas montré assez de colère, elle se jurait de ne plus revoir Vital, de l'effacer à jamais de sa pensée. Et puis, comme malgré tout elle l'aimait, son cœur se serrait à l'idée d'un si rapide et si cruel dénouement, et dans la petite chambre nue, ayant pour seule confidente la lune qui bleussait les fleurs de givre des carreaux, elle se mit à pleurer à chaudes larmes...





III

QUAND il fait beau aux Rogations, dit un proverbe lorrain, il fait beau pour la *fenau*, la moisson et la vendange. » — Or, cette année, si le dicton était vrai, granges et fenils devaient être combles jusqu'au toit, car les processions des Rogations circulaient entre les blés verts et les prés déjà hauts du Chânois, sous un clair et chaud soleil. On entendait, au long des chemins blancs d'aubépine, les voix des enfants de l'école chantant à tue-tête les litanies des saints, et le vent d'est éparpillait dans l'air les notes gaies des cloches de Récourt, de Heippes et de Benoîte-Vaux. Il y avait une

exubérance de joie qui semblait sortir du sein de la terre, et Loïse, du fond de sa chambre, dont la fenêtre donnait sur les jardins, Loïse, plus alerte et plus légère, en prenait sa part. Depuis la nuit de la veillée chez la Chouille, un nouvel hôte, l'amour, était venu loger dans la chambrette aux murailles nues, et il avait apporté avec lui toute la merveilleuse féerie qui lui fait cortège à ses débuts. Loïse en était encore à cette prime-saison de la passion, où les impressions les plus délicieuses se font sentir, où les amoureux, soutenus par l'espérance, semblent se baigner dans le bleu du ciel.

Elle avait parlé à Vital deux ou trois fois à peine, en tout, et comme par hasard ; mais, au village, l'amour se passe des longs préambules, des marches et contremarches savantes à l'usage des sociétés raffinées et toujours un peu hypocrites. Il éclate franchement et du premier coup, comme le soleil qui se lève. Loïse aimait, elle se savait aimée, et sans s'illusionner sur les obstacles nombreux qui la séparaient de Vital, cette conviction suffisait à la rendre heureuse. A de certains jours, à une certaine heure, elle s'asseyait sur le bord de sa fenêtre et regardait du côté du sentier qui descend de la forêt de Benoîte-Vaux. Bientôt, à la corne du bois, une silhouette à peine distincte se détachait sur le vert des taillis. Vital, leste

et fringant, s'avancait dans le sentier ; il faisait un détour par les prés et venait passer en vue de la fenêtre de la jeune fille. Ils échangeaient un regard, un salut et un sourire, c'était tout ; mais cette brève minute était assez radieuse pour illuminer le reste de la journée, et toute la nuit par surcroît. Il y avait, pour Loïse, dans cette muette entrevue, un trésor d'espérance dont la menue monnaie suffisait à la rendre riche pendant une semaine entière. Ce jour-là, deuxième des Rogations, elle attendait précisément le passage de Vital, à l'heure convenue. Rendue doublement joyeuse par ce clair soleil printanier et par la certitude de voir le jeune Saint-André apparaître, à l'heure dite, à l'orée du bois, elle aspirait avec volupté l'odeur des petits œillets épanouis au-dessous de la croisée, et elle chantait comme une grive, en achevant sa toilette.

M^{me} Heurteloup, elle, s'était levée de travers. L'éclosion de ce magnifique printemps épaississait ses humeurs noires. Le spectacle de la terre en pleine sève et en pleine fécondation lui portait sur les nerfs. Les oiseaux qui chantaient sur leurs nids, les papillons qui se poursuivaient deux à deux, les scarabées qui s'oubliaient voluptueusement dans le cœur des roses épanouies, tout ce pourchas d'amour, toute cette nature uniquement occupée à l'œuvre de reproduction, lui donnaient des

nausées. Pour surcroît de malechance, à peine eut-elle commencé sa tournée dans la grange, qu'elle surprit dans un coin de son fenil un gamin de quatorze ans et une gamine de douze qui, au sortir de la procession et pris à leur tour de la fièvre du printemps, s'étaient cachés dans cette ombre pour s'y embrasser à bouche que veux-tu. — « Vicieuse engeance ! impudentes vermines ! » s'écria la Bête noire en les régaland de deux maîtresses gifles. — Puis, les ayant menacés de la gendarmerie, elle referma violemment les portes de la grange, après avoir jeté dehors ce couple effronté. Sa mauvaise humeur grondait comme l'eau bouillante dans une marmite, quand elle revint dans la chambre de sa nièce. Loïse se peignait devant son miroir et, tout en tordant ses cheveux, elle fredonnait une vieille chanson :

*La belle est au jardin d'amour
Depuis un mois ou six semaines...*

Ce couplet, où il était encore question de ce maudit amour, jeta l'huile sur le feu.

— Qu'est-ce que c'est que cette turlutaine ? grommela M^{me} Heurteloup, tu as le cœur bien gai dès le matin !

— Comment ne serais-je pas gaie, ma tante, par ce beau soleil de printemps !

— Que leur trouves-tu donc de si réjouissant,

à ce soleil et à ce printemps? Est-ce qu'ils ne ressemblent pas à tous les autres? Quand tu en auras vu une cinquantaine, comme moi, tu en seras soûle, ma fille! C'est toujours la même rengaine d'oiseaux qui piaillent, d'herbes qui poussent et d'odeurs qui vous donnent la migraine. Chaque année la terre a la fièvre, et les bêtes ont la danse de Saint-Guy. Je ne vois pas qu'il y ait lieu de beaucoup se réjouir parce qu'on voit cabrioler des gens ivres!...

Il n'y a rien, en effet, de moins drôle que de voir danser les gens, sans entendre la musique qui règle leurs entrechats; seulement, si cette mystérieuse musique qui rythme la joie du printemps n'arrivait plus aux oreilles fermées de M^{me} Heurteloup, Loïse, en revanche, en saisissait les moindres accords mélodieux, et cela suffisait à expliquer la différence de leurs façons de sentir. Toutefois, pour le quart d'heure, Loïse ne se souciait nullement de discuter là-dessus avec sa terrible tante. Elle jetait à la dérobée de furtifs coups d'œil vers la fenêtre, elle songeait que Vital allait paraître dans le sentier de Benoîte-Vaux, et il lui tardait de se trouver seule dans la chambre. Elle se borna donc à interrompre sa chanson et à achever silencieusement sa toilette. Sa docilité passive ne fournissant plus à la veuve aucun prétexte pour exhaler sa mauvaise humeur, M^{me} Heurteloup, après avoir rôdé par

la chambre en grognant, prit le parti de descendre au jardin.

Elle y trouva Fanfan Pierron qui apportait des fagots pour ramer les pois. Le bonhomme, lui aussi, était tout guilleret; il aborda la veuve, la bouche en cœur et le sourire aux lèvres.

— Un bon temps pour les biens de la terre, mame Heurteloup! « La chaleur de mai se revaut toute l'année; » nous aurons de belles récoltes, et c'est le cas de chanter la vieille chanson :

*Les avoines vont verdissant,
Les aubépines fleurissant,
Trimázo,
C'est le mai, le joli mois de mai!*

— Tais-toi, vieux fou! murmura la veuve, enchantée de trouver enfin quelqu'un sur qui déverser la bile qu'elle avait amassée depuis le matin; au lieu de chanter des sottises, tu ferais mieux de surveiller les fredaines de ta fille.

— Qu'est-ce que vous avez encore à reprocher à notre Alzine! demanda Fanfan en penchant de côté sa tête étonnée.

— A elle, rien de nouveau... C'est à toi que j'en veux, car des deux tu es le plus coupable.

— Coupable de quoi?

— De n'avoir pas écouté mes conseils... Au

lieu de dépayser ta fille, tu l'as placée à Grimonbois, c'est-à-dire à deux pas d'ici ; de sorte que ce qui devait arriver arrive.

— Mais qu'y a-t-il donc d'arrivé, bon sang !

— Il y a que le Mirguet est toujours aussi fou... Dès que j'ai le dos tourné, il lève le pied pour aller rôder du côté de Grimonbois, et ça ne fait pas mon affaire.

— Je ne suis pas le maître du Mirguet, moi, et je ne peux pourtant pas lui attacher une ficelle à la patte !... Quant à Alzine, n'ayez pas peur, c'est une honnête fille et elle saura se garder.

— Elle se gardera comme la brebis se garde du loup ; elle sera croquée, et ce sera bien fait pour toi.

— Pourquoi tournez-vous toujours les choses en mal, mame Heurteloup ? Alzine a un brin d'amour en tête, c'est l'âge qui veut ça, et elle n'est pas la seule... Mais ce n'est pas une raison pour *fauter* !

M^{me} Heurteloup haussait les épaules.

— Ta fille te mène par le bout du nez, vieil innocent !

— T'en voilà une sévère ! s'exclama le bonhomme qui commençait à être agacé.

— Pauvre aveugle !

— Aveugle ! rognonnait Fanfan, vexé, en soulevant son bonnet, aveugle ? pas plus que bien d'autres !... Il y a des gens qui voient la

paille dans l'œil du voisin et qui ne voient pas la poutre dans le leur, mame Heurteloup !

La veuve se redressa vivement.

— Où veux-tu en venir avec tes proverbes?... Est-ce pour moi que tu dis cela ?

— Suffit ! je m'entends ! répliqua Pierron en clignant de l'œil malicieusement.

— Mais je ne t'entends pas, moi ! s'écria M^{me} Heurteloup en rapprochant ses deux sourcils soupçonneux, et tu vas t'expliquer sans barguigner... Que veux-tu dire avec ta poutre dans l'œil ?

— Rien, je dis seulement que tant qu'il y aura des jeunesses, il y aura des amoureux, et que les filles ne sont pas plus faciles à garder à Chèvrechêne qu'à Grimonbois.

M^{me} Heurteloup avait empoigné Fanfan par la manche et l'entraînait dans une encoignure éloignée des fenêtres.

— C'est de Loïse et de moi qu'il s'agit, alors?... murmura-t-elle d'une voix rageuse, allons, parle, et nettement !

— Dame, vous me poussez à bout, aussi ! répondit Fanfan d'un air à la fois dolent et narquois ; Alzine, toujours Alzine !... Eh bien, Alzine n'en fait pas plus que les autres... Voilà !... Toutes les filles sont pétries de la même pâte, et mam'zelle Loïse elle-même...

— Loïse est une fille sérieuse et bien élevée ! interrompit M^{me} Heurteloup.

— Sérieuse tant que vous voudrez, n'empêche qu'elle a un cœur comme ses camarades... Je ne lui en fais pas de reproche, au moins; seulement je dis que tout chacun a son grain de folie à cet âge-là, et qu'Alzine n'est pas la seule à avoir un bon ami.

— Tu mens!

— Ah! je mens! s'écria Fanfan, piqué au jeu... Vous êtes censément comme saint Thomas, mame Heurteloup, et il faut qu'on vous bote le doigt sur les choses pour que vous y croyiez... Pourquoi donc alors voit-on au Chânois un beau monsieur qui n'y mettait jamais les pieds et qui y vient maintenant plus souvent qu'à son tour?... Et si ce joli garçon-là vire autour de Chèvrechêne, ce n'est pas pour Alzine, n'mé, puisqu'elle n'y est plus?... Ce n'est pas non plus pour vous ni pour moi, qui ne sommes guère beaux à regarder, pas vrai?

— Tu rêves, je ne me suis jamais aperçue de rien.

— C'est que vous ne voyez pas bien clair dans ces affaires-là... Hé! hé! il n'y a pas que moi pour être aveugle, mame Heurteloup!

— Assez de rébus! Dis-moi le nom de cet individu! s'exclama la veuve exaspérée.

— Inutile de vous le nommer quand je peux vous le montrer, répliqua malicieusement le bonhomme en riant tout bas; dès qu'on parle

du loup, on en voit la queue... Tenez, regardez au milieu de la route !

Entre les branches des framboisiers qui s'élevaient en haie au-dessus du mur bas du jardin, les yeux irrités de M^{me} Heurteloup se dirigèrent vers le chemin de Heippes, qui serpentait au long des prés. Sur la route blanche et aveuglante de clarté, Vital venait de déboucher au tournant du pont. Il s'avancait lestement, les yeux fixés vers les bâtiments de Chèvrechêne; la grande lumière de midi éclairait en plein ses yeux brillants et sa physionomie ouverte. — La veuve serra de sa main crispée le bras de Fanfan.

— Le jeune Saint-André! grommela-t-elle, c'est trop fort!

— *Taisez-ve!* chuchota Fanfan.

Vital était arrivé en vue de la fenêtre de Loïse; il y plongea un long regard, salua, et continua son chemin, mais cette fois beaucoup plus lentement, et non sans tourner fréquemment la tête du côté de Chèvrechêne.

— Misérable drôle! murmura M^{me} Heurteloup, dont la figure était devenue blafarde.

— Ce n'est mie la peine de vous mettre en colère, reprit le paysan de son ton câlin et narquois, tout le temps qu'il s'en tiendra à des coups de chapeau, il n'y aura pas grand mal, allez!

— Laisse-moi tranquille!... Je sais ce que j'ai à faire!

Elle traversa le jardin en droite ligne, rentra à la maison et monta vivement le petit escalier, raide comme une échelle, qui menait à la chambre de Loïse. La jeune fille était encore debout près de la croisée, le regard perdu dans la direction de la route. Au bruit de la porte, elle se retourna et tressaillit en voyant l'expression tragiquement consternée de sa tante.

— J'en apprends de belles ! dit celle-ci d'une voix étranglée par la stupéfaction et la colère.

Loïse était devenue cramoisie. Elle comprit immédiatement que la Bête noire venait d'éventer le manège de Vital, et bravement, avec cette généreuse intrépidité que l'amour donne aux jeunes filles, elle résolut de tenir tête à l'irritable veuve.

— Ferme cette fenêtre ! cria impérieusement M^{me} Heurteloup ; n'as-tu pas honte, dans ma propre maison, de faire des signaux à ton galant ?

— Ma tante...

— Oh ! interrompit la tante, n'ouvre pas des yeux grands comme des portes cochères ; je ne me laisserai plus prendre à tes mines étonnées, mademoiselle Sainte-Nitouche !... On ne me trompe pas deux fois ; c'est assez de m'avoir menti à Benoîte-Vaux, quand tu me jurais que ce Saint-André ne courait pas après toi.

— Je n'ai pas menti... A ce moment-là, il ne m'avait jamais parlé et je ne l'aimais pas.

— Tandis qu'aujourd'hui?...

— Aujourd'hui, c'est différent, murmura Loïse en baissant les yeux.

— Tu oses me dire cela en face!... Tu t'es amourachée de ce bellâtre!... Est-ce aussi la vierge de Benoîte-Vaux qui a opéré ce miracle?

— Non, répondit-elle d'une voix ferme, c'est vous.

— Moi? s'exclama la veuve, suffoquée; voilà qui est fort!

— Vous-même, ma tante... Quand j'ai vu que vous le haïssiez si violemment et que votre rancune allait le rendre malheureux, cela m'a touchée au cœur et j'ai commencé à l'aimer.

Ce singulier résultat de sa haine contre les Saint-André ahurit si complètement M^{me} Heurteoup qu'elle demeura une bonne minute sans trouver une parole. L'énergie inattendue de l'attitude de sa nièce la déconcertait visiblement.

— Et comme de juste, dit-elle enfin, après avoir repris haleine, cet effronté t'a entretenue dans ces beaux sentiments?

— A mesure que je l'ai mieux connu, j'ai compris que vous le haïssiez à tort et je me suis attachée à lui davantage.

— Tu crois qu'il t'aime, alors? s'écria sarcastiquement la tante.

-
- Je le crois.
- Et tu espères qu'il t'épousera, grande niaise ?
- Pourquoi pas, s'il m'aime ?
- Tiens, tu me fais pitié !... Est-ce que ces gens-là épousent ?... Est-ce que son oncle Jean m'a épousée, moi ?
- Si Vital avait ressemblé à son oncle, je ne l'aurais pas aimé, repartit simplement Loïse.
- La veuve courba la tête et resta un moment pensive. Ces réponses si nettes la confondaient.
- Est-ce que, par hasard, cette enfant inexpérimentée posséderait plus de bon sens et de perspicacité qu'elle n'en avait eu, elle, à vingt-cinq ans, avec son éducation, ses lectures et sa philosophie ? Un moment, il lui vint à l'esprit que cette petite, à peine éduquée, ne se serait peut-être pas laissé prendre aussi facilement qu'elle aux agréments grossiers d'un homme tel que Jean de Saint-André... Mais cette idée blessait trop son orgueil et elle ne s'y arrêta pas longtemps.
- Sotte ! reprit-elle, tous les hommes se ressemblent et se valent... Mais, admettons que ce Saint-André-là soit assez fou pour t'épouser, est-ce que tu te figures que je consentirai jamais à te voir mariée au neveu de l'homme qui m'a outragée ?
- Je ne crois pas que vous soyez assez égoïste pour me sacrifier à vos rancunes.

— Égoïste!... Ah! voilà les grands mots... Est-ce qu'on est égoïste parce qu'on veut empêcher un aveugle de se noyer dans un bournier?... D'ailleurs, j'ai des droits sur toi... Tu es orpheline, je t'ai adoptée, et si je dis : « Nenni, » le conseil de famille que je t'ai fait nommer répondra : « Amen ! »

— J'attendrai.

— Tu attendras quoi ?

— Ma majorité!... Ce conseil de famille que vous m'avez donné n'a pas le droit de me rendre esclave toute ma vie.

— Elle a des réponses qui vous cassent bras et jambes, ma parole! s'écriait M^{me} Heurte-loup en arpentant la petite chambre... Comment, je t'aurai tirée de ton fumier de paysan, je t'aurai élevée, nourrie, traitée comme ma fille, et le premier usage que tu feras de ta liberté, ce sera de te jeter dans les bras de mes ennemis?... Va, tu n'es qu'une ingrante!

— Ingrate! répliqua Loïse, le rouge au front et des éclairs dans les yeux... Et pourquoi aurais-je cette reconnaissance que vous me demandez? Ne m'avez-vous pas répondu cent fois que ce que vous aviez fait pour moi, ce n'était pas par bonté, mais par calcul; non parce que vous m'aimiez, mais parce que vous vouliez avoir une personne qui fût élevée dans vos idées et qui vous tint compagnie?... Chaque fois que j'avais un élan de tendresse, ne m'avez-

vous pas rabrouée et tournée en ridicule ? N'avez-vous pas renoncé en moi la sensibilité qui ne demandait qu'à sortir et que vous traitiez de sensiblerie ? Vous m'avez nourrie, mais vous ne m'avez jamais fait une caresse ; vous m'avez donné de l'éducation, c'est vrai, mais une éducation selon vos goûts, et si je n'ai pas aujourd'hui le cœur sec comme du bois, ce n'est pas votre faute... Allez, nous sommes quittes !... Je n'ai pas rencontré chez vous l'affection dont un enfant a encore plus besoin que de pain, ne vous étonnez donc pas que je sois allée la chercher ailleurs... Il y a longtemps que j'avais tout cela sur le cœur ; si je ne vous le disais pas, c'était par égard... Vous me trouvez ingrate ? eh bien, renvoyez-moi à mon fumier de paysan, du moins je pourrai y vivre à ma guise et aimer ceux qui m'aiment !

— Ce sera dans un couvent que je t'enverrai, créature effrontée ! s'écria M^{me} Heurte-loup, outrée ; dans un couvent cloîtré où tu resteras jusqu'à vingt et un ans entre quatre murs, et où tu n'entendras plus parler de ton Vital !

— Enfermée ou non, je l'aimerai toujours.

— Mais, malheureuse entêtée, reprenait la veuve désarçonnée et serrant les poings, tu es la dupe de ta bêtise... Tu te figures qu'en te ivrant à ta folie amoureuse, tu vas nager dans

le bonheur et monter au septième ciel, et tu ne réfléchis ni aux déboires, ni aux peines qui t'attendent! Épouse ton galant, et tu apprendras qu'avec ou sans amoureux la vie est faite de la même misérable étoffe... Tu penses trouver un ange de perfection dans ton Vital, et, une fois le premier éblouissement passé, tu ne verras en lui qu'un homme avec les vices et les vilénies qui sont le lot de l'espèce humaine. Tu rêves une félicité éternelle, et tu t'apercevras que ton rêve était celui d'une sottise. Tes belles chimères s'en iront une à une, mais elles te laisseront un dégoût qui seul durera toujours. Tu seras obligée de songer aux détails du ménage, et comme vous serez pauvres, cette préoccupation de liarder achèvera de tuer le peu d'illusion qui te restera. Souffrance avant, amertume et désenchantement après, voilà le vrai de l'amour, et quand des enfants te viendront, tu seras encore torturée de l'angoisse de mettre au monde des créatures condamnées d'avance à être aussi misérables que toi... Réfléchis donc un peu à tout cela, avant de te mettre une pareille corde au cou!

— A quoi bon? répondit Loïse, je n'entends rien à tous vos raisonnements et ils ne me touchent pas... J'aime Vital.

— J'aime Vital! répéta M^{me} Heurteloup en contrefaisant l'accent de sa nièce... Mais je ne veux pas que tu l'aimes, moi! s'écria-t-elle

d'une voix rageuse, je te le défends, et tu m'obéiras, mauvais sujet !

Elle avait pris les deux bras de Loïse et elle les serrait avec colère entre ses mains osseuses.

— Je te materai, poursuivit-elle, ainsi qu'on mate un cheval vicieux... Je ne sais ce qui me retient, et pourquoi je ne te corrige pas sur-le-champ, comme on corrige les enfants qui s'obstinent dans leurs mauvais instincts... J'ai été trop bonne pour toi, mais tu verras ce qu'on gagne à me contrecarrer, et je te ferai plier, entends-tu !

En même temps, elle la secouait rudement, comme on hoche un jeune arbre. Loïse, pâle, leva vers elle ses deux grands yeux fiers, et sans s'émouvoir, lui dit d'une voix ferme :

— Vous pouvez me battre, mais vous ne m'empêcherez pas d'aimer Vital !

— Ah ! tiens, va-t'en ! cria la veuve en lâchant les bras de Loïse et en la repoussant... Elle avait honte de son emportement, et le grand calme de la jeune fille l'humiliait.

Elle s'était remise à arpenter la petite chambre, les sourcils froncés, les mains derrière le dos, renflant bruyamment et se mordant les lèvres. Loïse, debout près de la vitre, restait impassible. Elle regardait le jardin en fleurs, le ciel bleu où moutonnaient de petits nuages blancs, et, tandis que le pas nerveux de la Bête noire faisait craquer le parquet, on entendait

au dehors les hirondelles passer et repasser devant la fenêtre en jetant leur note aiguë. Le silence n'était plus troublé que par ce pas cadencé et furieux, et par ces joyeux cris d'oiseaux. A la fin, M^{me} Heurteloup s'arrêta près de la porte, et tournant la tête du côté de sa nièce :

— C'est bien ! murmura-t-elle sourdement, puisque ni le respect, ni les convenances, ni la raison ne peuvent te rendre ton bon sens, je trouverai un moyen, moi, de te guérir de ta rage d'amour !

Loïse soutint bravement le regard menaçant de la veuve, et d'une voix vibrante :

— Je vous en défie ! répondit-elle.





IV

UN matin de juin, Jean de Saint-André s'éveilla la tête pesante et l'esprit inquiet. Tout en se frottant les yeux, il se sentait travaillé par une pénible et confuse préoccupation. Peu à peu, ses idées devinrent plus lucides : il se souvint que la veille, à Saint-Mihiel, il avait joué toute la soirée au café des officiers, et s'y était fait *rincer* proprement. Il se jeta hors du lit, passa un pantalon et courut au vieux secrétaire où il serrait son argent. Après avoir fouillé chaque tiroir, il constata avec amertume qu'il ne restait en caisse que deux pièces de vingt francs et un peu de menue monnaie. C'était

maigre ; d'autant plus que, cette année, il avait depuis longtemps mangé ses blés en herbe, en vendant à forfait, afin d'en toucher le prix d'avance, non seulement ses luzernes et ses céréales, mais encore la première et la seconde coupe de ses prés. A présent, il fallait tirer la langue jusqu'au moment des ventes de bois, c'est-à-dire jusqu'en octobre, et la perspective n'avait rien de rassérénant. Il acheva silencieusement sa toilette et, lorsqu'il vint s'attabler dans la salle à manger, Angélique fut la première à s'apercevoir de son humeur hargneuse, et à en pâtir. — Rien n'était bon : les œufs à la coque manquaient de fraîcheur, le jambon sentait le rance ; les épithètes malsonnantes tombaient dru comme grêle sur le dos de la dolente Angélique.

— Bon Dieu, monsieur de Saint-André, sur quelle herbe avez-vous marché ce matin, gémissait-elle en levant les bras, vous êtes pire qu'un diable déchaîné, et je me demande ce que vous avez contre moi.

— J'ai, répondit enfin Jean après avoir vidé son verre, j'ai que je n'ai plus le sou. — Et, quand on est comme moi dans la panade, si tu crois qu'on est disposé à avoir la bouche en cœur, tu te trompes, bécasse déplumée !

« Bécasse déplumée » était dur ; pourtant Angélique ne sourcilla pas ; au contraire, un sourire aigre comme verjus courut sur ses

lèvres fanées, et elle reprit de sa voix la plus insinuante :

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, monsieur de Saint-André ; quand on a vos relations, on ne doit pas se mettre martel en tête pour si peu !... Votre signature vaut de l'or, et si vous vouliez emprunter, vous ne manqueriez pas de prêteurs.

— Tais-toi ! Tu parles de ce que tu ne sais pas... Les banquiers sont méfiants et je me casserais le nez à plus d'une porte avant de trouver un billet de cinq cents francs.

— A votre place, moi, je ne m'adresserais pas à un banquier, mais à un notaire, et je demanderais tout de suite une grosse somme... Quand on voit un homme comme vous courir après un billet de cinq cents francs, on se dit : « Il faut qu'il soit bien bas percé, » et on se méfie ; mais si vous parlez de dix ou vingt mille francs, on suppose que vous avez les reins forts, et il se trouve des gens disposés à fournir les fonds, surtout si vous ne chipotez pas sur les intérêts... Dans tous les cas, moi, je tenterais la chance, attendu qu'il n'est pas plus difficile de demander vingt mille francs que d'en demander cinq cents, n'est-ce pas ?

Ce beau chiffre rond de vingt mille francs sonnait agréablement aux oreilles de Jean de Saint-André, et son visage se désembrunissait petit à petit.

— Hé! hé! fit-il, tu as du nez, toi, et tu pourrais bien avoir raison... J'ai bonne envie de m'aboucher avec le notaire de Lacroix; il a une belle clientèle, et je trouverai peut-être chez lui la pie au nid... J'irai le voir dès demain.

Le lendemain, en effet, il fit atteler le cheval du boucher à son vieux cabriolet, tout moucheté de crotte, et se rendit à Lacroix-sur-Meuse.

Avec le notaire, il prit tout d'abord des airs d'homme sérieux, parla de la crise agricole, de la cherté de la main-d'œuvre et de la concurrence des blés étrangers; puis il s'étendit sur les améliorations qu'il se proposait de tenter à Saint-André: — amendements des terres froides avec des coprolithes, achat de machines agricoles: moissonneuses Johnston, faneuses à cheval, herses Howard... Les terres de Grimonbois seraient métamorphosées, mais cela coûterait gros; il comptait y consacrer le revenu de ses bois pendant cinq ou six ans... Seulement il fallait des capitaux immédiatement disponibles, et, dame! chacun sait que, par le temps qui court, on peut être gros propriétaire sans être gros capitaliste; — d'un autre côté, il ne se souciait pas d'hypothéquer ses propriétés, d'autant plus que son neveu était nu-propriétaire indivis pour partie, et qu'ils étaient brouillés. — Après avoir débité ce

petit discours d'un ton grave, il en arriva tout doucement à prier le notaire de lui trouver prêteur jusqu'à concurrence d'une vingtaine de mille francs, garantis par des billets payables d'année en année. Il promettait, du reste, de ne pas lésiner sur les intérêts.

En entendant parler d'une somme aussi ronde, M^e Herbillot allongea sa lèvre inférieure et prit une mine solennelle. Il répondit, en pesant ses mots, que vingt mille francs ne se trouvaient point sous le pas d'un cheval, et que les clients assez riches pour déplacer immédiatement un capital aussi important ne se remuaient pas à la pelle. D'ailleurs, les placements sur hypothèques, et, à plus forte raison, sur simples billets, devenaient de plus en plus difficiles; l'argent se portait de préférence vers les valeurs industrielles, et les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cet emprunt augmentaient encore les difficultés. Pourtant, il ne se refusait pas à s'occuper de la demande de M. de Saint-André, il allait se mettre en quatre, mais sans grand espoir, et si, par une chance tout exceptionnelle, il parvenait à mettre la main sur un client disposé à faire l'affaire, il s'empresserait d'en informer son honorable visiteur.

Là-dessus ils se quittèrent, et Jean s'en revint chez lui très défrisé. Il avait compté que l'honneur d'obliger un Saint-André et de le compter

dans sa clientèle échaufferait le zèle du notaire. Les réticences et les circonlocutions prudentes de cet officier public le démontraient tout à fait ; il regrettait maintenant de ne point s'être borné à emprunter les cinq cents francs qui lui étaient strictement nécessaires. Aussi, en rentrant à Grimonbois, fit-il une scène à Angélique, qu'il traita de buse, et qui fut le bouc émissaire de toutes ses déconvenues. Pendant huit jours, on vécut chichement à Saint-André ; le menu de chaque repas variant entre du petit salé aux pommes de terre et des navets au lard, et l'humeur hargneuse de Jean augmentant à mesure que diminuaient les deux louis qui composaient son actif.

Le huitième jour, le piéton lui remit une lettre timbrée de Lacroix et portant en outre le timbre sec de l'étude Herbillot. Jean de Saint-André fit sauter l'enveloppe d'une main fiévreuse et en parcourut rapidement le contenu.

« Cher monsieur, écrivait le notaire, je me hâte de vous annoncer une bonne nouvelle. Après bien des pas et démarches, j'ai trouvé enfin un prêteur pour la somme et dans les conditions que vous souhaitiez. La personne désire traiter directement avec vous. Veuillez donc prendre la peine de vous rendre dans mon cabinet après-demain matin, entre dix et onze heures : vous vous y rencontrerez avec le bailleur de fonds, et je pense que l'affaire

pourra s'arranger amiablement, selon vos désirs.

« Dans cet espoir, je suis, etc. »

— Crédiu ! s'exclama Jean qui ne trouva pas d'expression plus énergique pour manifester sa joie et sa surprise.

Puis, se tournant vers sa gouvernante, qui, tout en feignant de repriser un bas, l'étudiait sournoisement du coin de l'œil :

— Angélique ! cria-t-il, fricasse-moi un poulet et va à la cave prendre deux bouteilles de vin de Thiaucourt. Nous aurons la somme, ma belle, vive la joie !

— Oh ! monsieur, dit emphatiquement la demoiselle, en agitant ses bras maigres, oh ! monsieur, que je suis contente !

Ce soir-là, on soupa gaiement à Grimonbois. Jamais, depuis des années, Jean de Saint-André n'avait montré une figure si aimable et si jovialement épanouie. Angélique ne le reconnaissait plus, tant il était fondant et plein de prévenances. Il voulut la faire asseoir à table en face de lui, et, comme elle s'en défendait honnêtement, il la prit par la taille et lui appliqua deux baisers sur les joues en ajoutant :

— Assieds-toi donc, grosse bête !

Tout en dévorant la moitié du poulet et en lampant de grandes verrées de vin vieux, il lui semblait entendre sonner, l'une après l'autre, les pièces d'or que ce prêteur inconnu et pro-

videntiel devait aligner pour lui sur la table du notaire. Ce tintement métallique et mélodieux accompagnait d'une musique idéale toutes ses pensées, tous ses projets et ses moindres propos.

— Nous allons rouler sur l'or, disait-il, la bouche pleine, et mener joyeuse vie... Tu en auras ta part, ma fille, et de plus, comme épingles, je te ferai cadeau d'une robe neuve...

— A moi, monsieur? interrompait humblement Angélique; non, non, je ne veux rien.

— Tu auras la robe, sacredieu! et un chapeau par-dessus le marché... C'est bien le moins que tu profites d'une bonne affaire à laquelle je n'aurais pas songé sans toi! Hein! quelle veine d'avoir trouvé un richard qui va me compter vingt beaux mille francs en espèces sonnantes et trébuchantes!... Où diantre Herbillot a-t-il pu dénicher ce merle blanc? C'est sans doute quelque pincemaille de Saint-Mihiel qui espère se rattraper en stipulant de gros intérêts... Bah! les intérêts, je les solderai en coupant à blanc de temps en temps un hectare de futaie; de cette façon, ce sera mon neveu qui payera, et ce sera pain bénit... Quant au capital, je traînerai les choses en longueur, et après moi la fin du monde!... En attendant, buvons sec et tenons-nous les pieds chauds!

Il continua ainsi jusqu'à l'heure où il se mit au lit. Le lendemain, il se leva léger comme

une plume et procéda minutieusement à sa toilette. Il voulait apparaître dans tous ses avantages aux yeux de ce prêteur qui lui tombait du ciel comme un personnage de féerie. Angélique lui passa une chemise plissée et il endossa sa jaquette neuve. Rasé de frais, cravaté de noir, tiré à quatre épingles, les cheveux rejetés en coup de vent, il avait encore très bon air.

— Vous avez vingt ans de moins, monsieur ! soupira Angélique en lui tendant son chapeau qu'elle venait de broser avec amour.

Dans la cour, le cabriolet, attelé du cheval du boucher, l'attendait. Il y monta lestement, saisit les guides, puis fouetta la bête, qui prit un petit trot sec et descendit allègrement vers la vallée de la Meuse.

Il faisait un temps clair, point trop chaud pour la saison, et Jean de Saint-André, abrité sous la capote du cabriolet, fumant un bon cigare, se sentait le cœur et l'esprit à l'aise. Les blés déjà hauts, les seigles déjà en fleurs ondulaient doucement à la moindre brise ; les alouettes chantaient, et, bien que le maître et seigneur d'Angélique fût totalement insensible aux beautés de la nature, ces ondulations des épis et cette musique des oiseaux berçaient agréablement ses rêves dorés. Il songeait à la façon dont il emploierait les vingt mille francs qu'on allait lui verser. — D'abord il remonte-

rait sa cave : deux pièces de vin de *Dessous les côtes* pour l'ordinaire, deux barriques de bourgogne pour les jours de gala, un quartaut de rhum et autant de vieux cognac, c'était le strict nécessaire ; puis il aurait un chenil, un chenil à faire crever de jalousie les chasseurs du voisinage : bassets, terriers, chiens d'arrêt pour la plaine, chiens courants pour le bois, rien n'y manquerait ; — ensuite il se payerait un joli cheval de selle, attendu qu'il rougissait depuis assez longtemps d'être obligé d'emprunter ce hideux bidet du boucher ; — quant aux réparations dont le château avait besoin, peuh ! il était perplexe... A quoi bon jeter de l'argent dans la poche des entrepreneurs ? La baraque durerait autant que lui, c'était l'essentiel ; après, ses héritiers la consolideraient comme ils pourraient... Point de dépenses inutiles ! le mieux était de se réserver un boursicot pour les plaisirs de la table, le jeu et le reste... Il y avait encore de jolies filles au monde, et il n'était pas d'âge à dételer !... Là-dessus, il fredonnait une chansonnette égrillarde qui lui revenait en mémoire, et il fouettait ferme le bidet, qui trottait maintenant gaillardement sur la grande route de Saint-Mihiel. La voiture roulait déjà sur le pont de Bannoncourt, qu'il avait à peine fini de dresser le programme des félicités auxquelles il destinait les écus de son mystérieux prêteur.

Dix heures sonnaient à l'horloge de Lacroix, lorsqu'il remisa son cheval et son cabriolet à l'auberge de la *Rose d'Or*. — « Voilà ce qui s'appelle être exact ! » se dit-il en détirant ses jambes et en époussetant sa jaquette. Il se dirigea lestement vers le logis du notaire, dont les panonceaux reluisaient au soleil, et tourna avec un délicieux battement de cœur le bouton de la porte de l'étude.

Le premier clerc, occupé à minuter un acte, releva un moment sa tête affairée. Jean de Saint-André, de son ton le plus cassant, déclina son nom et demanda M^e Herbillot. Un petit clerc quitta le tabouret sur lequel il était juché, entr'ouvrit une porte de communication et disparut.

Deux minutes après, il revint annoncer que le patron était en affaires. — M^e Herbillot pria M. de Saint-André de prendre patience ; dans un petit quart d'heure, il serait à lui.

Jean s'assit en marmonnant, tandis que le petit clerc regrimpait sur son perchoir, et que le principal, replongé dans son dossier, faisait courir sa plume sur le papier timbré.

Pour occuper ses loisirs pendant ce mortel petit quart d'heure, M. de Saint-André contemplait d'un œil ennuyé l'intérieur de cette étude de campagne, plongée dans une demi-obscurité, les volets ayant été poussés à cause du grand soleil de la rue. — Sur trois côtés, le

papier des murs disparaissait sous un revêtement de cartons verts alignés méthodiquement. Chaque carton, bourré d'actes, portait sur une étiquette blanche le nom du notaire qui les avait rédigés. De sorte que, depuis les plinthes moisis jusqu'aux corniches drapées de toiles d'araignée, on pouvait suivre la généalogie des tabelions qui s'étaient succédé à Lacroix, à partir de 1790. La quatrième paroi, vide de cartons, était en revanche tapissée d'affiches bleues, roses et jaunes, annonçant les ventes passées ou à passer à l'étude : — Ventes amiables, licitations, adjudications sur saisies, — la collection était complète. La double table à pupitres, servant au principal et à son auxiliaire, s'élevait dans l'angle de la fenêtre, et les deux clercs étaient séparés par un casier garni de dossiers à houppes de fils rouges. Un cartel indiquant les jours du mois, une presse à timbre sec, un poêle en faïence et quelques chaises de paille formaient le complément de ce mobilier, exhalant une poudreuse odeur de renfermé, spéciale aux bureaux où de nombreuses paperasses dorment accumulées. Le parquet raboteux avait été balayé de frais, et l'arrosoir de la servante y avait dessiné des arabesques dont l'humidité s'évaporait, en ajoutant une senteur de poussière mouillée à celle de la poussière sèche des liasses de papiers.

Le maître clerc, sans prêter la moindre attention aux gestes d'impatience de M. de Saint-André, continuait sa besogne, posant par moments sa plume entre son oreille et ses cheveux coupés ras, puis la reprenant pour griffonner un membre de phrase, après avoir consulté son formulaire et ses notes. Le petit clerc, chargé de confectionner des chemises de papier jaune pour la pile d'actes placée devant lui, égayait de temps en temps ce fastidieux travail en attrapant une mouche au vol et en l'insérant dans une boîte carrée, iudustrieusement fabriquée avec un feuillet de vieux registre. A mesure que le nombre des mouches emprisonnées grossissait, il s'élevait de cette boîte à claire-voie un bourdonnement confus qui paraissait amuser considérablement le gamin, mais qui achevait d'agacer Jean, rendu de plus en plus nerveux par l'attente prolongée.

Ses yeux revenaient sans cesse se braquer sur la porte de communication placée en face de lui, et il croyait parfois la voir remuer. « Ce notaire n'en finira donc pas ? pensait-il ; il est sans doute avec le bailleur de fonds et ils discutent la façon dont ils me tondront de plus près... Pourvu qu'au dernier moment il n'y ait pas de bâtons dans les roues!... »

L'imagination de Jean, devenue de plus en plus inquiète à mesure que les minutes s'ajoutaient aux minutes, commençait à battre la

campagne. Il rêvait d'accrocs imprévus et d'obstacles insurmontables. Tout à coup la porte, criant sur ses gonds et s'entre-bâillant, laissa passer la tête de M^e Herbillot, dont les yeux se tournèrent vers le visiteur, et dont les lèvres grimacèrent un sourire.

— Monsieur de Saint-André, murmura-t-il, nous sommes à vous... Voulez-vous passer dans mon cabinet ?

Jean se leva précipitamment, l'air aimable, la tête haute et la poitrine bombée. Au même instant, le notaire, qui s'était effacé pour livrer passage à son client, ouvrit la porte toute grande, et M. de Saint-André, ébaubi, recula de deux pas en donnant les marques d'une profonde stupéfaction. Au beau milieu du cabinet, campée dans un fauteuil, son parapluie entre les jambes, impassible et sombre comme un sphinx, se tenait M^{me} Heurteloup.

— Prenez garde ! cria le notaire à Jean, qui, dans son effarement, était allé se heurter contre un meuble.

L'aîné des Saint-André était à la fois interloqué et désagréablement humilié. Jamais il ne lui fût venu à l'esprit que M^{me} Heurteloup pût être le mystérieux prêteur qu'il traitait encore tout à l'heure de personnage de féerie. Assurément, si Gertrude Humblot appartenait au monde féerique, elle devait y jouer le rôle d'une fée maligne, et elle n'avait machiné

cette entrevue que pour mortifier cruellement l'homme qui l'avait outragée autrefois. « Voilà une diable d'aventure ! » songeait maître Jean, en jurant en son par-dedans. — Il en voulait à Herbillot de l'avoir exposé à cette avanie, et sa physionomie laissait voir à plein son désappointement. Quant à M^{me} Heurteloup, immobile dans son fauteuil, elle avait gardé sa posture de sphinx et ne sourcillait pas.

— Mon cher monsieur de Saint-André, dit le notaire avec un sourire, Madame est la personne dont je vous ai parlé... Permettez-moi de vous présenter l'un à l'autre...

— Inutile ! interrompit M^{me} Heurteloup de sa voix mordante, Monsieur et moi nous nous connaissons de vieille date... J'ai à causer avec votre client, maître Herbillot, et je ne veux pas vous empêcher de vaquer à vos affaires... Pouvez-vous nous abandonner un moment votre cabinet ?

— Parfaitement, madame, répondit le notaire en s'inclinant. — Il ouvrit la porte de l'étude et s'esquiva discrètement, en laissant ses deux hôtes en tête-à-tête.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux adversaires s'examinaient à la dérobée. Ils ne s'étaient pas vus depuis tantôt vingt-trois ans, et Jean de Saint-André, en lorgnant la figure revêche de Gertrude Humblot, constatait qu'elle n'avait pas embelli avec les

années. Il avait connu une brune ardente, aux cheveux abondants, à l'œil plein de feu, aux lèvres rouges, ayant une brusquerie et une gaucherie assez piquantes. Il revoyait une femme anguleuse, sèche et basanée. « Sacrebleu ! songeait-il à part lui, elle est en pierre, cette femme-là, et j'ai eu un rude nez de ne pas l'épouser ! » Lui, au contraire, s'était assez bien conservé, et Gertrude lui retrouvait cette prestance et cet aplomb qui l'avaient séduite autrefois. C'était la même bouche impertinente et cynique, les mêmes yeux d'un bleu clair, hardis et provocants, qui l'avaient si fort troublée. Ce souvenir, toujours vivace, fit soudain monter aux joues de la veuve une faible rougeur et elle rompit brusquement le silence.

— Nous ne nous étions pas rencontrés depuis longtemps, Jean de Saint-André, commença-t-elle d'une voix âpre, pas depuis un certain soir dans la tranchée de Grimonbois...

— Sacrebleu ! répliqua-t-il avec un grognement de mauvaise humeur, est-ce pour me rappeler des histoires de l'autre monde que vous m'avez fait venir ici ?... Si c'est une plaisanterie, je la trouve mauvaise, et je vous prie de l'abréger, madame !

— Je ne plaisante jamais ! riposta la veuve ; si cette entrevue vous est désagréable, elle ne l'est pas moins pour moi.

— Alors, pourquoi diable l'avez-vous manigancée ? Je veux être pendu si je pensais vous rencontrer ! Vous m'avez tendu un traquenard, car je n'ai pas la naïveté de croire que vous soyez venue m'apporter ici ce que j'y cherchais.

— Vous vous trompez, je suis venue tout exprès pour cela.

— Vous êtes disposée à me prêter vingt mille francs ! s'écria-t-il.

— Oui..., à de certaines conditions.

— Ha ! ha ! murmura-t-il avec méfiance, il y a des conditions.

— Naturellement ; vous imaginez-vous que je vous prête une pareille somme pour vos beaux yeux ? Il s'agit de mes intérêts, uniquement de mes intérêts.

— Où diantre veut-elle en venir ? se demandait Jean, très intrigué, en arpentant le cabinet du notaire... Voudrait-elle par hasard me proposer de réparer mes torts en l'épousant ?

Et, à cette pensée, il lui passa un frisson dans le dos.

— Voyons vos conditions, reprit-il après avoir avalé péniblement sa salive ; s'il ne s'agit de compromettre ni mon nom ni ma liberté, il est probable que je les accepterai.

— Il ne s'agit ni de votre nom ni de votre liberté, répondit impatiemment M^{me} Heurte-loup, et nous perdons notre temps à des niaiseries. Allons droit au but... Vous voulez

connaître mes conditions ? Les voici : vous me souscrirez une reconnaissance de vingt mille francs en un ou plusieurs billets payables à présentation et à une date que nous réglerons tout à l'heure, avec l'intérêt à cinq pour cent l'an...

L'étonnement de Jean ne diminuait pas, mais sa physionomie s'éclaircissait à mesure que la veuve parlait.

— J'accepte ! s'écria-t-il.

— Minute ! dit M^{me} Heurteloup, je n'ai pas fini.

La mine de Jean redevint anxieuse et attentive.

— Vous vous engagez à faire partir immédiatement votre neveu Vital, et les vingt mille francs vous seront comptés lorsque j'aurai la certitude que ce jeune homme a quitté la Meuse définitivement et sans esprit de retour.

— Mais..., objecta Jean, stupéfait.

— Il n'y a pas de mais... Acceptez-vous, oui ou non ?

— Je ne suis pas le maître des actions de mon neveu, nous sommes brouillés et je n'ai aucune influence sur lui.

— Alors, point d'affaires !

M^{me} Heurteloup se leva d'une seule pièce, défripa sa jupe et brandit son parapluie.

— Un instant ! s'exclama désespérément Saint-André, qui voyait ses vingt mille francs

s'évanouir en fumée, laissez-moi un peu souffler, que diable !... Ce que vous me proposez là est fort délicat et j'ai des scrupules...

— Vous êtes donc devenu bien consciencieux avec l'âge ! repartit sarcastiquement M^{me} Heurteoup ; je ne suppose pas que ce soit la grande amitié que vous portez à votre neveu qui vous retienne, puisque vous êtes brouillés...

— Voilà justement la difficulté... Comment voulez-vous que j'aie conseillé à ce grand garçon de s'expatrier ?... Il me rira au nez.

— Arrangez-vous, c'est votre affaire.

Jean de Saint-André réfléchissait, tout en tambourinant contre la vitre.

— Après tout, pensait-il, je ne risque rien d'essayer, l'enjeu en vaut la peine ! si je réussis, je palperai les écus, et si je reviens bredouille, ma position ne sera pas pire... Ma foi, au petit bonheur !

Il se retourna vers la veuve :

— Soit ! dit-il, on tâchera de vous satisfaire, mais j'aurai du mal à en venir à bout... Combien de temps me donnez-vous ?

— Huit jours... D'aujourd'hui en huit, vous me retrouverez ici avec l'argent... Seulement, entendons-nous, je veux un départ sérieux et qui dure !... Du reste, je prendrai des sûretés.

— Hein !... Et comment ?

— La somme sera remboursable à la première sommation, et si par hasard votre neveu

manquait à sa parole, le lendemain du jour où il remettrait les pieds dans le canton, je vous enverrais mon huissier.

Jean de Saint-André lança un regard aigu à M^{me} Heurteloup, qui lui renvoya une œillade froidement menaçante.

— Crédiou ! grogna-t-il, vous avez le diable dans la botte, vous !... Il ne fait pas bon être de vos ennemis !

— Non, je vous en réponds ! murmura-t-elle en dardant de nouveau sur lui un regard noir et vindicatif qui lui donna la chair de poule...

Sur ces entrefaites, on heurta à la porte de l'étude, et le notaire passa timidement sa tête par l'entre-bâillement.

— Vous pouvez entrer, maître Herbillot, lui dit M^{me} Heurteloup, nous avons fini... Ici, dans huit jours, à pareille heure ! ajouta-t-elle en se tournant à demi vers M. de Saint-André.


— Dans huit jours, répéta celui-ci, encore tout ahuri, en prenant son chapeau.

Le notaire le reconduisit jusqu'à la porte de la rue. Dès que Jean fut dehors, il se soulagea par un juron formidable.

— La sacrée mâtine ! murmurait-il en son par-dedans, elle joue serré... Quel diantre d'intérêt peut-elle avoir à se débarrasser de Vital ?...





u Pavillon, le souper venait de s'achever ; Alzine, après avoir desservi, s'était retirée à la cuisine, où on l'entendait chanter doucement en rangeant sa vaisselle. Charmette et Vital étaient restés en tête-à-tête dans la petite salle à manger, dont la fenêtre donnait sur un jardinet enclavé dans le parc. L'aveugle avait rapproché sa chaise de la croisée, afin de respirer de plus près l'odeur des plantes fleuries dont le parterre était amplement garni. N'ayant pas les plaisirs de la vue, elle se dédommageait avec les plaisirs de l'odorat ; c'était la seule sensualité qu'elle se permit. Aussi les plates-

bandes du jardinet étaient-elles riches en fleurs parfumées ; chèvrefeuilles, juliennes, roses paysannes et citronnelles y mariaient leurs aromes.

Vital, assis à chevauchons sur une chaise, causait gaiement et essayait de faire rire sa sœur en lui contant les menues histoires du village. Depuis un couple de mois, il semblait avoir renoncé à ses habitudes de dissipation et réformé sa vie. Il restait plus volontiers au logis et y menait le train paisible d'un honnête propriétaire campagnard. Charmette, enchantée de le voir devenu si tranquille et rangé, attribuait cet heureux changement à la vertu de ses prières, et remerciait le ciel de les avoir enfin exaucées.

Tandis qu'ils devisaient fraternellement, la porte à claire-voie, qui communiquait du parc avec le jardinet, tourna sur ses gonds rouillés, des pas firent crier le sable et une ombre massive passa devant la fenêtre.

— Hein ! murmura Vital étonné, on dirait l'oncle Jean... Viendrait-il chez nous, par hasard ?

C'était Jean de Saint-André, en effet. Quelques secondes après, sa grosse voix résonna dans le couloir, la porte de la salle s'ouvrit et Alzine introduisit l'oncle en présence de sa nièce et de son neveu stupéfaits.

— Bonsoir ! dit Jean, affectant un ton dé-

gagé, je vous dérange peut-être ? — Et comme personne ne répondait, il ajouta : — Ma visite a l'air de vous surprendre ?

— Un peu ! répondit Vital froidement, tandis que Charmette tournait une figure inquiète vers le coin d'où partait la voix du visiteur. — Il y a un an qu'on ne vous a vu ici, et je me demande quel motif...

— Tu vas le savoir, interrompit son oncle, mais d'abord laisse-moi prendre cette chaise, puisque tu ne songes pas à me l'offrir... Je ne suis pas un rancunier de ton espèce, moi, et comme j'ai une proposition avantageuse à te communiquer, je mets de côté tout amour-propre et je romps la glace le premier.

— De quoi s'agit-il ? demanda Vital avec un accent d'incrédulité et de méfiance.

— Voici, reprit Jean après avoir respiré longuement ; un ami à moi, directeur de la verrerie de Meisenthal, dans les Vosges, m'a écrit dernièrement pour me prier de lui chercher un jeune homme actif, intelligent et de bonne famille, disposé à accepter dans son usine un emploi de sous-régisseur. Les appointements seraient de quatre mille francs, avec le logement, le chauffage, l'éclairage, etc., et de plus, si le sujet montrait de l'aptitude, au bout de quelques années une part dans les bénéfices... La position m'a paru honorable, et, comme autrefois j'ai entendu Charmette exprimer le

désir de te voir occupé sérieusement, avant toute autre démarche, j'ai songé à te demander si cet emploi te conviendrait.

La figure de l'aveugle était devenue attentive et très grave ; quant à Vital, il avait écouté son oncle jusqu'au bout sans sourciller. Lorsque ce dernier eut terminé :

— Grand merci ! dit-il d'un ton légèrement dédaigneux, vous êtes bien bon d'avoir pensé à moi, mais je ne me soucie pas de me dépayser.

Jean s'attendait probablement à cette réponse, car il ne parut pas démonté ; il ne se tint pas pour battu, et, s'affermissant carrément sur sa chaise, il répondit tranquillement :

— Tu refuses?... C'est ton droit ; seulement, tu as tort... J'ignore quels sont tes projets d'avenir, mais ta situation ici est plus que modeste, et on ne trouve pas tous les jours une occasion comme celle qui se présente... Maintenant, je serais curieux de savoir ce que Charmette en pense, et je parierais qu'elle te désapprouve.

Charmette, directement interpellée, releva sa blanche figure pensive et répondit d'une voix calme :

— Vous vous trompez, mon oncle ; Vital sait mieux que moi ce qui lui convient, et j'approuverai le parti qu'il prendra, quel qu'il soit.

— Fort bien ! grommela Jean de Saint-André,

en se tournant vers Vital, ta sœur te donne carte blanche, mais plus elle te laisse de liberté, plus ta responsabilité augmente ; c'est une raison pour ne pas compromettre sa sécurité, en agissant comme un pur égoïste.

— Comme un égoïste ! se récria le jeune homme, où prenez-vous cela ?

— Où je le prends ?... Je vais te le dire... Tu es nu-proprétaire pour moitié de nos terres patrimoniales, et de plus je dois vous servir à tous les deux une rente de mille écus. Très bien. Tu comptes là-dessus, et tu supposes que, l'avenir de ta sœur et le tien étant assurés, tu n'as qu'à dormir sur tes deux oreilles... Seulement tu oublies une chose, c'est que si l'usufruitier a des devoirs, le nu-proprétaire en a aussi. Depuis la mort de tes grands-parents, on n'a pas planté un clou ni posé une tuile au château. A l'heure qu'il est, la toiture est trouée comme une écumoire, les poutres du grenier sont pourries et il y a un mur qui menace ruine ; de sorte que si je ne veux pas que la maison de mes pères me tombe sur la tête, il est grand temps que j'y mette les charpentiers, les maçons et tout le tremblement. Ça coûte gros, et je n'ai pas de capitaux disponibles ; je suis donc obligé de me retourner vers les nu-proprétaires et de leur demander de contribuer pour leur quote-part à ces réparations urgentes.

— Plaisantez-vous? s'exclama Vital en haussant les épaules.

— Pas le moins du monde. C'est très sérieux, poursuivit Jean, qui tira de sa poche un in-32 à tranche multicolore, et qui le feuilleta du pouce... Il y a un petit livre que tu n'as jamais lu sans doute, et dans lequel j'ai fourré le nez dernièrement, c'est le *Code civil*, et voici ce qu'il chante à l'article 605 : « L'usufruitier n'est tenu qu'aux réparations d'entretien ; les grosses réparations demeurent à la charge du propriétaire... » — Et, continua l'oncle en soulignant les mots d'une voix mieux articulée, le même Code ajoute : « Les grosses réparations sont celles des gros murs et des voûtes, le rétablissement des poutres et des couvertures extérieures... »

Il referma le Code et le posa sur un guéridon.

— Oh ! reprit-il d'un ton paterne, si je roulais sur l'or, je ne viendrais pas t'ennuyer de ces misères, je serais trop heureux de faire les frais indispensables ; mais je ne suis pas riche, loin de là ! Les récoltes de l'année dernière ont été mauvaises, les denrées ne se vendent pas et je suis gêné. Je serai donc obligé, à mon corps défendant, de te sommer de participer aux dépenses dont la loi met une partie à ta charge... Seras-tu en mesure de t'exécuter? Je crains que non. Alors je m'adresserai au tribunal, et il arrivera de deux choses l'une ;

ou que les juges m'autoriseront à employer aux travaux de réparations la rente que je te sers, — et dans ce cas de quoi vivrez-vous? — ou qu'ils ordonneront la vente d'une partie de nos terres pour payer l'entretien du reste; — veux-tu en venir à cette extrémité?

Pendant que Jean parlait, Vital, assez perplexe, avait pris le Code sur le guéridon et il le feuilletait à son tour nerveusement. Il avait fini par retrouver le passage cité par son oncle. Il le déchiffrait lentement, absorbé par la contention d'esprit qu'exigeait la lecture de ce texte tout nouveau pour lui.

— Qu'as-tu à répondre à cela? répéta victorieusement M. de Saint-André.

— Pardon! dit enfin le jeune homme en se rapprochant de la fenêtre et en tenant ses yeux fixés sur le texte de l'in-32, il y a dans le Code un passage que vous avez oublié de nous lire, c'est celui-ci: « Les grosses réparations demeurent à la charge des propriétaires, à moins qu'elles n'aient été occasionnées par le défaut de réparation et d'entretien depuis l'ouverture de l'usufruit; auquel cas l'usufruitier en est aussi tenu. » Or, vous venez de nous avouer que, depuis la mort de nos parents, vous n'avez ni planté un clou, ni fait poser une tuile au château...

— C'est une façon de parler! répartit Jean, qui se mordit les lèvres; d'ailleurs il faut des preuves...

— Ça, c'est mon affaire... Si nous plaidons, je prouverai que vous avez laissé le château tomber en délabrement, que vous n'avez pas joui de l'usufruit en bon père de famille, et je demanderai que vous soyez déchu de vos droits.

Jean de Saint-André resta quinaud. Il ne s'attendait pas à trouver son neveu si prompt à la riposte. Il avait cru lui jeter de la poudre aux yeux avec deux ou trois textes de loi ; il comptait sur l'ahurissement que causent aux gens peu familiers avec le Code les grands mots du grimoire juridique, et il était justement battu avec ses propres armes. Ayant arraché avec humeur le volume des mains de Vital, il vérifia le texte et constata que l'article 618 visait très clairement le cas où l'usufruit peut cesser par abus de jouissance. Alors il fourra le petit livre dans sa poche et changea ses batteries.

— Comment, s'écria-t-il, tu n'aurais pas honte de traîner notre nom en justice et d'éta-ler en public nos querelles de famille ?

— Permettez, riposta Vital, c'est vous qui avez eu cette aimable idée et je ne fais qu'emboîter le pas... J'ai horreur de la chicane, mais j'irai jusqu'au bout, si vous m'y forcez.

— Assez ! fit Jean en se redressant d'un air digne, ce n'est pas faisable... Nous devons laver notre linge sale en famille et tâcher que

les huissiers ne mettent pas le nez dans nos affaires... D'ailleurs, je n'ai pas fini, et il y a autre chose : je suis gêné ; toi, de ton côté, tu n'es pas très calé ; nous avons tous deux des billets épars dans le canton, et des créanciers qui ne sont point patients. C'est pourquoi je viens à toi comme parent et comme galant homme, et je te dis : Employons le vert et le sec pour éviter un désastre, comme celui que produirait une expropriation, par exemple. Une vente sur saisie serait une tache pour notre nom... Et ici, continua-t-il d'une voix mouillée, je m'adresse également à Charmette, à la nièce et à la chrétienne!... Il ne faut pas que les Saint-André soient traités comme des banqueroutiers ; il ne faut pas que les recors collent leurs ignobles affiches sur les murs de la maison paternelle, et que tout le village soit témoin de la débâcle d'une des meilleures familles du pays... Cela, nous devons l'empêcher à tout prix, n'est-ce pas, Charmette ?

— Oui, certes ! répliqua douloureusement l'aveugle, à tout prix, si les choses en sont là !

— Eh bien ! qu'est-ce que je te propose ? poursuivit l'oncle en redevenant insinuant... Un emploi honorable, qui te permettra de vivre sans rien devoir à personne et de rendre la vie plus douce à ta sœur ; une position enviable même, qui t'ouvre des perspectives d'avenir ! Pendant que tu t'éloigneras, moi, je res-

terai sur la brèche ; je me débattrai avec nos créanciers respectifs, et je m'engage à liquider la situation de façon que Charmette n'ait pas à recevoir une éclaboussure... Voyons, sacrédié ! n'est-ce point parler en homme sage et agir comme un bon parent?... Qu'en penses-tu ?

— Je pense, objecta Vital, que ces belles résolutions vous ont pris bien subitement, et je me méfie.

— Tu crois que les offres de mon ami de Meisenthal ne sont pas sérieuses, s'exclama Jean, qui fouilla d'un geste indigné dans les poches de son veston, tiens, voici sa lettre, lis toi-même ?

— Inutile ! riposta le jeune homme en repoussant de la main la lettre qu'on lui tendait, je ne doute pas des bonnes dispositions de votre verrier, seulement votre beau zèle m'est suspect, et je me demande quel diable d'intérêt vous avez à m'éloigner de Grimonbois.

— Eh ! aucun, mon ami, protesta Jean avec une affectation de bonhomie ; si tu pouvais trouver ici une situation équivalente, je te crierais tout de suite : « Ne pars pas !... » Et encore, non, fit-il en se reprenant, si même tu avais sous la main un emploi avantageux dans ce pays-ci, je te conseillerais de ne pas l'accepter... Au milieu de tous ces gens qui nous connaissent et qui t'ont vu indépendant, tu serais mal à l'aise, tu souffrirais dans ton amour-propre, tandis que

là-bas, dans un pays nouveau, tu fais peau neuve... A tous les points de vue, l'éloignement est préférable.

— C'est possible, mais je préfère ne pas m'expatrier.

— Ainsi, cria Jean, furieux, malgré tout ce que je t'ai dit, malgré la ruine imminente, tu aimes mieux continuer ta vie de fainéant!... Ah! j'avais raison, tu en as une couche d'égoïsme, toi!

— Occupez-vous de vos créanciers, je m'occuperai des miens... Soyez tranquille, en fait d'honneur, je n'ai rien à apprendre de vous.

Jean leva tragiquement les bras au ciel :

— Est-il possible d'entendre déraisonner de la sorte? — Une position magnifique, une position qui assurerait ton avenir et celui de ta sœur!...

— Que ne la prenez-vous, puisqu'elle est si magnifique? répliqua ironiquement Vital.

— Tu crois rire? repartit Jean d'un ton patelin; ah! si j'avais ton âge, je n'hésiterais pas... Car il faut que tu aies la berlue pour ne pas voir tous les profits de l'affaire! Je ne parle pas seulement de la question argent, bien-être et sécurité... Mais enfin tu es jeune et tu n'as pas sans doute l'intention de mourir dans la peau d'un vieux garçon... Suppose que tu rencontres chaussure à ton pied et que tu veuilles te marier...

Les muscles de la face de Vital eurent un involontaire tressaillement que l'œil aigu de Jean surprit encore dans le demi-jour crépusculaire. Il comprit qu'il avait touché juste, et il poursuivit :

— Cela peut arriver... Eh bien, si l'idée te venait de prendre femme, à cette heure, et dans le pétrin où tu es, le pourrais-tu? l'oserais-tu? Quelle est la fille un peu propre qui voudrait risquer la chance d'un aussi piètre mariage? Et même, s'il s'en présentait une, voudrais-tu, toi, galant homme, la jeter dans un pareil traquenard, avec la misère en perspective et des créanciers braillant autour de toi comme une volée de corbeaux?... Non, n'est-ce pas?... Tandis qu'une fois là-bas, le pied à l'étrier, tu peux, si le cœur t'en dit, faire un mariage selon tes goûts... Voyons, Charmette, n'ai-je pas cent fois raison?

Personne ne répondait, mais dans l'obscurité qui emplissait peu à peu la salle, Jean de Saint-André distinguait les traits mélancoliques de M^{lle} Charmette, ainsi que la physionomie préoccupée de son neveu... Il lui sembla que ce dernier argument avait porté plus que tout le reste, et il résolut de s'en tenir là pour ce soir.

— Vous ne pipez ni l'un ni l'autre, ajouta-t-il en se levant brusquement, vous êtes entêtés comme des mules... C'est bien, je ne vous en-

nuierai pas davantage... La nuit porte conseil. Bonsoir!

Il se retira dignement, la tête haute, et Vital le reconduisit jusque dans le vestibule. Quand la porte fut refermée derrière eux, Jean regarda son neveu dans le blanc des yeux :

— Toi, grommela-t-il, j'ai lu dans ton jeu, c'est un cotillon qui te retient ici!... Mais je peux me mettre en travers de tes amourettes. — Méfie-toi et réfléchis!... Je ne répondrai que dans deux jours au directeur de la verrerie; si tu es devenu plus sage, fais-le-moi savoir demain.

Quand le jeune homme revint près de Charmette, la nuit tombante envahissait la salle. Elle noyait d'ombre les boiseries, le dressoir, et l'angle où Vital s'était assis tout pensif. Sur la baie de la fenêtre, seul, le profil amaigri de Charmette se dessinait en noir, et dans le jardin où les sphinx bourdonnaient autour des pétunias, les massifs de verdure ne présentaient plus que des masses confuses se détachant sur le bleu verdi du ciel.

— Vital, demanda tout à coup l'aveugle d'une voix grave, est-ce vrai, ce qu'il a dit?

— Quoi donc, sœurlette?

— Au sujet de tes dettes et des créanciers qui te harcèlent?

— Il exagère, répondit le jeune homme avec embarras.

— Mon ami, je vis dans l'ignorance des choses du dehors et je ne sais rien que par toi... Tu serais très coupable, si tu me trompais... Réponds franchement : est-il vrai que tu aies souscrit des billets et que tu puisses être poursuivi ?

— C'est vrai, ajouta-t-il tristement.

Il y eut un nouveau silence, puis, après avoir soupiré, Charmette reprit :

— Tu as eu grand tort de ne m'en point parler, Vital.

Il ne pouvait plus distinguer les traits de sa sœur, mais il devinait, à l'intonation altérée de sa voix, qu'elle avait un sanglot dans la gorge et que ses yeux devaient être mouillés. Il se leva, marcha vers elle, lui passa un bras sur l'épaule et la baisa au front.

— Oui, s'écria-t-il, je suis un imbécile de m'être endetté, et un misérable de n'avoir pas eu confiance en toi!... Mais quoi ! Je ne voulais pas te tourmenter, et je croyais préférable de te laisser ignorer tous mes tracas. Pardonne-moi, je ne recommencerai plus. Je suis en train de me corriger et déjà j'ai changé mon genre de vie ; je deviendrai un modèle de sagesse et je ne te ferai plus de peine, petite sœur !

— Dieu le veuille!... Comment vas-tu t'y prendre pour t'en tirer ?

— Comment ? je n'en sais trop rien, mur-

mura naïvement Vital, j'espère que les choses s'arrangeront avec le temps; mes créanciers ne sont pas des tigres, ce sont de braves gens qui entendront raison.

— Si ce sont de braves gens, répliqua Charmette, tu n'es que plus coupable en les faisant attendre; ils ont besoin de leur argent, et pour les récompenser d'avoir eu confiance, tu les mets peut-être aussi dans la peine... Ce n'est pas être honorable, cela, mon ami, et dans tous les cas ce n'est pas digne de nous.

Vital ne répondait pas; il se sentait en plein dans son tort et se contentait de baiser humblement les mains de sa sœur.

— Je n'aime pas notre oncle, continua Charmette, son caractère m'est antipathique; mais même de la bouche d'un méchant homme il peut sortir des paroles raisonnables, et il raisonnait juste tout à l'heure... Je pense, comme lui, que nous devons à tout prix éviter un désastre déshonorant.

— Et toi aussi, s'exclama Vital, toi aussi, tu veux que je m'en aille!

— Mon ami, je n'ai que toi et tu dois comprendre qu'une séparation me sera très douloureuse... Mais, en ce moment, je ne pense pas à moi, je pense à notre dignité et à ton avenir. Nous ne sommes pas au monde pour avoir nos aises, et il faut savoir sacrifier nos plaisirs, nos affections mêmes, à des intérêts

supérieurs... J'aurai bien du chagrin de te voir partir, mais Dieu m'aidera et ma solitude sera remplie par la pensée que tu agis pour le mieux, que tu fais bravement ton devoir...

Tandis qu'elle parlait, Vital regardait, par delà les massifs du jardin, le ciel assombri où les premières étoiles s'allumaient au-dessus des bois, et il revoyait la jeune et charmante figure de Loïse, telle qu'elle lui était apparue peu de jours auparavant, dans l'encadrement de la fenêtre de Chèvrechêne. Au fond de son cœur, où les désirs parlaient encore plus haut que la raison, son amour protestait contre ces idées de départ. — Au moment où il portait à ses lèvres cette délicieuse coupe de la passion, toute bouillonnante de sève, on lui demandait de la rejeter loin de lui, pour prendre en échange un outil de travail et gagner son pain à la sueur de son front, et cela lui semblait très dur. — Ne plus descendre joyeusement la côte de Benoîte-Vaux, ne plus contempler Loïse à sa fenêtre, ne plus ajouter chaque jour une page à ce joli roman d'amour qui promettait d'être si intéressant, un pareil sacrifice coûtait gros à son égoïsme inconscient, à son tempérament fougueux d'enfant gâté.

— Tu t'imagines donc, dit-il enfin, que cette offre d'un emploi dans les Vosges est sérieuse?

— Je crois qu'il est de ton devoir de ne pas

la rejeter légèrement, et si elle est vraiment avantageuse, je pense que tu dois l'accepter... Tu te lasserai de la vie que tu mènes, Vital ! un jour ton cœur parlera, tu voudras te marier, et, comme l'a dit très justement ton oncle, si tu rencontres une femme qui te plaise, tu ne pourras l'épouser, faute de pouvoir lui donner un intérieur tranquille et convenable... Je songe à toutes ces choses, et c'est pourquoi je te conseille de partir ; la pensée d'une séparation me navre, mais, après tout ce que j'ai appris ce soir, je souffrirais plus encore si tu restais ici...

A la clarté tremblante des étoiles, Vital vit les yeux sans regard devenir humides, et des larmes scintiller au bout des cils qui les voilaient.

Secoué par une émotion violente, il saisit sa sœur dans ses bras et baisa ces pauvres yeux humides.

— Tu le veux, sœurlette ? murmura-t-il.

— Vital, je t'en prie !

— Que ta volonté soit faite !... J'irai demain chez mon oncle, et si l'offre est sérieuse, je partirai.





VI

PARDONNEZ-MOI de vous écrire ; c'est un peu hardi et peut-être très imprudent, mais je n'ai que ce moyen de vous annoncer une nouvelle fort triste, — pour moi du moins : — je suis obligé de quitter Grimonbois pour longtemps. Je pars dans deux jours. Ce qui me navre le plus dans cette fâcheuse affaire, c'est que je suis condamné à ne plus vous voir et à vivre loin de vous. C'est au moment de vous quitter que je sens davantage combien je vous aime. Si seulement je pouvais vous parler encore une fois, je m'en irais moins affligé. Est-ce trop demander?... Jeudi, vers deux heures, je

descendrai par le chemin de Courouvre; à la croisée des routes de Récourt et de Benoite-Vaux, j'irai vous attendre près du gros hêtre qui marque la corne du bois. Si vous avez un peu d'amitié pour moi, ne refusez pas de venir me donner une poignée de main d'adieu. »

Ce billet de Vital fut remis à Loïse par Alzine, qui avait fait tout exprès le voyage du Chânois. Elle guettait la jeune fille près de la source de Chèvrechêne, où chaque matin celle-ci allait remplir sa cruche; quand Loïse parut enfin, il y avait plusieurs femmes autour du réservoir, et Alzine ne put que lui glisser la lettre dans la main, sans autre explication.

Loïse, demi-contente et demi-craintive, ne déplia le billet qu'une fois remontée dans sa chambre. Elle le lut tout d'un trait. Quand elle releva la tête, il lui sembla qu'un voile noir était tombé sur toute la campagne. Son cœur était douloureusement contracté et elle était devenue très pâle. — Vital partait; elle allait se retrouver seule dans la vie. Cet amour, qui avait illuminé si joyeusement sa maussade solitude de Chèvrechêne, allait, non pas s'éteindre, — il était trop vivace et trop ardent, — mais subir la terrible épreuve de l'absence... Elle resta d'abord accablée sous le choc de cette nouvelle inattendue, puis tout d'un coup elle tressaillit et regimba en songeant que ce brusque départ suivait de bien près les menaces

de sa tante. Un sourd pressentiment lui disait que M^{me} Heurteloup devait être pour quelque chose dans ce triste dénouement. Il devait y avoir eu, de la part de la veuve, quelque obscure et perfide machination, destinée à amener l'éloignement de Vital.

Alors elle s'indigna; des bouffées de colère et de révolte lui montèrent à la tête. Dans toute autre circonstance, elle aurait repoussé comme inexécutable cette idée d'un rendez-vous, en plein jour et au milieu des champs, avec Vital. Maintenant l'irritation et le chagrin lui faisaient rejeter toute prudence et toute réserve. — Ah! on la poussait à bout, on l'attaquait dans ce qui lui était le plus cher, on ruinait traîtreusement le seul bonheur qu'elle eût au monde; eh bien, on verrait de quoi elle était capable!... On ne la connaissait pas encore! Cet amour qu'on essayait de détruire était la consolation de sa vie, et elle ne se le laisserait point enlever... Assurément elle irait à ce rendez-vous! Que lui importaient le qu'en dira-t-on et les colères de M^{me} Heurteloup?... Vital était son seul maître, et elle le suivrait jusqu'au bout du monde, plutôt que de renoncer à lui!...

Le jeudi arriva. Vital, après avoir longuement embrassé Charmette et reçu les dernières instructions de son oncle, monta dans un cabriolet traîné par un *locatis* et s'éloigna

mélancoliquement de Grimonbois, par la traverse qui longe la ferme du Haut-Champ, coupe les bois de Benoîte-Vaux en écharpe et vient s'embrancher à la route de Récourt. Quand il eut atteint la croisée des chemins, il poussa sa voiture dans une route forestière, attacha le cheval à un arbre, et se dirigea vers le hêtre qu'il avait indiqué dans son billet.

L'arbre est énorme. Planté à l'angle du bois, il élève très haut sa cime touffue et étend au loin l'ombre de ses grands bras verdoyants. Du tertre où s'élève son tronc massif, drapé de lierre, on domine tout le vallon, depuis le Chânois jusqu'à Récourt.

Il n'y avait encore personne sous le hêtre, et Vital interrogea d'un long regard inquiet l'espace compris entre le Chânois et la route. Le ciel était nuageux et l'air lourd; par moments quelques gouttes de pluie faisaient plier les feuilles, et Vital, le cœur gros, doublement assombri par les tristesses du départ et l'aspect maussade du ciel, commençait à craindre que l'incertitude du temps, se joignant aux scrupules de Loïse, n'eût détourné la jeune fille de venir à ce dernier rendez-vous. La route était presque déserte; au loin seulement, dans la direction de Récourt, un cantonnier, son outil à la main, ratissait les herbes autour des arbres de bordure; parfois une banne de charbonnier passait lentement

avec un bruit de sonnailles, puis le chemin redevenait solitaire.

Tout à coup, dans un petit bois de saules qui s'étendait sur la gauche, Vital entendit un frissonnement de branches froissées, puis, à travers le feuillage clair de la saulaie, il distingua une forme féminine. Les branches s'écartèrent et, dans l'espace nu et gazonneux où poussaient de rares bouleaux, il vit s'avancer Loïse. Pour se garer de la pluie, elle avait posé sur sa tête un châle de laine blanche, qui l'encapuchonnait presque, ne laissant apercevoir que le bout de son nez et le scintillement de ses yeux limpides. Elle marchait rapidement vers le talus où se dressait le hêtre; quand elle l'atteignit, elle rejeta en arrière son châle et s'arrêta un moment, tout essoufflée.

— Me voici ! murmura-t-elle d'une voix hale-tante.

Vital, sans parler, l'enveloppait d'un regard à la fois reconnaissant, attristé et ravi. Elle était charmante dans l'essoufflement de cette marche rapide à travers les broussailles. Ses cheveux ébouriffés, au milieu desquels avaient roulé quelques gouttes d'eau, mettaient une auréole brune autour de son visage où la course et la chaleur avaient allumé des rougeurs plus vives. Ses grands yeux gris éclairaient sa figure rose et animée. Sa poitrine palpait; ses mains nouaient et dénouaient avec une agitation ner-

veuse les bouts du châle retombé autour de sa taille.

Le jeune homme lui tendit la main et l'attira tout près du tronc de l'arbre afin de l'abriter contre la pluie menue, dont le bruit frais emplissait le bois tout alentour.

— Merci d'être venue ! lui dit-il enfin.

Elle resta un moment sans lui répondre ; l'haleine et aussi l'assurance lui manquaient. Maintenant qu'elle était là, en face de Vital, sous ce hêtre dont les branches retombantes les enfermaient presque dans une cellule de verdure, elle commençait à comprendre l'imprudence et le péril de sa démarche ; elle était prise de la peur d'être mal jugée par celui même qui l'avait poussée à cet acte inconsidéré.

— Oui, murmura-t-elle enfin en baissant les yeux, je suis venue, et j'ai peut-être eu tort ; mais ne prenez pas mauvaise opinion de moi, en me voyant faire une chose si contraire aux usages. J'ai tenu à vous dire combien je partage vos peines... Je ne sais rien de vos affaires, mais il faut que vous ayez eu de grands ennuis pour que vous vous soyez décidé tout d'un coup à quitter le pays!...

— Vous avez deviné juste ; si je pars, c'est contre mon gré, croyez-le bien!... Mais à Grimmonbois la place n'était plus tenable ; mes créanciers, qui jusqu'à présent s'étaient mon-

très doux et patients comme des moutons, sont devenus tout à coup plus insupportables que des mouches par un temps d'orage...

— Ah ! s'écria Loïse avec vivacité, en resonçant aux manœuvres et aux menaces de M^{me} Heurteloup.

Sa figure avait pris une expression méditative et courroucée. Ses sourcils s'étaient rapprochés, ses beaux yeux clairs s'étaient assombris, et elle arrachait violemment les feuilles de l'une des branches du hêtre. — Ainsi elle ne s'était pas trompée en soupçonnant sa tante d'être pour beaucoup dans l'éloignement de Vital. A la façon dont les coups étaient frappés, elle reconnaissait la main de M^{me} Heurteloup. Ces créanciers oubliés qui reparaissaient à l'improviste, ces poursuites dont on harcelait le jeune Saint-André, tout cela, c'était la mise à exécution du plan tracé depuis longtemps par la veuve. — La sourde irritation qui avait déjà poussé la jeune fille à braver les dangers de ce rendez-vous grondait maintenant plus fort dans son cœur; elle étouffait ses scrupules et ses timidités, elle lui inspirait des résolutions violentes et extrêmes.

— Sur ces entrefaites, continua Vital, on est venu m'offrir un emploi lucratif. Il s'agit d'être quelque chose comme contre-maître dans une verrerie située au milieu des Vosges, du côté de Saint-Dié; ça n'est pas brillant;

mais c'est honorable, et pour assurer la tranquillité de ma sœur, pour prévenir une débâcle, j'ai accepté. Pendant que je gagnerai un peu d'argent là-bas, mon oncle tiendra tête aux huissiers et liquidera la situation. C'est, du moins, ce qu'il m'a promis... Et voilà pourquoi je m'en vais loin de vous, à mon corps défendant.

Loïse lui tendit la main.

— Vous avez raison, répondit-elle d'une voix attendrie, tandis que ses yeux devenaient humides; ce que vous faites là est honnête et courageux; ceux qui vous aiment vous en estimeront davantage, bien qu'ils souffrent de vous voir partir...

Vital serrait la petite main prisonnière dans les siennes, sans que Loïse songeât à la retirer.

— Ah! s'écria-t-il, combien cela me coûte de m'éloigner!... Non seulement je laisse seule ma pauvre sœur Charmette, qui est aveugle et dans la vie de laquelle je tenais une large place, mais je m'en vais au moment où je m'aperçois que je vous aime sérieusement et passionnément, comme je n'ai encore aimé personne au monde... Et juste à l'heure où il faut que je parte, je sens que... Comment vous dire cela sans avoir l'air d'être un fat?... Je sens que vous commencez à m'aimer aussi un peu.

Elle avait rougi et de nouveau ses yeux s'étaient baissés.

— Vous figurez-vous, soupira-t-elle, que l'éloignement puisse changer le cœur des gens?... Moi, non. Je penserai à vous quand vous serez dans les Vosges, comme j'y pensais quand vous n'étiez qu'à Grimonbois. — Je ne suis pas de l'espèce de ceux qui oublient.

Cette réponse charmait trop Vital et il était trop démonstratif pour ne pas manifester son contentement avec vivacité. Il attira Loïse à lui pour la presser contre sa poitrine, mais elle se rejeta en arrière et se dégagea. Cette verdure qui les entourait étroitement et les rapprochait forcément l'un de l'autre la troublait de nouveau.

— Il ne pleut plus, dit-elle, si nous marchions un peu.

La pluie en effet avait cessé, et ils quittèrent l'abri du hêtre. Les nuages s'étaient éclaircis et laissaient voir des coins d'azur; sur les lisières, les loriots s'étaient remis à flûter, et, dans les berges herbeuses du ruisseau, la fauvette des roseaux recommençait sa chanson babillarde et affairée. — Ils marchaient lentement, côte à côte, sur le gazon élastique et frais de la saulaie, à travers les cépées de genévriers et de saules tout emperlés des gouttelettes de l'ondée. Un parfum de terre et de feuilles mouillées se répandait autour d'eux; des souf-

fles d'air chaud leur mettaient au cœur un alanguissement délicieux; et, à mesure qu'ils savouraient silencieusement la volupté de ce tête-à-tête en plein bois, par cette douce après-midi d'été, l'idée qu'il faudrait se quitter tout à l'heure les emplissait d'une fièvre nouvelle. Chacun, sans communiquer à l'autre son angoisse, songeait que les minutes se précipitaient, qu'avant peu la minute cruelle de la séparation arriverait à son tour, et qu'après, tout serait noir, vide, désolé, au dedans et au dehors d'eux.

Du côté où le vallon débouchait dans la vallée de la Meuse, le vent leur apporta tout à coup la rumeur d'un train en marche et le sifflement aigu d'une locomotive. Ils tressaillirent tous deux.

— Et dire, s'écria Vital, que dans une heure ce sera mon tour de rouler là-bas sur les rails, et qu'au bruit de ce maudit sifflet, je m'en irai loin de vous, loin de tout ce que j'aime, dans un pays inconnu, au milieu de gens indifférents ou hostiles!... Vous n'avez pas idée de ce que je vais souffrir là-bas, et comme la vie me sera insupportable, quand je ne vous verrai plus

La poitrine de Loïse se gonflait :

— Je ne serai pas heureuse non plus, allez, quand je serai rentrée au Chânois!

Elle frissonnait en songeant au supplice de

revenir seule à Chèvrechêne, de se retrouver en tête-à-tête avec sa tante, d'assister muette au triomphe irritant de la Bête noire. Une fois Vital parti, la maussaderie monotone de son existence d'autrefois allait recommencer, avec le regret en plus, le mélancolique regret d'un bonheur entrevu et trop vite évanoui, et avec la perspective de nouvelles tracasseries. Elle faisait allusion à ces choses à mots couverts, tout en essayant de contenir son chagrin afin de ne pas trop attrister Vital.

— Votre tante ne vous rend pas heureuse ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Elle ne vous aime pas ?

— Elle n'aime personne.

— Qui vous retient auprès d'elle ?

— Je n'ai plus de proches parents et elle est ma tutrice.

— Et vous ne l'aimez pas ?

— J'ai essayé de l'aimer et de me faire aimer d'elle. Je n'ai pas réussi... Elle est dure pour les autres comme pour elle-même, et ne croit pas à l'affection des gens.

— Puisque rien ne vous attache à elle, pourquoi ne la quittez-vous pas ?

Loïse haussait les épaules :

— Je me dis qu'après tout elle m'a nourrie et élevée, et que, sinon par tendresse, du moins par reconnaissance, je dois ne pas l'aban-

donner... D'ailleurs, ajouta-t-elle tristement, où irais-je ? Les seuls parents chez lesquels je pourrais me réfugier sont de pauvres gens qui me recevraient fort mal, parce que je serais pour eux une charge de plus !

Pendant qu'elle parlait, la figure de Vital, d'abord songeuse, se réveillait et s'allumait brusquement.

— Écoutez ! s'écria-t-il avec son impétuosité étourdie, en saisissant les mains de la jeune fille, avez-vous confiance en moi ?

— Mais oui, murmura-t-elle étonnée.

— Je vais vous proposer une chose qui vous paraîtra tout d'abord choquante, mais ne vous récriez pas avant de m'avoir entendu jusqu'au bout... Partons ensemble ; venez avec moi !

— Y pensez-vous ? s'écria la jeune fille en reculant, effarée.

— Écoutez-moi d'abord, interrompit Vital avec pétulance, ma proposition est certainement singulière, mais notre situation aussi est exceptionnelle. Si mon projet laisse à désirer sous le rapport des convenances, je vous jure qu'en ce qui touche le respect de votre personne, on n'y trouvera rien à redire.

Alors avec la vivacité généreuse et emportée qui faisait le fond de sa nature, Vital se mit à expliquer à Loïse comment les choses s'arrangeraient. — Ils partiraient ensemble, mais,

arrivés à une petite ville voisine de la verrerie, ils se sépareraient momentanément. La jeune fille s'installerait dans un logement que Vital se chargerait de lui trouver, et là, non loin l'un de l'autre, ils attendraient l'époque assez prochaine où, Loïse ayant atteint sa majorité, ils pourraient tranquillement se marier.

Loïse, interloquée, l'écoutait en ouvrant de grands yeux, et secouait la tête tristement.

— C'est le seul moyen, continua Vital entraîné par son imagination galopante, le seul que nous ayons de ne pas souffrir de la situation qui nous est faite ! En dehors de cela, je ne vois que des risques à courir, avec toutes les misérables inquiétudes que l'absence amène fatalement... C'est le seul parti qui soit sûr, et vous n'hésitez pas à le prendre, si vous m'aimez comme je vous aime !

— Non ! non ! répondait Loïse, ne parlons pas de cela... Il ne faut pas que ma conduite donne raison à ma tante contre moi.

— Vous ne m'aimez pas ! répéta-t-il avec dépit.

— Moi, Vital ! protesta-t-elle tendrement en lui reprenant les mains.

— Non, poursuivit-il avec animation, puisque la peur de votre tante l'emporte sur votre affection !... Si encore vous l'aimiez, cette tante, ou si vous aviez une famille !... Mais qui peut vous retenir ici, si ce n'est une question de

respect humain ? Vous êtes d'âge à devenir maîtresse de vos actions ; vous aurez là bas un refuge honorable et sûr, et je vous aimerais tant !... N'hésitez pas entre une résolution qui assure notre bonheur, et des enfantillages qui peuvent gâter votre vie et la mienne !

Il lui parlait avec une fougue entraînante, il la regardait avec des yeux amoureux suppliants et elle se sentait lentement ébranlée. Vital l'attirait contre son cœur, et, sous le regard charmant de son amoureux, elle fermait ses yeux alourdis.

— Il est l'heure, lui chuchotait-il à l'oreille, venez, chère enfant !...

— Oh ! balbutiait-elle en lui appuyant ses deux mains sur les épaules, je vous aime de tout mon cœur, mes pensées seront constamment avec vous, mais, je vous en prie, n'abusez pas de mon chagrin et de ma tendresse pour me faire faire une chose dont nous nous repentirions... Ayez pitié de moi !

— Partons ! répétait-il en lui prenant le bras et l'attirant dans la direction de la voiture.

Étourdie et quasi fascinée, elle avait fini par ne plus lui opposer de résistance, et ils descendaient lentement le sentier pierreux au-dessus duquel les branches se rejoignaient. Tout à coup, à l'extrémité de cette voûte verdoyante, Loïse aperçut la voiture et le cheval. Elle tressaillit, quitta le bras de son cavalier,

et les larmes qui l'étouffaient firent brusquement explosion.

— Non, s'écria-t-elle, je ne peux pas ! adieu !... Oh ! que j'ai du chagrin, que j'ai du chagrin !

Elle pleurait à chaudes larmes, et Vital, stupéfait par cette douleur si profonde et si vraie, cherchait à la calmer, sans s'apercevoir qu'un nouveau venu, Fanfan Pierron, venait de surgir de derrière la voiture, et contemplait cette scène navrante d'un air grave, très ému.

Le bonhomme s'était-il trouvé là par hasard, ou bien, prévenu par une indiscretion d'Alzine et flairant quelque escapade mystérieuse, avait-il épié la sortie de la jeune fille ? C'était fort possible, car Fanfan, avec ses airs naïfs, cachait un esprit avisé et très délié. Dans tous les cas, il semblait avoir violenté ses instincts pacifiques et ses principes de prudence, qui consistaient à ne jamais mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, car il s'avança tout à coup d'une façon très crâne entre les deux jeunes gens, et s'emparant du bras de Loïse :

— Venez-vous-en avec moi, dit-il d'une voix à la fois affectueuse et ferme, venez-vous-en, ma pauvre demoiselle, nous rentrerons ensemble à Chèvrechêne...

Vital, déconcerté, le regardait d'un air furibond :

— De quoi vous mêlez-vous ? lui cria-t-il enfin.

— Excusez, monsieur de Saint-André, riposta Fanfan Pierron en soulevant sa casquette, ce n'est pas à vous, mais à elle que j'ai adressé la parole. — Venez, mam'zelle Loïse, partons !

Il l'entraînait, et tout en se laissant faire, au milieu de ses sanglots, elle ne pouvait s'empêcher de tourner la tête vers le jeune homme, qui était resté pétrifié au milieu de l'allée verdoyante, et auquel elle envoyait de longs regards désolés.

Quand on eut regagné la saulaie, les sanglots de Loïse éclatèrent de nouveau ; ils lui secouaient tout le corps.

— Ne pleurez pas comme ça, mam'zelle, répétait le brave Fanfan ; dans le premier moment, c'est dur, mais je m'arrangerai bien pour que vous ayez de ses nouvelles de temps en temps, et quand il reviendra, il ne vous en aimera que mieux, allez !

Elle ne répondait pas, et suivait machinalement le sentier à côté du vieillard, — la tête baissée et les yeux aveuglés par les larmes.

— Quant à ce qui est de votre tante, poursuivit le bonhomme, rassurez-vous, elle ne saura rien de rien ; la chose restera entre nous deux, foi de Fanfan !

Quand Loïse et son compagnon eurent dis-

paru complètement derrière les feuillées, Vital, qui était resté planté au milieu du chemin, détacha le licol du cheval, saisit les guides et sauta dans le cabriolet, en allongeant rageusement un coup de fouet au *locatis*, qui prit le trot.

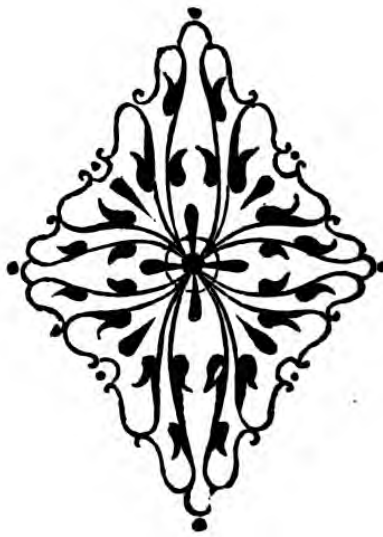
Une fois sur la route, la voiture roula rapidement vers la station de Villers, où le jeune Saint-André devait prendre le premier train correspondant avec celui de Nancy. Déjà il avait traversé Récourt. Maintenant le vallon s'évasait; à droite et à gauche, les collines plantées de blé et de pommes de terre s'abaissaient et se reculaient. La prairie de Récourt étendait dans le fond son large tapis vert, à travers lequel on voyait çà et là fuir un tronçon de route blanche, ou miroiter une courbe de ruisseau. Des files de peupliers coupaient les prés de leurs lignes obliques; entre les sveltes fuseaux élancés et frissonnants, on apercevait au loin de nouvelles collines plus hautes et d'un bleu sombre. Bientôt le vallon s'ouvrit tout à fait, et la vallée de la Meuse, large, gaie, baignée de lumière, parut avec ses prés plantureux, sa rivière aux moires argentées et ses villages dorés de soleil...

Tristement, Vital se retourna vers le vallon qu'il allait quitter. Tout au fond, dans la poudroyante illumination du soleil plus bas, on distinguait encore les croupes moutonnantes des forêts du Chânois, et la tour carrée de

l'église de Récourt. La cloche de la station tintait pour l'ouverture du guichet; Vital, remettant à l'auberge son équipage qu'un paysan de Grimonbois devait ramener le soir, n'eut que le temps de prendre son billet, tandis que dans la direction du nord un long sifflement annonçait l'approche du train.

Quelques minutes après, le convoi repartait, et Vital, mettant la tête à la portière, vit fuir derrière lui les derniers contours bleuâtres de ses collines natales.







TROISIÈME PARTIE

I

AVEC une lenteur monotone, la cloche de l'église sonnait une agonie. L'une après l'autre, les lamentations sonores s'en allaient par-dessus les toits du village, à travers les labours humides, les prés brumeux et les bois sans feuilles, annonçant que la Mort, ce Juif errant sans cesse en marche, s'était arrêtée à la porte de l'un des habitants de Grimonbois.

L'infatigable chercheuse avait franchi le seuil du château, et c'était Jean de Saint-André qu'elle venait de prendre au collet.

Il traînait depuis longtemps déjà, usé jusqu'à la corde et ayant brûlé la chandelle aux deux bouts. Après le départ de son neveu, il avait empoché les vingt mille francs prêtés par M^{me} Heurteloup; puis, se sentant le gousset bien garni, il avait mis ses projets à exécution et mené joyeuse vie. Pendant dix-huit mois, les ripailles de toute nature, les soupers plantureux, les nuits passées au jeu et ailleurs, avaient achevé de détraquer sa constitution déjà ébranlée. Dans les derniers temps, ses jambes enflées lui refusaient le service, l'appétit n'allait plus, mais il avait conservé le goût des liqueurs fortes et il en faisait de notables consommations, — « pour se donner du ton, » disait-il. — A mesure que ses forces l'abandonnaient, il était pris d'une peur croissante de la mort. Aussi ne supportait-il pas qu'on fit la moindre allusion au délabrement de sa santé. Il cherchait à se tromper lui-même, en mettant sur le compte de la goutte les douleurs qui lui ôtaient l'usage de ses jambes et les suffocations qui le prenaient la nuit. Il se refusait à consulter un médecin, craignant d'en apprendre trop long sur son triste état de santé, et comme Charmette, informée par des voisins de son affaiblissement progressif, s'était avisée un jour de l'exhorter à s'occuper du soin de son corps et du salut de son âme, il l'avait mise brutalement à la porte.

Depuis le commencement de l'hiver, il vivait renfermé chez lui, défendant à Angélique d'ouvrir aux visiteurs et surtout à sa nièce. Ne pouvant presque plus marcher, il restait des journées entières auprès du feu, fumant, buvant des petits verres et rabrouant sa gouvernante, lorsqu'elle prenait des airs attristés.

— Grosse bête ! lui criait-il, tu vois bien que ce sont mes rhumatismes... Les jambes ne manœuvrent pas, mais le coffre est toujours bon ; une fois le beau temps revenu, les douleurs s'en iront et je recommencerai à me donner de l'air... Fiche-moi la paix avec tes geigneries et verse-moi deux doigts de cognac, ça me vaudra mieux que toutes les médecines de l'apothicaire !

En attendant, il respirait toujours plus difficilement ; dès qu'il essayait de se coucher, les suffocations lui rendaient le lit insupportable ; aussi avait-il fini par passer toutes ses nuits dans un fauteuil, près de la cheminée, prétendant, afin de se leurrer lui-même, que l'humidité de sa chambre était la cause de tous ses maux. Il forçait la dolente Angélique, qui tombait de sommeil, à lui tenir compagnie, et la nuit entière s'écoulait ainsi, dans des alternatives de fumeries, de grognements et de somnolences.

Un matin de mars, après une veille assez agitée, il déjeuna de bon appétit, prit son café

et alluma sa pipe. Il fumait depuis deux minutes, quand brusquement la pipe lui tombant des lèvres alla se briser sur le pavé, et lui-même, perdant l'équilibre, roula à terre comme une masse.

Angélique, qui tracassait dans sa cuisine, arriva au bruit de la chute, et, tout effarée, courut appeler les voisins à l'aide. Deux hommes vigoureux purent à grand'peine porter Jean de Saint-André sur son lit. On le déshabilla tant bien que mal; puis, tandis que l'un allait appeler le curé, et l'autre quérir le médecin de Pierrefitte, Angélique resta en tête-à-tête avec son maître. Il avait perdu connaissance; à demi étouffé déjà, il râlait sourdement. Elle comprit que c'était la fin, et songeant au plus pressé, elle se précipita vers le secrétaire, fit main basse sur l'argent qui restait dans les tiroirs, alla serrer la somme au milieu de ses hardes, et revint au moment où le curé entrait avec M^{lle} Charmette.

Angélique jetait les bras en l'air en poussant des cris étranglés et en faisant la désespérée. Charmette s'était agenouillée près du lit, et le curé, tout en essayant d'appeler à lui l'attention du moribond, ne pouvait s'empêcher de constater qu'on l'avait mandé trop tard. Quand le médecin arriva, une heure après, tout était dit, et Jean de Saint-André n'était plus qu'un cadavre.

Charmette avait gardé sa présence d'esprit, et, tandis qu'Angélique se lamentait avec de bruyants hoquets de douleur, elle chargea un paysan de porter au télégraphe une dépêche pour prévenir Vital. Il fut convenu qu'on attendrait l'arrivée de ce dernier pour les funérailles, et deux vieilles voisines vinrent aider Angélique à procéder à la toilette funèbre de Jean, dont le corps devait rester exposé pendant vingt-quatre heures dans la chambre mortuaire.

Le bruit de cet événement s'était rapidement répandu dans les environs. Ce fut Fanfan qui vint le lendemain, après midi, l'apprendre à M^{me} Heurteloup.

— Il y a du nouveau à Grimonbois, dit le bonhomme, M. Jean de Saint-André est mort hier quasi subitement.

La veuve, occupée à fourgonner son feu, se redressa tout d'une pièce.

— Hein ! mort !... Qu'est-ce que tu chantes ?

— Ma parole, mame Heurteloup !... Il est *défunté* hier, après avoir déjeuné... Ce que c'est de nous pourtant !... Alzine l'a vu étendu sur son lit, et on a fait jouer l'électricité pour prévenir le jeune Vital... C'est demain qu'on l'enterre, et son neveu arrivera encore à temps.

— Parle plus bas ! grogna la veuve, en lui serrant le bras avec colère.

Les sourcils de la dame s'étaient rapprochés

d'une façon menaçante, ses traits exprimaient le désappointement et le dépit.

— Mort ! grommelait-elle en chaussant hâtivement ses gros souliers de labour... Ce Saint-André m'aura jouée jusqu'au bout... Mort !... Et l'autre qui revient !

Elle avait coiffé son chapeau de paille noire et jeté sa pèlerine sur ses épaules.

— Apprête-toi ! murmura-t-elle à Fanfan, je pars pour Grimonbois et tu m'y accompagneras... Nous y coucherons peut-être, prends tes mesures en conséquence.

Une heure après, ils cheminaient tous deux à travers les bois de Benoîte-Vaux. Il avait plu pendant la nuit et les chemins étaient mauvais. Ils avançaient péniblement et silencieusement dans les taillis voilés de brouillard. Quand ils descendirent la tranchée de Grimonbois, le jour tombait déjà, et, à travers la brume, les tintements de la cloche qui sonnait *en mort* leur arrivèrent distinctement.

Ayant gagné l'auberge, M^{me} Heurteloup, tout en séchant ses jupes mouillées au feu de la cuisine, se renseigna sur ce qui se passait au château. — Les obsèques devaient avoir lieu le lendemain matin ; on attendait M. Vital, qui ne serait probablement rendu que dans la nuit. — Une fois au courant des choses, la veuve, qui ne pouvait tenir en place, alla rôder autour du château.

La grille était ouverte, et une tache lumineuse à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée indiquait la chambre où reposait le corps. Des paysans, hommes, femmes et enfants, traversaient la cour et entraient au château sans façon ; puis, dans la baie de la fenêtre éclairée, on distinguait des silhouettes de gens en train de se signer et de s'agenouiller ; deux ou trois femmes encapuchonnées sortaient lentement avec des chuchotements confus ; d'autres visiteurs leur succédaient, glissant comme des ombres et disparaissant au fond du vestibule obscur.

Dans la plupart des villages de la Meuse, on a conservé fidèlement, en ce qui touche le culte des morts, de vieux rites qui remontent sans doute au temps du paganisme gallo-romain, et que les paysans de la Gaule Belgique ont légués à leurs petits-fils devenus chrétiens. Pendant la période qui s'écoule entre le décès et l'enterrement, la maison du mort est ouverte à tous, le jour et la nuit. Le village entier vient plier les genoux au chevet du défunt et secouer sur son drap le buis des Rameaux, qui trempe dans un verre d'eau bénite, entre deux cierges allumés. — A la nuit surtout, l'affluence augmente. Dans la cheminée de la cuisine, il y a du vin chaud pour les visiteurs. Cette succession d'allants et de venants, de prières marmottées en hâte et de verres vidés

au pied levé, se prolonge souvent au delà de minuit, jusqu'au petit jour.

M^{me} Heurteloup ne put résister au désir de voir une dernière fois celui qui avait joué un rôle fatal dans sa vie. Elle traversa rapidement la cour enténébrée et gravit les marches du vestibule. Elle connaissait depuis longtemps les êtres du château, et, sans se tromper, elle poussa la porte de la salle qui communiquait avec la chambre du mort. Cette première pièce n'était éclairée que par une *âme damnée*. Autour de l'âtre, on distinguait confusément un groupe de femmes accroupies et surveillant le coquemar plein de vin chaud, tandis qu'au fond de la cheminée, Angélique, affaissée sur un tabouret, la tête dans son tablier, modulait de temps en temps un sanglot. Dans cette demi-obscurité, la veuve se faufila sans être reconnue jusqu'à la porte béante, où le tremblement des cierges mettait une pâle lueur, puis elle pénétra dans la chambre mortuaire.

La pièce était déserte en ce moment. Seule, dans une encoignure, la femme dont c'était le tour de rester près du mort s'était pelotonnée dans son fauteuil, et, alourdie sans doute par le vin chaud et la fatigue, elle ronflait sourdement. La lueur des cierges éclairait à demi la masse du corps entièrement recouverte d'un drap, montrant çà et là sous le linge les

angles des bras croisés et la vague ébauche de la tête.

M^{me} Heurteloup, les sourcils froncés, dardait son noir regard sur la forme confuse de celui qui avait été Jean de Saint-André. La mort n'avait pas désarmé sa rancune; au contraire, son irritation croissait contre ce cadavre dont elle ne pouvait plus se venger, et, intérieurement, elle l'interpellait pour lui reprocher les outrages et les mépris d'autrefois.

— Tu es mort trop tôt ! songeait-elle ; après avoir empoisonné ma jeunesse et gâté ma vie, tu me voles encore ma vengeance !...

Tandis qu'immobile et les poings serrés, elle ne pouvait détacher ses yeux de ce cadavre, elle entendait vaguement les commères jaser à mi-voix dans la pièce voisine, et des lambeaux de conversation lui entraient dans les oreilles :

— Le pauvre garçon ! disait l'une des vieilles, il n'aura pas souffert longtemps... Lui, qui était si robuste, il a été vite troussé... Après l'avoir vu si jeune et gaillard, je n'aurais guère cru que ce serait moi qui lui mettrais sa dernière chemise !

— Et, reprenait une autre d'une voix chevrotante, ça n'était pas une besogne facile, n'mé, la Garaudelle !... Un si gros corps !... Ni ragoutante, non plus, il sent déjà !

— Bah ! Phrasie, des morts pour lesquels on a eu de l'amitié, rien ne dégoûte... Et celui-là en a eu des bonnes amies, je vous en réponds, car il était *moût* * beau dans son jeune temps !...

M^{me} Heurteloup jeta un coup d'œil furtif sur la vieille qui dormait toujours profondément, et d'un mouvement brusque elle souleva le drap qui couvrait le cadavre. Dans le flamboiement ravivé des deux cierges, la face rigide de Jean de Saint-André lui apparut avec un relief saisissant. Par une de ces transformations qu'opère la mort, elle avait pris un caractère de sérénité et de dignité, que le défunt n'avait jamais eu de son vivant. La flamme vacillante blondissait les moustaches, les joues avaient une teinte rose et on eût dit que les paupières remuaient. C'était presque une résurrection du Saint-André jeune et séduisant que la veuve avait aimé à vingt-cinq ans... Brusquement secouée de la plante des pieds jusqu'à la nuque, Gertrude Humblot laissa retomber le drap sur cette figure d'autrefois, et, saisie d'un trouble étrange, intimidée par ce spectacle de la mort contemplée face à face, elle s'enfuit précipitamment, tandis que dans la salle, les commères, relevant la tête, regar-

* *Moût, maoût*, en patois lorrain, *très, beaucoup*, du vieux français *moult*.

daient avec une curiosité inquiète cette grande silhouette noire qui leur était inconnue.

Dans les ténèbres du vestibule, la veuve se heurta contre deux hommes qui soulevaient avec précaution un objet de forme oblongue et massive, exhalant une pénétrante odeur de planches fraîchement rabotées. — C'étaient le menuisier et son apprenti qui apportaient le cercueil.





Au petit jour, Vital arriva, tout ahuri encore par les secousses d'une nuit passée en voiture. Il était médiocrement surpris et encore moins affligé de la mort de son oncle, qu'il n'avait jamais aimé ; néanmoins, quand il mit le pied sur le seuil du Pavillon, il ne put se défendre d'une émotion profonde, où il y avait à la fois de la joie et de l'inquiétude. Le plaisir d'embrasser Charmette et le bonheur de revoir Loïse se trouvaient mêlés en lui à de vagues appréhensions au sujet de la succession de Jean de Saint-André. Il n'eut que le temps de serrer sa sœur dans ses bras et de procéder

hâtivement à sa toilette. L'enterrement avait lieu à neuf heures. Quand il entra dans le salon glacial et démeublé du château, où s'étaient réunis quelques amis du défunt, conviés en hâte, le clergé était déjà dans la cour et le cortège se formait au dehors.

Vital conduisait le deuil. Le cercueil, long et pesant, en raison de la grande taille et de la corpulence de Jean, était péniblement porté à bras par six paysans robustes, vêtus, pour cette occasion, de leur redingote noire et de leur chapeau de noce. La charge était lourde, la montée était rude jusqu'à l'église, et parfois les hommes trébuchaient. A côté du cercueil, un garçon, qui avait été soldat, enseignait familièrement aux porteurs essoufflés le moyen de marcher plus sûrement en rythmant leurs pas, et tandis que les prêtres et les enfants de chœur psalmodiaient à la tête du convoi, Vital entendait l'homme répéter à mi-voix : « Une ! deux ! gauche ! droite ! » Après mainte pause, on arriva enfin au portail de l'église, et, comme la petite nef croulante était encombrée d'étais et de poteaux, par prudence on plaça la bière sur des tréteaux, au seuil de la porte cintrée, puis les assistants entrèrent et le service commença, pendant que la bruine du matin mouillait le drap noir du cercueil abandonné en plein air. A l'absoute, le prêtre revint encenser le corps et dire le *Pater*. Il tournait

lentement autour de la bière, dont le vent secouait le poêle humide, et, à travers la baie cintrée, Vital voyait la colline boisée d'en face et les rues basses du village, brusquement éclairées par un coup de soleil. Cette lumière gaie et soudaine, courant avec les premiers souffles printaniers de mars sur les prés et les osiers verdissants, contrastait violemment avec la cérémonie lugubre des obsèques. En bas, la vie coutumière du village allait son train : les poules picoraient sur les fumiers ; devant sa porte, un homme épointait tranquillement des échelas ; dans le ciel, les alouettes gazouillaient ; et, pendant ce temps, le prêtre entonnait à voix haute : « *Dies iræ, dies illa, dies magna et amara valde,* » et les chantres répondaient en bourdon : « *Libera nos, eleison !* » Angélique, au milieu d'un groupe de femmes, sanglotait bruyamment ; les porteurs étiraient leurs bras et frottaient leurs paumes calleuses, pour se préparer à hisser de nouveau leur funèbre fardeau au sommet du cimetière en pente. — Et, là-bas, le tailleur d'échelas poursuivait indifféremment sa besogne, le ciel continuait à bleuir, les alouettes à chanter, et la terre reverdie s'ensoleillait de plus en plus.

Dès que l'énorme cercueil eut glissé péniblement dans la fosse, et que les premières pelletées eurent été jetées sur les dépouilles de Jean, avec les dernières aspersion d'eau bé-

nite, Vital prit le bras de Charmette et ils rentrèrent ensemble au château, dont les fenêtres ouvertes laissaient voir du dehors le triste délabrement.

Le frère et la sœur avaient à peine eu le temps de se parler avant la cérémonie. Ils étaient pressés de se retrouver enfin seuls et de se confier les idées et les projets que la fin subite de l'oncle Jean avait fait éclore dans leur esprit. Mais ils avaient compté sans leur hôte ; au moment où ils entraient dans la salle du rez-de-chaussée, un des porteurs du cercueil aborda Vital.

— Pardon, monsieur de Saint-André, dit-il, je venais vous demander ce que vous aviez décidé pour l'*obit*.

L'*obit* est, comme la veillée des morts, un reste de vieille coutume païenne, dont les paysans se déshabituent d'autant moins facilement qu'ils y trouvent leur profit. Il est de règle qu'au retour de l'enterrement, la famille du défunt offre un dîner aux invités. Ce festin mortuaire, dit *repas de l'obit*, réunit souvent une nombreuse assistance. On y mange copieusement et on y boit ferme en l'honneur du mort. Au milieu du repas, le plus âgé des convives se lève et entonne le *De profundis*, auquel répond la compagnie. Entre chaque verset, on vide force bouteilles, de sorte que cette cérémonie funèbre se termine la plupart

du temps par des éclats de rire incongrus et des scènes d'ivresse, peu révérencieuses pour la mémoire du défunt et pour la douleur vraie ou feinte des héritiers.

A ce mot d'*obit*, Vital avait froncé le sourcil.

— Non, répondit-il, nous ne ferons pas d'*obit* à la maison... Cependant, ajouta-t-il en tirant de son porte-monnaie quelques pièces d'or qui composaient toute sa fortune, puisque c'est l'usage, rien n'empêche que vous alliez dîner à l'auberge; voici de l'argent, arrangez-vous avec vos camarades pour le dépenser comme vous l'entendrez.

Afin de se soustraire à de nouvelles importunités, le jeune homme avait emmené sa sœur au jardin.

— Eh bien, Charmette, lui dit-il, quand ils eurent fait quelques pas dans l'allée principale, nous voilà maîtres et seigneurs de Saint-André, bien plus tôt que nous ne l'avions pensé!... Nous allons vivre de nouveau l'un près de l'autre... Cette idée-là me rend le plus heureux des hommes, et il faut tout d'abord que je t'embrasse!

Il la serra dans ses bras et lui baisa les joues.

— Voyons, continua-t-il, déride-toi un peu, et dis-moi que tu partages ma satisfaction!

— Mon ami, répliqua Charmette, je suis contente de t'avoir près de moi. Quant à l'hé-

ritage, je ne sais si je me trompe, mais je crains que nous n'ayons bien des déceptions.

— Bah ! il ne faut pas voir les choses en noir... Mon oncle, tout dépensier qu'il était, n'a pu toucher au fond, et le domaine de Saint-André n'est pas un morceau à dédaigner...

Tout en parlant, il restait stupéfait, en constatant le spectacle désolé qu'offraient les jardins et le parc. On semblait avoir depuis longtemps laissé tout à l'abandon. Les parterres et les allées étaient envahis par les orties, les massifs d'arbustes avaient été rasés, la pelouse était devenue un champ de choux et de pommes de terre, dont on voyait encore les débris à demi pourris sur la terre couverte de mauvaises herbes. Les grands arbres du parc avaient disparu, et de larges éclaircies montraient les champs nus, autrefois masqués par une épaisse ceinture de futaie.

L'aveugle, incapable de se rendre compte de cette dévastation, paraissait néanmoins en avoir un vague pressentiment. Comme ils s'étaient engagés dans une allée, autrefois bordée de grands frênes et maintenant dégarnie, Charmette mit la main sur le bras de son frère :

— Vital, je ne sais si c'est un effet de mon imagination, mais il me semble que jadis on était mieux abrité dans le parc ; le vent y ar-

rive maintenant comme si les arbres avaient été abattus.

Le jeune homme avait étouffé à demi un juron, à l'aspect de ces avenues déshonorées et de ces souches tailladées à fleur de terre, qui montraient leurs plaies saignantes.

— C'est qu'en effet, s'écria-t-il, tout a été massacré !... Le misérable a coupé à blanc les futaies du parc !... Si nos bois ont été traités de même, nous n'aurons pas grand'peine à les exploiter... Rentrons !

A l'intérieur, de nouvelles et navrantes surprises attendaient les deux héritiers. A l'exception de la salle du rez-de-chaussée et de la chambre du défunt, toutes les pièces étaient veuves de meubles. Les magnifiques tapisseries de Flandre qui faisaient l'orgueil des chambres hautes avaient été enlevées. A leur place on apercevait le plâtras des parois ; çà et là des clous rouillés saillaient lamentablement sur la blancheur du crépi. Les armoires, jadis bourrées de linge, étaient quasi vides et en désordre, comme si on les eût mises au pillage. Quelques fauteuils épars dans le désert des chambres sonores montraient l'étaupe à travers l'étoffe déchirée. On eût dit que, dans la crainte de laisser à ses héritiers un objet intact, Jean s'était plu à détruire ou à souiller tout ce qu'il ne pouvait vendre. L'état de malpropreté et d'abandon de ces chambres délabrées serrait

le cœur, et, à travers cette nudité sordide, au milieu de ces ruines, errait comme un spectre la maigre Angélique, geignant sous ses crêpes de deuil, mais se faisant néanmoins un méchant plaisir d'accompagner les héritiers dans leur visite domiciliaire, afin d'assister à leur déconvenue.

Vital, occupé à sonder les profondeurs du buffet de la salle à manger, poussa tout à coup une exclamation.

— Ah çà ! dit-il, qu'est donc devenue l'argenterie ?

Angélique avait pris une attitude de Niobé pétrifiée par la douleur et la stupéfaction :

— L'argenterie ! quelle argenterie, monsieur ?

— L'argenterie de mes grands-parents, parle !... Elle était assez massive et assez volumineuse pour qu'elle ne se soit pas perdue comme un cent d'aiguilles... Dans quoi mon oncle mangeait-il ?

— Hélas ! M. de Saint-André se servait de cuillers et de fourchettes en ruolz... Elles sont toutes là.

— Mais il y avait des douzaines de couverts d'argent !... Je les ai vus ici autrefois.

— Ah ! les couverts d'argent, soupira Angélique qui parut avoir peine à rassembler ses souvenirs, oui, je me rappelle... M. de Saint-André prétendait qu'ils l'encombraient, et il les a vendus à un orfèvre de Verdun...

— Vendus aussi ! s'exclama Vital avec un ricanement amer ; allons, à vous deux, vous pouvez vous vanter d'avoir fait maison nette !

— Oh ! monsieur ! protesta la gouvernante en se couvrant la figure de ses mains et en se laissant choir sur une chaise, comme si elle n'eût pu supporter le poids d'une pareille accusation, oh ! monsieur !...

Ils furent interrompus par deux coups frappés à la porte. Angélique ne bougeant pas, tant elle se complaisait dans sa douleur théâtrale, Vital alla ouvrir et se trouva en face d'un homme en veston de drap gris, portant une sacoche en bandoulière.

Après avoir salué cérémonieusement, le nouveau venu fouilla dans sa sacoche et en tira un papier qu'il présenta au jeune Saint-André.

— Je suis le représentant de la maison Coquet de Pierrefitte, dit-il d'une voix douce ; et j'apporte la petite facture des marchandises fournies à monsieur votre oncle.

Vital parcourut rapidement la note ; c'était le détail des livraisons de rhum et de cognac faites depuis le 1^{er} janvier, et le total montait à deux cents francs.

— Bien, murmura-t-il nerveusement, on vous règlera cette facture plus tard.

— Ça ne presse pas, monsieur ; seulement, comme nous avons appris la mort de M. de Saint-André, le patron m'a chargé de le rap-

peler au souvenir de la famille... La maison Coquet tient des vins et spiritueux en tout genre : bordeaux de propriétaires, cognac de premier choix, vermouth de Turin, à votre service, monsieur!

L'homme avait refermé sa sacoche; il salua et sortit.

Mais comme s'il eût donné le signal, après lui, le défilé des fournisseurs et des créanciers commença. Vital vit successivement apparaître l'épicier du village avec sa note, puis le boucher, le boulanger, et enfin un marchand d'avoine, de Courouvre, détenteur d'un billet échu depuis trois mois et souscrit par le défunt. Tous ces gens se montraient fort polis, du reste, et répétaient que leur visite n'avait d'autre but que de porter leurs créances à la connaissance des héritiers.

Vital, énervé, collectionnait les notes et congédiait les gens avec de brèves promesses. Quand le dernier eut tourné les talons, la mauvaise humeur du jeune homme éclata :

— Mais, jour de Dieu! s'écria-t-il, à quoi mon oncle employait-il donc son argent?... Il faut qu'il ait eu un fameux estomac pour digérer tout ce qu'il a dévoré!

— Oh! peut-on dire? gémit Angélique en agitant ses bras, M. de Saint-André ne mangeait quasi rien...

— Il buvait ferme, en revanche! répliqua

Vital, furieux, en froissant la facture du marchand de vins; soixante litres de rhum et de cognac en trois mois!... Cela ne m'étonne plus qu'il soit mort d'un coup de sang!

Angélique, à ces mots, crut convenable de fondre en larmes de nouveau et de sangloter avec une rare perfection.

— Ah! lui cria Vital impatienté et écœuré, laissez-nous en paix!... Nous n'avons pas les mêmes motifs que vous de regretter notre oncle, et vos pleurnicheries nous portent sur les nerfs!... D'ailleurs nous avons besoin d'être seuls.

Angélique se leva en jetant sur le jeune homme un regard indigné; puis, comme une victime résignée à son martyre, elle gagna la cuisine en rasant les murs.

— Eh bien, Charmette, soupira mélancoliquement Vital, qu'en dis-tu, de l'héritage?

— Mon ami, répondit tranquillement l'aveugle, je m'y attendais un peu, et même je t'avais prévenu afin que tu ne te fisses pas d'illusions!...

— C'est égal, c'est raide! En fait de mobilier, mon oncle nous lègue Angélique... C'est une médiocre compensation! Enfin, heureusement, il n'a pu croquer ni le château ni les terres... En vendant seulement la moitié des immeubles, nous aurons de quoi être à l'aise; j'enverrai ma démission à la verrerie, je m'éta-

blirai près de toi et nous mènerons encore une bonne petite vie...

Comme il achevait, on frappa de nouveau à la porte.

— Encore ! s'écria-t-il avec humeur, on ne peut donc être en paix une minute !

Il alla néanmoins ouvrir et se trouva face à face avec M^{me} Heurteloup. Il reconnut sur-le-champ la tante de Loïse, bien qu'il ne l'eût vue qu'une fois ; ses traits prirent une expression de stupéfaction craintive qui n'échappa point à la veuve.

— Monsieur Vital de Saint-André ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— C'est moi, madame, répondit-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Je suis madame Heurteloup, de Chèvre-chêne, poursuivit-elle en fouillant dans un sac de taffetas, qu'elle portait au bras et d'où elle retira un papier timbré ; j'ai prêté à votre oncle vingt mille francs pour lesquels il m'a souscrit un billet payable à présentation ; de plus, je suis propriétaire de plusieurs autres créances... Le tout monte à trente mille francs, actuellement exigibles, sans compter les intérêts... Je viens savoir si vous êtes en mesure de me rembourser.

Vital et Charmette semblaient écrasés par cette révélation. L'aveugle, devenue blanche comme un linge, restait immobile sur sa chaise ;

quant au jeune Saint-André, il se mordait les lèvres, se tordait les doigts et ne retrouvait plus sa voix, qui paraissait avoir sombré au fond de sa gorge. Impassible et revêche, M^{me} Heurteloup les devisageait tous deux et jouissait flegmatiquement de leur ahurissement.

— Nous étions loin de nous attendre à une pareille réclamation, balbutia enfin Vital, et nous ne pouvions y satisfaire en ce moment... Veuillez avoir l'obligeance de nous accorder le temps nécessaire pour nous reconnaître et trouver des fonds.

— Je suis pressée, répliqua sèchement M^{me} Heurteloup, et je ne puis pas attendre... Si la somme ne m'est pas comptée aujourd'hui même, en capital et intérêts, j'ai ici un huissier qui commencera les poursuites.

— C'est trop fort! s'exclama Vital en s'emportant, on ne met pas ainsi aux gens le couteau sous la gorge... Vous oubliez, madame, que le défunt est votre principal débiteur et que nous pourrions renoncer à sa succession!

— C'est vrai! riposta impitoyablement la veuve, vous avez là un moyen de faire banqueroute à vos créanciers... Seulement, je ne croyais pas les Saint-André tombés assez bas pour frustrer ceux qui ont eu confiance dans leur nom et dans leur honnêteté... Je m'étais trompée, je vous en demande pardon!

Charmette s'était levée brusquement et s'a-

vançait en tâtonnant dans la direction des deux interlocuteurs.

— Non, dit-elle d'une voix ferme, vous ne vous étiez pas trompée, madame!... Mon frère, dans un moment d'humeur, n'a pas calculé la portée de ses paroles, mais je suis sûre qu'il pense comme moi... Les Saint-André sont solidaires quand il s'agit d'un engagement pris par l'un deux. Nous accepterons la succession, et dussions-nous vendre jusqu'au dernier lopin de nos terres, vous serez payée, madame, soyez tranquille!

— Ma sœur a raison, reprit Vital en rougissant, nous vendrons tout... Dès demain je chercherai un acquéreur.

— Je suis aise de vous entendre, grogna M^{me} Heurteloup, qui paraissait néanmoins médiocrement satisfaite de la tournure que prenaient les choses. — Elle réfléchit un moment, puis continua : — Puisque vous voilà raisonnables, je veux à mon tour me montrer accommodante... Jeune homme, vous étiez fixé loin d'ici lorsque votre oncle est mort, eh bien! prenez l'engagement de retourner là d'où vous venez et de vous y établir avec votre sœur. Renoncez à Grimonbois... et à tout ce qui vous y attire... Vous m'entendez!... Je vous promets en échange de ne plus vous tracasser, tant que vous resterez éloigné de ce pays-ci... Cela vous va-t-il?

Vital avait relevé la tête, et ses regards, plongés dans ceux de la veuve, y fouillaient comme pour y lire ses secrètes pensées.

— Si je vous entends bien, madame, répondit-il, vous exigez que je rompe toutes relations avec ce pays-ci, avec les personnes qui l'habitent et qui peuvent avoir de l'affection pour moi, et vous m'offrez de me tenir quitte si je consens à ce marché?

— Parfaitement?

— Eh bien, pas plus que je ne renoncerai à la succession de mon oncle, je ne renoncerai à l'amitié de ceux qui m'aiment!... et que j'aime!... Voilà ma réponse.

M^{me} Heurteloup lança une œillade menaçante au jeune homme et se redressa de toute sa hauteur.

— Suffit! grommela-t-elle en resserrant les cordons de son sac, vous voulez la guerre, vous l'aurez. •

Et elle sortit.

— Mon ami, demanda Charmette interdite, dès que la porte se fut refermée bruyamment, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi as-tu refusé ce qu'elle te proposait, et quel intérêt a cette femme à t'éloigner d'ici?... Je n'y comprends rien.

— Petite sœur, dit Vital en revenant vers l'aveugle et en l'embrassant, je ne t'ai pas en-

core confessé tous mes péchés : j'aime la nièce de cette revêche personne ; elle m'aime, la vieille dame s'en doute, et voilà pourquoi elle veut me faire partir...

Charmette l'écoutait, l'air consterné.

— Vital, reprit-elle, le père de cette femme n'avait-il pas voté la mort du Roi ?

— Oui.

— Et tu aimes sa nièce?... Ah ! mon ami, voilà qui est pis que tout ce qui nous était encore arrivé, et nous ne sommes pas au bout de nos peines !





III .

Où est-il, le brigand? où est-il, le *Mandrin*? s'écriait Fanfan Pierron en se démenant comme un possédé à travers les écuries et la grange de Chèvrechêne. — Où est-il, que je le décarcasse?

Il se heurta tout à coup contre M^{me} Heurte-loup, qui venait d'apparaître sur le seuil du fenil et qui l'examinait silencieusement.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda la veuve, et qui cherches-tu?

— Je cherche ce scélérat de Mirguet! répondit Fanfan, dont les petits yeux gris étincelaient et dont les lèvres tremblaient de colère.

— Le Mirguet n'est pas ici; je lui ai donné un congé de huit jours dont il avait besoin pour s'occuper de ses affaires.

— Elles sont propres, ses affaires! cria Fanfan, qui se tirait les cheveux sous son bonnet de coton... Il est occupé à me voler ma fille... Les voilà, ses affaires!

— Qu'est-ce que tu racontes? Explique-toi plus clairement, reprit M^{me} Heurteloup, après une pause.

— Il y a qu'Alzine a quitté le Pavillon sans me prévenir, et s'en est allée loger à Récourt, chez une tante du Mirguet... Elle m'écrit de là une lettre pleine de sottises, où elle me dit qu'elle a vingt et un ans, qu'elle veut se marier avec son bon ami, et qu'elle ne rentrera chez nous que lorsque je lui aurai baillé mon consentement... A-t-on idée d'une chose pareille?

— Ha! ha! grommela M^{me} Heurteloup, elle va bien, ta fille!... Ça devait arriver et je t'avais averti; mais tu as fait la sourde oreille... Ton Alzine est une dévergondée, je te l'ai assez souvent répété.

— Une fille qui avait toujours été si douce et si soumise! se lamentait Fanfan, il faut que ce vaurien-là lui ait fait boire quelque drogue pour qu'elle se soit ainsi affolée de lui!

La veuve haussa les épaules, et, regardant Pierron droit dans les yeux :

— Crier ne remédie à rien, continua-t-elle;

comment vas-tu sortir de là? Es-tu disposé à donner ton consentement?

— Diantre non! s'exclama Fanfan; marier ma fille à ce propre-à-rien, qui n'a pas un sou vaillant devant lui!... J'aimerais mieux tout de suite être foulé aux pieds de mes chevaux!

— Eh bien, alors, quoi?...

— Est-ce que je sais, moi?... Ah! seigneur Dieu, ayez donc des enfants!... Faut-il avoir travaillé toute sa vie et voir de pareilles choses sur ses vieux jours!

— Assez de geigneries! répéta la veuve, qui semblait triompher de la mésaventure de son cultivateur... Écoute, tu prétends que ta fille a été séduite et que le Mirguet l'a détournée de ses devoirs... La justice doit avoir un moyen d'empêcher ces vilénies-là et de protéger les parents contre les débordements de leurs filles... Va trouver le juge de paix de Souilly, conte-lui ton affaire, et dépose une plainte qu'il transmettra au parquet.

— Vous avez raison, répondit Fanfan encore tout échauffé par son indignation, je vas de ce pas droit à Souilly, je ferai mettre la gendarmerie aux trousses du brigand... Ah! tu enlèves les filles, attends un peu, attends, cosaque!

Il suivit en effet immédiatement le conseil de la veuve. Le soir même, la plainte, libellée avec l'aide de l'huissier du canton, fut expédiée au parquet de Verdun. Bien qu'elle ne fût

pas fortement motivée, Alzine étant majeure et paraissant avoir agi en pleine liberté, le procureur jugea néanmoins à propos de procéder à une information, et invita Désiré Mirguet ainsi que Fanfan Pierron à comparaître le même jour et à la même heure dans son cabinet.

L'affaire avait fait grand bruit au Chânois, et tout le village était aux portes, quand Pierron, revêtu, pour la circonstance, d'une redingote datant de son mariage, dont le collet lui remontait au-dessus de la nuque, et coiffé d'un chapeau de soie roussi par les années, franchit gravement le seuil de Chèvrechêne et vint prendre congé de M^{me} Heurteloup.

La veuve était dans sa cuisine, seule avec Coquin et Misère.

— Surtout, recommanda-t-elle à Fanfan, ne va pas faiblir là-bas, montre que tu es un homme et exige qu'on te rende ta fille sur-le-champ.

— N'ayez peur, mame Heurteloup, répliqua le bonhomme en agitant son poing, le Mirguet n'a qu'à marcher droit, je lui apprendrai de quel bois je me chauffe!... Laissez faire, je les amènerai tous deux à *jubé* (à merci).

— C'est bon, tâche seulement de moins parler et de mieux agir... Dès que tu seras de retour, viens me conter comment les choses se seront passées...

Fanfan, ayant endossé sa blouse par-dessus sa redingote, monta dans la charrette bourrée de paille qui lui servait à conduire ses denrées au marché, puis il fouailla son cheval et disparut sur la route de Souilly.

La journée sembla longue à M^{me} Heurteloup; malgré son apparente impassibilité, la cause de Fanfan l'intéressait comme si elle eût été la sienne. N'avait-elle pas à brider la volonté de sa nièce, dont le caractère était pour le moins aussi indomptable et aussi violent que celui d'Alzine?... L'exemple de la fille de Fanfan pouvait exercer une influence très fâcheuse sur les futures déterminations de Loïse. Depuis le retour de Vital, M^{me} Heurteloup marchait sur des charbons ardents; elle se sentait de nouveau menacée dans la tranquillité de son intérieur. Elle étudiait avec un mélange d'irritation et d'appréhension les allures de sa nièce, et elle ne semblait pas trop rassurée. Renfermée en elle-même, moins communicative que jamais, Loïse était devenue indéchiffrable comme l'énigme la plus compliquée. Parfois, tandis que M^{me} Heurteloup observait à la dérobée les yeux méditatifs et les lèvres closes de la jeune fille, elle se demandait s'il ne se manigançait pas également quelque mystérieux complot dans cette cervelle excitable et opiniâtre, et si Loïse, qui

était près d'atteindre sa majorité, n'allait pas être tentée de faire quelque coup de tête semblable à celui d'Alzine. Aussi il lui tardait d'apprendre que cette dernière avait été enfin mise à la raison. Pendant toute l'après-midi, elle ne put tenir en place ; à chaque instant, ses regards impatients se tournaient vers l'horloge, dont le balancier de cuivre battait tranquillement les secondes derrière le vitrage de la boîte oblongue. — Enfin, vers cinq heures, elle entendit une voiture s'arrêter devant la terrasse du jardin, et, peu après, le pas clopinant de Fanfan résonna sur les dalles du corridor.

Loïse, qui brodait silencieusement au coin du feu, leva vivement ses yeux sur la porte où venait de s'encadrer la figure demi-inquiète et demi-souriante de Fanfan.

— Eh bien ! s'écria impétueusement la veuve, est-ce fini ?

Le bonhomme referma d'abord soigneusement la porte, comme pour gagner du temps. Il n'avait pas l'air trop triomphant, et cependant son visage falot, si bouleversé le matin, s'était rasséréiné ; il respirait comme quelqu'un qui a un gros poids de moins sur la poitrine.

— Oui, répondit-il en brossant de la main son vieux chapeau de soie, qu'il posa avec précaution sur le rebord du dressoir, oui, mame Heurteloup, c'est fini... Notre Alzine est chez nous.

— Ce n'est pas dommage!... Raconte-moi les choses en détail.

— D'abord, je suis donc arrivé au tribunal, pas trop à mon aise, comme vous pensez... surtout quand on m'a eu conduit dans le cabinet du procureur, et que j'ai vu devant moi un grand efflanqué, maigre et pâlot, qui avait l'air de relever de maladie et qui parlait comme s'il avait été au prône... Pour lors donc, il m'a dit de raconter mon affaire, et, dame! je n'y ai pas été par quatre chemins, d'autant que j'étais bien résolu à dégoïser tout ce que j'avais sur le cœur. La seule chose qui me tracassait, c'est que, sur une petite table à côté, il y avait une espèce d'escogriffe qui mettait par écrit *tourtout* ce que je disais. Quand j'ai eu fini : « C'est bon, que m'a dit le procureur, maintenant nous allons entendre la partie adverse. » — Il a sonné et on a introduit un monsieur à lunettes bleues que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam : « Ça, la partie adverse!... me pensais-je, qu'est-ce que c'est que *cettui-ci*? » Cependant l'homme en lunettes commençait à parler contre moi; alors je l'ai interrompu bravement en lui demandant qui il était. — « Je suis l'avoué de Mirguet, » qu'il m'a répondu. — « Pas de ça, pas de ça! me suis-je récrié, je ne vous connais pas, moi!... Je me suis présenté moi-même; c'est au Mirguet que je veux avoir affaire, en personne. »

Ah ! mais, j'étais monté, voyez-vous !... Quand le procureur a compris que je ne me laisserais point marcher sur le pied, il a commandé à son domestique d'appeler le Mirguet, et, deux minutes après, j'ai vu rentrer mon Désiré, pas fier, je vous en réponds !... En l'apercevant, je me suis élancé comme un lion. Tout mon sang bouillait : — « C'est donc toi, brigand, lui ai-je dit, c'est donc toi qui veux me voler mon enfant ? — C'est donc vous, père Fanfan, qu'il m'a riposté, c'est donc vous qui voulez me faire aller en prison ? » Là-dessus, il a commencé à chigner, et, dame ! en le voyant pleurer, ça m'a remué jusque dans le ventre, et je me suis mis à fondre en eau itou. Je ne sais comment ça s'est fait, mais je lui ai tendu les bras, et il m'a sauté au cou : « Tu veux ma fille, lui ai-je crié tout subitement, eh bien ! prends-la, mâtin ! — L'affaire est entendue, a repris le grand efflanqué en riant jaune. Il ne vous reste plus qu'à aller déjeuner ensemble. » — C'est ce que nous avons fait. Nous avons commandé un repas à l'auberge du *Clair de lune*, où nous avons retrouvé Alzine, et, après avoir mangé notre fricot, nous sommes tous trois revenus de compagnie... Voilà !

M^{me} Heurteloup restait muette, tant étaient grands son désappointement et sa colère. Loïse, très attentive aux péripéties du récit, avait relevé la tête, et, quand Fanfan eut fini, elle

ne put réprimer une envie de rire qui alluma tout d'un coup le courroux de la veuve.

— Ça te fait rire, cela, péronnelle! s'écria-t-elle avec mépris, et moi, ça me fait pitié!... Alors, ajouta-t-elle en foudroyant du regard Fanfan Pierron, tu vas donner ta fille à ce bellâtre de Mirguet?

— Ma foi, oui, mame Heurteloup, il le faut bien, n'est-ce pas? maintenant que la justice y a passé.

— Tu n'es qu'un imbécile et une poule mouillée! reprit la veuve en éclatant. J'aurais dû t'accompagner là-bas; j'étais sûre que, livré à toi-même, tu ne commettrais que des sottises... Ah! ta faiblesse sera d'un bel exemple, et tu rends un fameux service aux jeunesses du pays!... Mais, continua-t-elle en se retournant vers sa nièce, tous les parents ne sont pas fabriqués de la même chiffe molle que toi; j'en sais qui ne se laisseraient pas mener par le nez aussi docilement, et je ne conseille pas à certaines demoiselles de ma connaissance d'essayer les mêmes frasques que ta fille: elles trouveraient à qui parler!... Ce n'est pas ainsi que je m'y suis prise quand j'ai voulu empêcher Loïse, ici présente, de se laisser enjôler par les belles manières de Vital de Saint-André. J'ai coupé net le mal à la racine en faisant déguerpir le galant...

Elle s'échauffait à mesure qu'elle discourait,

et son indignation lui faisait peu à peu perdre son sang froid. Ce n'était plus à Loïse ni à Fanfan qu'elle s'adressait; emportée par sa colère, acharnée après une idée fixe, elle avait l'air maintenant de s'entretenir tout haut avec elle-même.

— Vital est revenu, c'est vrai, poursuivit-elle, et la chose est à recommencer!... J'espère néanmoins que la leçon ne sera pas perdue, et que les gens qui avaient la tête trop chaude ont eu le temps de se la rafraîchir... Jour de Dieu! je n'engage personne à me mettre des bâtons dans les roues! Quant à ce beau merle de Saint-André, j'ai pris mes mesures pour qu'il soit bientôt forcé d'aller siffler sa chanson ailleurs... Je suis sa principale créancière et, avant qu'il se passe deux mois, terres, bois, château, tout sera vendu de gré ou de force... Je purgerai le pays de cette race de viveurs et de débaucheurs de filles!... Voilà comme il faut agir quand on a du sang sous les ongles et qu'on veut se défendre. Mais toi, Fanfan, tu as un cœur de poulet; tu te laisses prendre aux pleurnicheries de ta fille et aux mômeries de ce farceur de Mirguet!

— Mais, mame Heurteloup..., essaya de protester le bonhomme.

— Tais-toi, ta lâcheté me remue trop la bile!... Tu ferais mieux d'aller à l'écurie voir si les bêtes ont mangé... Dépêche, et bien le bonjour!

Et marchant vers lui, elle le forçait à reculer devant elle, et finalement le poussait jusqu'à la porte de l'étable.

Il s'était esquivé, et M^{me} Heurteloup avait encore la main sur la poignée de la clanche, quand un timide accès de toux la fit se retourner, et elle aperçut Loïse qui s'approchait en levant vers elle ses yeux humides.

— Ma tante, murmura la jeune fille, je vous le demande en grâce, soyez patiente avec les Saint-André, ne faites pas vendre leurs biens!

La veuve toisa sa nièce d'un regard farouche.

— Ha! ha! répliqua-t-elle, tu te décides à desserrer les dents, toi, et, pour ta première parole, tu dis une sottise... Assez! De quoi te mêles-tu? Je mène mes affaires comme je l'entends.

Elle lui avait tourné le dos, et, s'asseyant près de la table, elle avait ouvert son livre de comptes.

— Je vous en prie, continua courageusement Loïse d'une voix presque affectueuse, écoutez-moi!... Pourquoi vous montrez-vous si dure? Celui qui vous a offensée est mort, et la mort efface tout... Ne vous vengez pas sur ceux qui restent et qui ne vous ont jamais fait de mal.

— Peste! tu parles bien! Tu n'es donc pas guérie de ta ridicule passion pour ce Vital?

Loïse secouait la tête sans parler.

— Tu l'aimes encore, répéta la veuve irri-

tée, et tu veux que j'aie des complaisances pour un insolent qui a mis le trouble dans ma maison!... Te moques-tu de moi?

— Je mentirais si je vous disais que je ne l'aime plus, répondit la jeune fille... Mais si vous consentez à le laisser tranquille, lui et sa sœur, je vous promets de renoncer à le voir, et d'essayer... de ne plus penser à lui!... Oui, supplia-t-elle en s'agenouillant près de sa tante et en cherchant à lui prendre les mains, soyez bonne pour eux et je vous ferai tous les sacrifices que vous exigerez... Je ne lui parlerai plus, je m'en irai loin d'ici, où vous voudrez, dans un couvent même, si cela peut vous mettre en repos.

M^{me} Heurteloup frappa du poing sur la table.

— Ah! grommela-t-elle, il faut que tu l'aimes diantrement, pour me tenir un pareil langage!... Pour lui, tu es capable de tous les sacrifices, et, pour moi, tu ne sacrifierais rien! Pour que ce monsieur puisse vivre en paix et se goberger à son aise, dans son château, tu t'en irais volontiers au fond d'un couvent, et je ne pèserais pas une once dans la balance! Cela te serait indifférent de me laisser ici comme un chien... Tu ne vois donc pas, sotté que tu es, tu ne vois donc pas que tes supplications m'exaspèrent encore davantage, parce qu'elles me prouvent combien est grande la folie qui te travaille le cerveau! Cela m'enrage de penser

que ce coureur t'a si bien endoctrinée que tu en as perdu le sentiment des plus simples convenances ! Oui, vraiment, j'aurais beau jeu en me fiant à tes promesses !... Avec une tête affolée comme la tienne, quand j'aurais renoncé à poursuivre les Saint-André, qui me répondrait qu'à l'exemple de cette drôlesse d'Alzine, tu n'irais pas te jeter à la tête de ton galant ?

— Je vous le jure, ma tante !

— Serment d'ivrogne !... Relève-toi, tu me dégoûtes et tu m'irrites avec tes protestations et tes postures de suppliante... Ce que j'ai résolu se fera, et tes prières ne me touchent point... Ton amoureux avait un moyen d'assurer son bien-être en même temps que le repos de sa sœur ; je lui avais offert de renoncer à mes droits et à mes poursuites, s'il voulait de nouveau quitter le pays... Il s'y est refusé, tant pis pour lui ! Je pousserai les choses jusqu'au bout ; je ferai tout vendre à Saint-André, tout, à l'exception du lit dont la loi lui laisse la propriété.

Et comme Loïse s'obstinait à rester agenouillée, elle la prit par le bras et la força de se relever. Les deux femmes restèrent un instant debout en face l'une de l'autre, sans parler et se regardant au fond des yeux.

Loïse était pâle, ses lèvres frémissaient, ses yeux grands ouverts avaient pris une teinte sombre et tragique.

— Vous êtes impitoyable, ma tante, murmura-t-elle, c'est bien !... Mais en agissant comme vous le faites, prenez garde !... Prenez garde de me pousser moi-même à bout, et de me rendre capable de quelque folie pire que celle que vous voulez empêcher !

— Des menaces, maintenant ! c'est dans l'ordre ! s'exclama M^{me} Heurteloup avec un ricanement ironique... Après avoir cherché à m'amadouer par des semblants de soumission, la créature se rebiffe et essaye de mordre... Mais je suis d'un autre bois que Fanfan, et les menaces ne m'intimident point !... Je te remercie de me prévenir, je prendrai mes précautions... Je te tiendrai au doigt et à l'œil, ma belle, et tu ne sortiras d'ici qu'à bon escient !

— Vous oubliez que je serai bientôt majeure.

— Et toi, tu oublies qui je suis et le respect que tu me dois ! répliqua la veuve hors d'elle-même. — En même temps, la colère lui faisant perdre tout sang-froid, elle allongea à Loïse un soufflet, et la força violemment à s'asseoir sur une chaise. — Tant que tu seras dans ma maison, tu t'y conduiras convenablement, entends-tu, et je te corrigerai comme tu le mérites !

Loïse avait été très surexcitée par ce qu'elle venait de dire et d'entendre. La brusque agres-

sion de M^{me} Heurteloup suffit pour transformer en un orage de larmes l'irritation nerveuse qui avait d'abord poussé la jeune fille à la résistance et à la révolte. Elle laissa tomber sa tête dans ses deux mains et se mit à pleurer désespérément. Les larmes chaudes et abondantes jaillissaient de ses paupières comme d'une source soudainement ouverte ; elles ruisselaient sur ses joues et sur ses mains convulsivement tordues.

La veuve, honteuse de son emportement, lui avait tourné le dos et s'était remise à additionner les colonnes de son livre de comptes. Dans la cuisine, où glissaient les premières ombres du soir, on n'entendait plus que le tic tac du balancier de cuivre et parfois le bruit sourd des sanglots qui secouaient la poitrine de la jeune fille. Les deux chiens, assoupis près du foyer, s'étaient dressés sur leurs pattes, comme s'ils comprenaient la douleur de leur jeune maîtresse et comme s'ils y compatissaient. On eût dit que le chagrin de Loïse avait eu le don d'amollir leur humeur hargneuse et peu expansive ; ils s'étaient approchés d'elle, et Coquin, posant sur les genoux de Loïse sa tête au poil bourru, léchait doucement les mains de la pleureuse.

Discrètement, la porte de l'écurie s'entrebâilla et Faufan passa par l'ouverture sa tête curieuse et inquiète. Il avait entendu de l'étable

les supplications de Loïse et les éclats de voix de la veuve, et, son naturel affectueux l'emportant sur sa prudence, il avait jugé à propos d'intervenir.

Il s'avança en tapinois jusqu'auprès de la chaise où la jeune fille sanglotait, et, lui tapant paternellement sur l'épaule :

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, ma pauvre demoiselle, lui chuchota-t-il à l'oreille, votre tante a le premier mouvement désagréable, mais elle en dit plus qu'elle n'en fait, allez, et tout se raccommoquera.

— Qu'en sais-tu ? grogna M^{me} Heurteloup en se retournant brusquement.

— Excusez, mame Heurteloup, je ne pensais pas que vous m'entendiez... Vous avez l'oreille fine ! répliqua Fanfan en penchant sa tête futée ; mais je ne retire pas ce que j'ai dit : au fond, vous n'êtes pas méchante, vous êtes censément comme les noix, amère au dehors, bonne en dedans, et vous seriez bien fâchée de faire de la peine à cette enfant-là !

— Tu te trompes, je ne suis pas bonne.

— Je vous dis que si, moi, vous l'êtes, et j'en sais quelque chose !... Dans le tréfond de votre cœur vous aimez bien mam'zelle Loïse et vous lui accorderez ce qu'elle demande.

— Jamais de la vie !

— Il ne faut dire ni jamais ni toujours, mame Heurteloup !

— Ne m'assomme pas avec tes proverbes ridicules !... Il faut que tu me connaisses bien peu pour croire que je reviendrai sur ce que j'ai décidé.

— Vous en reviendrez pourtant, vous verrez !

— Ah ça ! s'écria M^{me} Heurteloup impatientée, est-ce que vous avez juré de me pousser à bout l'un après l'autre ? Suis-je la maîtresse ici, oui ou non ? Toute la maison semble de connivence pour me contrecarrer, ma parole ! Il n'y a pas jusqu'aux chiens qui ne se mettent de la partie ! Je reviendrai si peu sur mes résolutions, que dès demain j'irai à Verdun presser mon avoué qui lambine... Avant trois jours, les gens de Saint-André auront de mes nouvelles, et le papier timbré pleuvra sur eux comme les feuilles mortes en octobre... Ceux qui ne seront pas contents auront beau pleurer assez de larmes pour faire tourner un moulin, je m'en moque et je n'en agirai pas moins à ma guise !...

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

Fanfan revint vers Loïse qui se désolait toujours, et, lui prenant les deux mains :

— Reconsolez-vous, allez, mam'zelle ; moi, je serai là pour vous soutenir, et, foi de Fanfan, les choses prendront une meilleure tournure que vous ne pensez !





IV

UN souffle printanier passait par-dessus les sapinaies d'un vert tendre et apportait une salubre odeur résineuse jusque dans l'intérieur du château. Assis devant la table de la salle à manger, Vital était en train de lire et de classer les papiers qu'il avait trouvés dans le secrétaire de son oncle. Il parcourait ces paperasses timbrées et ces lettres jaunies qui ne lui remettaient dans l'esprit que des idées noires, en lui rappelant la vie largement honorable de ses grands-parents et en lui retraçant les dilapidations de Jean de Saint-André. Parmi les factures non acquittées et les copies d'ex-

plait, il triait soigneusement les titres de propriétés du domaine ; car le moment approchait où il allait falloir trouver un acquéreur pour les terres et le château.

Déjà des marchands de biens des environs lui avaient fait des ouvertures.

Dans nos campagnes, où il y a beaucoup de petites bourses et très peu de gros capitalistes, lorsqu'on veut réaliser rapidement un capital immobilier considérable, il faut presque toujours passer par les mains des *marchands de biens*, qui achètent au comptant et en bloc, pour revendre ensuite aux paysans. — Vital avait répondu aux avances de ces trafiqueurs de terre en leur donnant rendez-vous au château, et il les attendait. C'est pourquoi il se hâtait de rassembler les actes qui devaient, le cas échéant, être remis aux acquéreurs. Las de cette besogne fastidieuse, il relevait de temps en temps la tête, contemplait par la fenêtre ouverte la perspective des prés et des bois, et sa pensée s'en allait doucement, le long de ces verdure, bien loin du château délabré, vers la vallée du Chânois et vers Loïse.

Depuis son retour, il n'avait revu la jeune fille qu'à la dérobée, à l'une des fenêtres de Chèvrechêne, et il n'avait encore pu lui parler, tant la Bête noire faisait bonne garde ; mais Loïse lui avait écrit, et, le matin même, il avait reçu un billet griffonné à la hâte où elle lui disait :

« Venez, j'ai besoin de causer avec vous. Tous les soirs, vers dix heures, je vous attendrai. En passant par les champs, vous pourrez pénétrer dans le jardin et vous reconnaîtrez facilement ma fenêtre qui restera éclairée. »

Ce billet laconique, tout en lui mettant au cœur une émotion joyeuse, le rendait singulièrement anxieux. Pour que Loïse se fût décidée à lui donner un rendez-vous nocturne à Chèvre-chêne, il fallait qu'il se passât quelque chose de grave, et il lui tardait d'être libre pour courir au Chânois. Comme il relisait pour la dixième fois cette lettre mystérieuse, on frappa discrètement à la porte, et Angélique, toujours cauteleuse et dolente sous ses crêpes de deuil, se glissa dans la salle et s'avança silencieusement, en rasant les murs, jusqu'à la table couverte de papiers, devant laquelle elle s'arrêta en poussant un soupir.

— Qu'y a-t-il ? demanda Vital avec impatience.

— Rien, monsieur, c'est nerveux... Les moindres choses qui me rappellent votre oncle me rendent toute tremblante et me donnent un coup au cœur... Je vois que vous avez mis en ordre ses pauvres lettres...

— Oui.

Nouveau soupir ; puis la désolée gouvernante reprit timidement :

— Est-ce que, par hasard, en rangeant tous

ces papiers, vous n'auriez rien trouvé... me concernant ?

Vital releva la tête et fixa sur les prunelles obliques de la demoiselle un regard ferme et droit qui la déconcerta. Elle comprit que le jeune homme avait deviné où elle voulait en venir et elle baissa hypocritement ses paupières.

— Rien, Angélique ! répondit sarcastiquement Vital, pas le plus petit bout de testament !... Mon oncle aura sans doute réfléchi qu'après vous avoir, de son vivant, prodigué ses faveurs, il était dispensé de vous les payer encore après sa mort.

— Oh ! monsieur, s'écria la gouvernante, secouant en l'air ses maigres bras et prenant un air effaré, faut-il que je sois restée ici pour entendre de pareilles choses ?

Et, tout en exagérant ces mines scandalisées, Angélique pensait tout bas : « Puisque décidément il n'y a pas de testament, je n'ai plus qu'à faire mes paquets et à tirer ma révérence. » — Jusqu'au dernier moment, elle s'était bercée de l'espoir que le défunt, ainsi qu'il le lui avait promis, lui aurait légué un bon morceau de ses biens ; mais ce parfait égoïste l'avait oubliée. — C'était bien clair maintenant, elle n'avait plus à compter sur rien... Heureusement elle avait eu la précaution de faire sa pelote pendant qu'elle était

seule avec lui, et le mieux était de se retirer avec dignité avant qu'on s'aperçût de la chose.

— Monsieur, reprit-elle en levant les yeux au plafond, chacun sait, Dieu merci, que je n'ai pas servi votre oncle par intérêt ; je suis entrée pauvre au château, et pauvre j'en sortirai.

— Cela veut-il dire que vous avez l'intention de nous quitter prochainement ?

Angélique poussa un gémissement et fit un signe de tête affirmatif.

— Nous ne vous retiendrons pas, continua flegmatiquement Vital ; néanmoins, ni ma sœur ni moi ne voulons vous mettre brusquement sur le pavé... Le château n'est pas encore vendu, et vous pouvez prendre votre temps.

— Non ! s'exclama Angélique, je veux partir tout de suite... Cela me fait trop mal au cœur d'être regardée ici comme une étrangère et une ennemie. — Quand je vois la façon dont on me traite, et que je songe à ce que M. Jean était pour moi !...

— Ma chère, interrompit ironiquement Vital, il est certain que ni ma sœur ni moi ne pouvons être pour vous ce qu'était mon oncle !

— Oh ! protesta pudibondement Angélique en cachant sa figure dans ses mains.

— Pourtant, continua le jeune homme, nous savons vivre, nous ne vous laisserons pas sans un sou, et, quand le domaine sera vendu, une

certaine somme vous sera comptée pour vos gages.

— Mes gages ! se récria fièrement la demoiselle, je n'étais ici aux gages de personne. Et si j'accepte quelque chose, ce sera seulement pour avoir un souvenir du pauvre défunt, qui m'aimait tant !...

— Et qui vous le prouvait en vous battant comme plâtre ; nous savons cela, Angélique... Ces beaux sentiments vous honorent... Au revoir, ma chère !

— Adieu, monsieur ! répliqua-t-elle en se redressant dignement ; je pars, je vais à Verdun chez des amis qui m'ont offert l'hospitalité... et qui savent m'apprécier... Si vous avez à m'écrire, vous pourrez donner vos lettres à la *coquassière**, qui me les remettra.

Elle se drapa dans son tartan noir, rasa de nouveau les murs ; puis, s'arrêtant au seuil de la porte :

— Adieu ! soupira-t-elle profondément, — et elle disparut pour ne plus revenir.

— Bon voyage ! murmura Vital, quand la porte se fut refermée... Pour que la drôlesse nous débarrasse si lestement de sa présence, il faut qu'elle se soit amassé des rentes à nos dépens !

* Commissionnaire qui va vendre les œufs et le beurre au marché.

Il n'eut pas le temps de creuser cette idée que lui suggérait le départ inattendu de la gouvernante, car, cinq minutes après, les marchands de biens faisaient leur entrée.

Ils étaient deux : l'un, petit, avec une barbe rousse, la lèvre souriante, la mine doucette, le nez à l'évent, l'œil froid, luisant et métallique ; — l'autre, grand, mastoc, avec des gestes lourds et endormis.

— Monsieur de Saint-André, dit l'homme à la barbe rousse en déposant sur la table une serviette de moleskine bourrée de papiers, nous sommes Nivard et Léchaudel, les négociants en biens d'Érize, avec lesquels vous avez été en correspondance, et nous venons voir si nous pourrions nous arranger.

Sur l'invitation de Vital, ils s'assirent ; puis Nivard reprit avec volubilité :

— En principe et à première vue, je crois que nous nous entendrons... Les biens sont avantageusement situés, à la porte du village, et c'est un beau petit lot.

— Un beau petit lot ! répéta le gros Léchaudel en clignant ses paupières ensommeillées.

Ce dernier semblait taciturne ; avare de ses mouvements comme de ses paroles, il se bornait à approuver de la tête les propositions de son associé, qui, lui, avait la langue dorée et les façons obséquieuses.

— Voici, d'abord, quelle est notre manière de

traiter, continua Nivard; nous payons comptant, argent sur table; vous nous donnez pouvoir par-devant notaire; en même temps, nous passons avec vous un petit sous-seing que nous gardons en poche, et nous vendons en votre nom, à nos risques et périls et à notre convenance, sans que vous ayez à vous inquiéter de rien... Cela vous va-t-il?

— Parfaitement, dit Vital enchanté, faites-moi connaître votre prix et terminons promptement.

Nivard sourit :

— Vous êtes sans doute fixé vous-même sur la somme que vous désirez tirer de votre propriété... Quel est votre chiffre?

La question embarrassa Vital. Au moment de répondre, il se sentit pris d'hésitation et de scrupules. Peu habitué à ce genre d'affaires, il n'était pas sûr que son évaluation correspondît exactement avec la valeur des biens, qu'il connaissait très peu; s'il élevait trop ses prétentions, il craignait d'effaroucher les marchands et de voir tout se rompre dès le début; — d'un autre côté, il se méfiait de ces spéculateurs qu'il savait très adroits et très retors, et s'il baissait trop son estimation, il risquait d'être pris au mot et dupé.

— Il faut que je consulte ma sœur, répondit-il évasivement; mais je désirerais auparavant connaître le montant de vos offres.

Léchaudel secoua ses robustes épaules, et Nivard répliqua avec un nouveau sourire qui découvrit ses dents de loup, très blanches et très aiguës :

— Avant de vous répondre, il faut que nous consultations nous-mêmes notre estimateur, — un cultivateur d'ici, — ce sera l'affaire d'une petite heure... Vers midi, si vous le permettez, nous serons de retour et nous reprendrons notre conversation.

Ils se levèrent. Nivard mit sa serviette sous son bras, Léchaudel étira ses longues jambes, et saluant leur client, fort ennuyé de toutes ces roueries campagnardes, ils gagnèrent l'auberge de Grimonbois.

Vital ne pouvait tenir en place. Il alla se promener dans le parc, en attendant le résultat de l'estimation avec des tranches pareilles à celles d'un accusé qui attend la délibération du jury.

La sécurité de sa sœur et ses propres projets d'avenir dépendaient en effet de l'heureuse conclusion de cette vente. Tout en longeant les allées où les pervenches étendaient de larges tapis verts, semés de taches bleues, il alignait mentalement des chiffres et établissait son compte. — La créance de M^{me} Heurteloup s'élevait à elle seule à une trentaine de mille francs, y compris les frais et les intérêts; les autres dettes montaient à une somme à peu

égale. — « Pour que Charmette vive à l'abri du besoin, songeait le jeune homme, il lui faut bien deux mille francs de rente, soit un capital de quarante mille francs... Je vais leur demander cent mille francs, sauf à en rabattre... La propriété a été estimée plus que cela autrefois... L'important est que, toutes dettes soldées, Charmette ait le vivre et le couvert; quant à moi, je me tirerai d'affaire en reprenant mon emploi de régisseur à Meisenthal, et j'y emmènerai Loïse, dès que j'aurai pu l'épouser. »

Loïse!... A ce nom, il lui semblait qu'il se faisait une éclaircie ensoleillée dans ses idées noires. La lumière courait plus gaiement dans l'étroite vallée de Grimonbois et lustrait de touches plus argentées les sombres tapis de pervenches.

— Ce soir, je la verrai, se disait Vital, ce soir, quand tout sera conclu! — Il s'arrêtait, il regardait l'ondulation des herbes de la prairie, il écoutait le gazouillement des fauvettes dans les taillis, et, tout au fond des bois, les sourds roucoulements des ramiers... Il oubliait un moment les marchands de biens, les papiers timbrés et les ennuyeux pourparlers dont il était menacé. — Encore un coup de collier, pensait-il, encore un peu de courage, et nous verrons clair dans notre situation. Oh! que je voudrais être à ce soir!...

Cependant, tandis qu'il piétinait impatiemment à travers les allées, les minutes s'envolaient. L'horloge de l'église sonna midi. Il rentra dans la salle, mais les marchands de biens n'avaient pas encore reparu, et, comme il était de plus en plus nerveux, il gagna le Pavillon par les jardins afin d'échanger quelques mots avec Charmette.

— Les marchands de biens sont arrivés, dit-il à sa sœur, et je les attends.

La figure de l'aveugle devint plus pâle et une émotion douloureuse crispa ses lèvres.

— Voilà donc le moment venu ! soupira-t-elle... Du courage, mon pauvre bon, j'ai prié pour toi tout ce matin ; et cette après-midi, je veux être près de toi, afin de partager tous tes tracas.

— Non, sœurette, cela te ferait trop de peine !

— Mon ami, j'en ai eu de plus cruelles à supporter, et je subirai cette nouvelle épreuve, comme les autres, avec l'aide de Dieu... Je veux être près de toi. Ne m'ôte pas cette satisfaction-là... Aussi bien, si l'affaire s'arrange, il faudra ma signature, et le crève-cœur sera le même... J'aime mieux assister à votre entretien, afin de m'habituer petit à petit à l'idée de cette vente... Emmène-moi !

Il ne fit plus d'objections, et lentement le frère et la sœur prirent par les jardins le chemin du château... Quand ils arrivèrent dans la

salle à manger, ils trouvèrent Nivard et Léchaudel qu'on venait d'y introduire.

— Monsieur de Saint-André, commença Nivard d'un air bon enfant, tandis que ses doigts tambourinaient sur la toile cirée de son portefeuille, je vous demande pardon de vous avoir tenu en attente si longtemps, mais nous avons voulu faire les choses en conscience, nous avons vu trois estimateurs et nous avons pris la moyenne de leurs évaluations.

Le cœur de Vital battait très fort.

— Quelle est cette moyenne? dit-il précipitamment.

— En chiffres ronds, soixante mille francs.

— Vingt mille écus, répéta Léchaudel en ouvrant ses yeux d'oiseau de nuit, c'est une somme!

— C'est possible, répliqua sèchement Vital, mais ce n'est pas celle que je veux et nous sommes loin de compte.

— Sans indiscretion, quel est votre chiffre? reprit Nivard en souriant.

Devant l'estimation si basse des marchands de biens, Vital n'osait déjà plus parler de cent mille francs... Maintenant ce prix lui paraissait énorme, et, pour atténuer la différence :

— Trente mille écus, murmura-t-il timidement.

Les deux associés se regardèrent en feignant une consternation profonde.

— Quatre-vingt-dix mille francs ! s'exclama Nivard, en appuyant sur chaque syllabe.

— Le château seul et ses dépendances, poursuivit Vital, valent plus de vingt-cinq mille francs, au bas mot.

— Cher monsieur, repartit Nivard d'un air de condescendance familièrement compatissante, dans ces sortes d'affaires, les propriétés bâties sont comptées pour rien ou presque rien... Le parc n'est pas un bien de rapport ; quant aux bâtiments, leur état de délabrement fait peine.

— Mais les bois ! s'écria Vital, les bois ont de la valeur.

— Vos bois ! monsieur de Saint-André, répondit Nivard avec un sourire qui était tout un poème, y a-t-il longtemps que vous ne les avez vus ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je les ai vus, moi ! soupira le somnolent Léchaudel.

— Oui, nous les avons visités, ajouta Nivard ; quel dégât, monsieur ! cela ferait pleurer des pierres... Assurément vos bois ont été magnifiques, dans les temps ; mais, soit dit sans offenser la mémoire de votre oncle, le défunt entendait l'aménagement d'une drôle de façon, et il y a plus de dix hectares qui ont été coupés à blanc... Maintenant, ça n'est plus bon qu'à défricher.

— Enfin, il y a les terres ! objecta Vital, mis au pied du mur.

— Oui, heureusement... C'est le meilleur du lot, et c'est en considération de vos champs que nous avons monté notre estimation à soixante mille.

Pendant ce débat, Charmette, assise près de la fenêtre, écoutait les marchands de biens avec une figure navrée. Tandis que Nivard, de sa voix douceuse, dépréciait à plaisir la valeur du domaine, elle se rappelait les jours d'autrefois où ses grands-parents étaient propriétaires des trois quarts du pays, le beau temps où les granges étaient pleines de gerbes, les celliers bondés de provisions, les armoires bourrées de linge, et où, des fenêtres de la salle, on respirait en été l'odeur des orangers alignés devant les marches du perron. — Plongée douloureusement dans ces ressouvenances, elle avait tout à coup des hallucinations du temps passé; il lui semblait ouïr au loin les échos mourants du cor de chasse dont son grand-père Antoine aimait à sonner dans le parc, les soirs d'automne; elle croyait entendre la voix mordante et grondeuse de sa grand'mère Adeline, comptant son argenterie dans l'office, ou pliant son linge dans le vestibule... En ce temps-là, à travers le voile noir qui lui couvrait les yeux, elle devinait une vie de bien-être, large et abondante, de même qu'aujourd'hui, dans la nuit où elle était plongée, elle sentait passer sur son visage comme un vent glacé de ruine et de misère.

— Non, soutenait Vital, vous ne me persuaderez jamais que le domaine de Saint-André ne vaille que soixante mille francs !

— Entendons-nous, ripostait Nivard en montrant toutes ses dents, votre lot peut bien valoir quelque chose de plus, mais il y a nos risques à calculer, et la perte des intérêts qui courront jusqu'au moment où nous aurons tout vendu !... Remarquez que nous vous payerons comptant... Les soixante mille francs sont là, dans mon portefeuille, ajoutait-il en tapant complaisamment sur sa serviette de moleskine.

— Nous réglerons argent sur table, balbutia Léchaudel, que le geste de Nivard parut réveiller de son assoupissement.

— C'est votre dernier mot ? demanda Vital.

Le regard de Nivard se fixa sur les lourdes paupières de son associé :

— Je m'en rapporte à Léchaudel...

— Soixante mille, marmotta l'autre, comme à travers un rêve, pas un sou de plus.

— A ce compte-là, le marché est impossible, déclara tristement Vital.

— Mais, monsieur de Saint-André, reprit le verbeux Nivard, vous ne faites pas attention à une chose, c'est que si nous hasardons l'opération, il est bien juste que nous en tirions un bénéfice honnête. Vous ne connaissez pas notre métier ! — Il est délicat, très délicat !... Il faut mener sa barque joliment droit pour ne pas

chavirer. Voilà vingt ans que je suis dans les affaires, et je ne mens pas en vous disant que je suis en ce moment en avance de plus de cent mille francs, dans lesquels je ne rentrerai qu'à la longue... Vous m'objecterez à cela que, si le métier est aussi chanceux, je suis bien fou de m'en mêler?... D'accord! mais quoi?... j'aime les affaires, et quand j'ai acheté un bien à ma convenance, je suis à peu près certain de le revendre avec bénéfice... C'est pourquoi je traite au comptant, tandis que mes confrères vous règlent en billets. — Je n'ai jamais reculé devant une avance, moi!... Il m'arrive même, cinq ou six semaines avant de traiter d'un lot qui me donne dans l'œil, d'aller dans le pays et de prêter de l'argent aux paysans qui me paraissent être des amateurs sérieux... C'est semer pour récolter... Je puis bien vous avouer cela, à vous, qui n'êtes pas cultivateur : j'y trouve mon intérêt. Le paysan auquel je rends service devient mon obligé, et, quand arrive le jour de la vente, je le retrouve parmi les plus enragés enchérisseurs... Dans notre partie, c'est ainsi qu'il faut mener les choses et les gens, si on veut s'en tirer... Et sans nous flatter, sur ce terrain-là nous ne craignons personne.

— Personne! accentua pesamment Léchaudel.

Vital, à demi étourdi par ce flux de paroles, écoutait avec autant d'impatience que d'inat-

tention ce bavardage intarissable. Ces longues digressions, jetées au milieu de la discussion, étaient une des ruses de Nivard : elles n'avaient d'autre but que de fatiguer le client, déjà énervé, et de l'amener, à force de lassitude, à accepter les conditions contre lesquelles il avait d'abord regimbé.

— Revenons à notre affaire, dit le jeune homme en étouffant un bâillement, et concluons, si c'est possible... Malgré le mauvais état des bois et du château, je suis convaincu que si je vendais moi-même le domaine, j'en tirerais plus de cent mille francs... Je vous l'offre à quatre-vingt-dix mille, ce n'est pas se montrer trop exigeant.

— Léchaudel, interrogea Nivard, qu'en pensez-vous ?

— Quatre-vingt-dix mille?... Jamais !

— Eh bien, mettons quatre-vingt-cinq, reprit Vital en faiblissant, et finissons-en...

Pendant cette écœurante discussion, le soleil de mai continuait à jeter de larges nappes dorées sur les jardins et les bois. Les champs dont on débattait sans fin la valeur étaient dans toute la gloire de leur épanouissement printanier ; les fleurs sauvages y poussaient, les oiseaux y chantaient, indifférents au sort qu'on leur réservait, quand le domaine serait dépecé par lambeaux et livré à une exploitation rurale qui ne laisserait pas un coin de terre impro-

ductif... Les pourparlers s'allongeaient, entrecoupés de nouvelles digressions oiseuses, et Vital, de plus en plus enfiévré, se défendait plus mollement. Enfin Nivard et Léchaudel, avec des airs de victimes, consentirent à hausser leur estimation jusqu'à quatre-vingt mille, et, de guerre lasse, le jeune Saint-André accepta.

— Quatre-vingt mille francs ! soupira hypocritement Léchaudel, vous voyez comme nous sommes accommodants, mais ce sera à une condition, c'est que, les risques étant plus gros pour nous, nous ne vous compterons les fonds que le soir de l'adjudication, sans intérêts jusque-là.

Il fallut encore en passer par où il voulait. Alors Nivard, avec son sourire le plus aimable, tira de sa serviette une feuille de papier timbré, et, sous sa dictée, Vital écrivit une contre-lettre détaillée, par laquelle il reconnaissait avoir vendu le terrage de Saint-André, « consistant en château, dépendances, parc, terres, prés et bois, » moyennant quatre-vingt mille francs payables le 15 juin suivant, jour fixé pour l'adjudication. Après quoi, Vital signa ; puis, conduisant la pauvre Charmette près de la table, il guida sa main tremblante afin qu'elle apposât également sa signature sur le papier timbré. A leur tour, Léchaudel et Nivard y mirent leurs noms, enjolivés de parafes com-

pliqués, puis Nivard, pliant le sous-seing privé et le mettant sous enveloppe :

— Cet acte, dit-il, est entre nous, afin d'éviter les droits à payer au fisc; je vais le déposer chez l'arpenteur qui a fait mon estimation et qui le gardera jusqu'au jour du paiement... Pour régulariser notre situation vis-à-vis de l'enregistrement, demain vous irez chez votre notaire et vous nous donnerez pouvoir de vendre en votre nom.

La domestique de Charmette avait apporté du vin blanc et des biscuits; il fallut que Vital s'attablât et trinquât avec les campagnards. Ceux-ci, maintenant qu'ils avaient leur papier en poche, ne dissimulaient plus leur satisfaction. Nivard commençait à trouver que les bois étaient encore d'un bon rapport, et Léchaudel s'était réveillé. — Charmette avait repris sa place près de la fenêtre, et, les mains jointes sur son giron, elle restait immobile, tandis que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Après avoir vidé la bouteille et trinqué une dernière fois, Nivard et son associé se décidèrent enfin à quitter la place. Vital les reconduisit jusque dans la cour.

— Oui, monsieur de Saint-André, s'écria Nivard en promenant ses regards luisants sur la façade du château, comme j'avais l'honneur de vous le dire, c'est un bon petit lot, et je crois que tout se vendra bien... Qu'en pensez-

vous, Léchaudel ? — Vous verrez comme nous allumerons les enchères !... Ma foi, si l'adjudication marche à notre gré, nous ne lésinerons pas sur le souper, et je payerai du champagne !...

Quand Vital rentra dans la grande salle, dont la pauvreté paraissait encore plus nue aux lueurs du soleil couchant, Charmette s'avança vers lui, tout en larmes.

Le jeune homme l'attira contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

— C'est fini, ma pauvre sœur, lui murmura-t-il entre deux baisers, et nous pouvons dire comme ce roi de France : « Nous avons tout perdu, fors l'honneur ! »

— Vital, reprit l'aveugle, je n'ai jamais tant souffert de ma vie !... Pendant que tu écrivais sous la dictée de ces deux affreux hommes, j'ai éprouvé une sensation étrange... Il me semblait que mes yeux s'étaient soudainement ouverts et que je voyais, — oui, je la voyais tout le temps, — je voyais notre grand'mère Adeline debout devant la cheminée et se tordant les mains de désespoir, à la pensée que sa maison et les bonnes terres qu'elle aimait tant allaient être vendues à l'encan et passer dans des mains étrangères !...





IL faisait une nuit sans lune, mais très belle néanmoins, une nuit de mai presque tiède, ce qui est assez rare dans nos pays de l'Est, où les trois quarts du printemps se passent en gelées blanches et en giboulées. Dans l'azur bruni et profond, des milliers d'astres fourmillaient, et de tous côtés la bordure sombre des bois encadrait ce champ d'étoiles paisiblement scintillantes. Un vent léger, chargé d'odeurs d'aubépines, passait sur l'étroite vallée du Chânois. Le village était déjà couché, les vitres étaient obscures, les portes closes, et, dans le silence des maisons endormies, le *coulant d'eau* élevait

sa voix familière et sonore, tandis que, dans les vergers où les pommiers achevaient de fleurir, des chants de rossignols, tantôt doucement assourdis, tantôt d'une acuité intense, montaient vers le ciel illuminé.

A l'une des fenêtres de Chèvrechêne, une lueur de lampe projetait sur la verdure du jardin des carrés lumineux. Loïse veillait encore dans sa chambre et, par cette délicieuse nuit printanière, elle ne pouvait se résoudre à se coucher. Bien que son billet eût été remis le matin, elle n'attendait plus Vital. Dix heures étaient sonnées depuis longtemps déjà à l'église, et elle pensait que le jeune homme n'avait pu répondre le jour même à son appel. Pourtant, debout près de la croisée ouverte, elle écoutait avec un battement de cœur les rumeurs de la campagne ensommeillée. La maison étant bâtie sur la pente du coteau, la chambre, bien que située au premier étage, se trouvait de plain-pied avec la partie haute du jardin, et de la main on pouvait toucher les giroflées et les juliennes épanouies dans la plate-bande qui bordait la fenêtre. Le parfum des plantes noyées dans l'obscurité arrivait à Loïse par bouffées, tandis que ses oreilles attentives ne perdaient pas un seul des sons lointains, épars dans les chemins invisibles. Mais pas un bruit humain n'interrompait le calme de la nuit. Seuls, le *coulant d'eau* et les rossignols chantaient

dans l'étroite vallée. — Après avoir attendu encore un quart d'heure, Loïse s'était décidée à se déshabiller.

Elle avait lentement déboutonné son corsage et lentement fait glisser la jupe à ses pieds; son corset dégrafé avait été rejoindre sa robe, et maintenant, en jupon court, avec sa chemise de toile filée à la maison, dont les bouts de manche laissaient voir les bras jusqu'au-dessus du coude, elle se tenait devant le petit miroir de la cheminée, et arrangeait ses cheveux pour la nuit. Les abondants cheveux bruns, débarrassés du peigne, tombaient en moutonnant sur les épaules nues, qu'ils voilaient à demi, et Loïse, les bras relevés, s'efforçait de réunir en une seule torsade cette opulente chevelure. A la lueur blonde de la lampe, à travers ces crépélures frisottantes, son profil pur et ferme se dessinait plus nettement en belles lignes simplifiées, et sa jeune et saine beauté se révélait plus exquise. La vingtième année achevait de donner aux formes d'abord un peu grêles de la jeune fille le complet et harmonieux développement du corps féminin. Les bras arrondis avaient au coude de jolies fossettes qui se répétaient derrière les épaules, la poitrine était devenue plus large et plus pleine, les hanches arrondies s'accusaient librement sous la mince étoffe de la jupe. — Ce soir-là, il y avait un accord parfait entre la

luxuriante éclosion du printemps et l'épanouissement de cette robuste fleur de beauté et de jeunesse.

Tout à coup, tandis que, le dos tourné, elle commençait à renouer ses cheveux, le sable criait, des plantes froissées frissonnaient, et celui qu'on n'attendait plus, enjambant hardiment la fenêtre, pénétrait dans la chambre où des phalènes tournoyaient autour de la lampe.

— Vital !

Et, dans le saisissement joyeux qui la prenait, Loïse, oubliant le négligé de sa toilette, s'avancait vers lui.

Le jeune homme, lui serrant les mains, s'arrêtait émerveillé de cette beauté qui se montrait si ingénument.

— Chère bien-aimée, dit-il, pardonnez-moi d'arriver si tard !...

Les regards admiratifs de Vital, fixés avec persistance sur Loïse, la firent s'apercevoir soudain qu'elle était à peine vêtue. Rejetant vivement ses cheveux en arrière, elle couvrit précipitamment ses épaules d'un fichu de laine.

— Je ne vous attendais plus, murmura-t-elle un peu confuse... — Parlez tout bas, marchez avec précaution, ma tante vient seulement de s'endormir !...

Si léger que fût le pas du nouveau venu, si

assourdies que fussent ses paroles, son arrivée n'avait pu échapper à l'attention vigilante et hargneuse de Coquin et de Misère, couchés dans la cuisine. Ils avaient flairé un étranger, et, à demi éveillés, ils grognaient déjà auprès de la porte.

Leur grondement de mauvaise humeur avait troublé le sommeil de M^{me} Heurteloup dans son alcôve. Elle se dressa sur son séant, frotta une allumette et, rallumant sa bougie, promena ses regards soupçonneux à travers la cuisine. Les chiens, affairés, allaient et venaient en continuant de flairer et de souffler bruyamment.

— C'est étrange ! se dit la veuve en sautant hors du lit.

Elle passa lestement une jupe et un casaquin, et, chaussant ses pantoufles, elle prit bravement un revolver qui avait appartenu à feu Heurteloup et qu'elle déposait chaque soir, chargé, sur sa table de nuit.

— Paix là ! murmura-t-elle aux deux chiens en leur faisant signe de la suivre.

Elle avait mis sa bougie dans une lanterne et s'était dirigée vers l'écurie.

Tout y était en ordre. Au fond de son lit de planches, sous l'escalier du fenil, le nouveau domestique ronflait tranquillement. Les chiens, du reste, avaient cessé de grogner ; le bruit insolite qui les avait alarmés ne venait donc

pas de cette partie de l'habitation. La veuve sortit seule par la petite porte du jardin, et tout à coup, en tournant l'angle des engrangements, elle aperçut sur la verdure les carrés lumineux dessinés par la lumière de Loïse.

Brusquement un soupçon l'empoigna et lui fit monter le sang à la tête.

— Le bruit partait certainement de la chambre de la jeune fille... Pourquoi veillait-elle si tard, quand on la croyait endormie ? Est-ce que par hasard son amoureux serait avec elle?...

A cette supposition, Gertrude Humblot sentait toutes ses vieilles colères se réveiller. Elle rebroussa chemin, déposa sa lanterne sur un boisseau vide, et, enfermant prudemment ses deux chiens dans l'écurie, elle regagna le jardin sans bruit, marchant sur la terre molle et sur l'herbe avec des précautions de chasseur à l'affût. Elle arriva ainsi près de la fenêtre éclairée, et, se collant contre le mur, l'oreille au guet, serrant dans sa poche le revolver qu'elle n'avait pas quitté, elle distingua des chuchotements confus dans la chambre... Elle ne s'était pas trompée : il y avait quelqu'un avec Loïse.

Elle ne pouvait voir l'audacieux visiteur, car elle n'osait pas pencher sa tête vers la baie de la fenêtre, de peur d'être aperçue, mais elle soupçonnait bien qu'elle avait affaire à un

amoureux. Dans les paroles confuses qui lui arrivaient aux oreilles, elle reconnaissait les intonations d'une voix virile, et il n'y avait qu'un homme qui fût capable de s'introduire à une pareille heure chez sa nièce : — c'était Vital.

Malgré la violence de son indignation, M^{me} Heurteloup ne jugeait pas à propos d'apparaître immédiatement aux yeux des coupables. Elle voulait d'abord les écouter, pour savoir au juste où en étaient les choses et voir jusqu'à quel point ils auraient l'audace de pousser l'oubli de toute pudeur. Quand elle aurait satisfait sa curiosité et constaté l'étendue de la faute, alors seulement elle interviendrait. Elle surprendrait les deux misérables en pleine infamie, et châtierait sans pitié le séducteur de sa nièce.

— Pourquoi pas ? songeait-elle en tâtant l'arme qu'elle avait en poche ; j'ai le droit de me faire moi-même justice, puisque je trouve cet homme chez moi, nuitamment, comme un voleur... Je puis tirer dessus comme sur un chien enragé...

Des chèvrefeuilles grimpaient autour de la fenêtre sans persiennes et en voilaient suffisamment une partie pour qu'on pût être masqué par leur feuillage. La veuve avait réfléchi d'ailleurs que, les deux amoureux étant en pleine lumière, et elle en pleine nuit, il n'y

avait pas de risque qu'elle fût aperçue de l'intérieur, si elle gardait une complète immobilité. Alors, s'appuyant d'une main au mur, elle n'hésita plus à pencher la tête de façon à voir ce qui se passait dans la chambre.

Loïse et Vital avaient, eux aussi, entendu les grognements des chiens. Ils s'étaient d'abord crus découverts, et le jeune homme avait voulu courir à la lampe pour l'éteindre; mais Loïse l'en avait empêché, de peur que le moindre bruit de pas n'arrivât aux oreilles de sa tante. Pendant un mortel quart d'heure, ils étaient restés l'un près de l'autre, sans bouger, sans oser à peine respirer, puis les chiens ayant fait silence et la maison étant redevenue calme, en apparence du moins, ils s'étaient remis de leur alerte et avaient repris un peu d'aplomb.

— Ce n'est rien, murmura Loïse; elle dort, et nous pouvons parler... Asseyez-vous et écoutez-moi.

Elle s'était elle-même assise dans un vieux fauteuil, et Vital, au lieu de lui obéir, s'agenouilla à ses pieds en gardant ses mains dans les siennes.

— M'aimez-vous toujours? commença la jeune fille avec une vivacité nerveuse, m'aimez-vous autant que lorsque nous nous sommes quittés sur le chemin de Récourt, et que vous vouliez m'emmener avec vous?

— Ma chère Loïse, je vous aime plus encore, si c'est possible, car mon affection pour vous est plus profonde... Elle a mûri pendant l'absence et je vous appartiens tout entier.

Elle plongea longuement et anxieusement ses regards sérieux dans ceux du jeune homme.

— J'ai voulu vous voir pour vous dire que ma situation ici est devenue intolérable... Je ne puis plus y rester et je n'ai plus d'espoir qu'en vous... Emmenez-moi dès ce soir avec vous, Vital, emmenez-moi !

Vital s'était levé, à la fois inquiet et joyeux.

— Chère enfant, répondit-il, vous pouvez disposer de moi, mais en vous sauvant d'ici de cette façon, ne craignez-vous pas de mettre en apparence les torts de votre côté et de donner à votre tante trop de prise sur nous ?

— Vital ! s'écria impétueusement Loïse, vous aviez moins de scrupules dans la saulaie, quand vous me pressiez de partir avec vous pour les Vosges !

— C'est vrai, mais alors j'étais un étourdi et un égoïste... Aujourd'hui, mon amour est moins personnel, et je crains que le remède ne soit pire que le mal. Croyez-moi, patientez encore jusqu'au moment où vous serez majeure. Alors vous pourrez sortir d'ici en plein jour, la tête haute et à mon bras...

— Ah ! dit-elle, j'ai patienté autant que j'ai pu ! Dieu m'est témoin que j'ai fait tous mes

efforts pour me conduire sagement et honnêtement! Mais il vient un moment où on est à bout de patience, et j'en suis là... Que gagnerai-je à souffrir quelques semaines de plus? Vous m'aimez, et vous êtes sûr de moi, comme je suis sûre de vous, que m'importe le reste?... Je vous appartiens, je suis votre femme, prenez-moi et tirez-moi d'ici!

Elle s'était jetée dans les bras de Vital. Le jeune homme sentait l'odeur et la caresse de ses cheveux l'envelopper doucement; le contact des bras et de la jeune poitrine de Loïse faisait courir un frisson dans toute sa chair, tandis que la taille souple de celle qu'il aimait pliait dans ses bras. Il eut un éblouissement. Profondément troublé par ce délicieux abandon, il chercha instinctivement les lèvres de la jeune fille pour y poser les siennes...

— Impudeur et bestialité! se disait M^{me} Heurteoup derrière ses chèvrefeuilles, voilà mes deux vicieuses bêtes lâchées, et il va se passer du beau!...

Une curiosité méchante l'empoignait, et, sous leurs gros sourcils noirs, ses deux yeux avides ne quittaient plus le fond de la chambre.

Elle fut trompée dans son attente. Au moment où Vital, grisé, commençait à perdre la tête, ses yeux rencontrèrent les grands yeux sérieux de Loïse; en voyant le pur visage de cette fille, si chaste au plus fort de son aban-

don, il s'arrêta. Il songea qu'il y avait dans l'élan spontané de cette enfant une telle ignorance du mal, qu'il serait le plus coupable des hommes en abusant de la confiance de celle dont il voulait faire sa femme et en la traitant comme une vulgaire maîtresse. Il dénoua de son cou les bras de Loïse, et, se contentant de respirer le parfum de la fleur sans la froisser, il lui baisa les mains, la força de se rasseoir et se remit à ses genoux.

— Où veut-il en venir? se demandait M^{me} Heurteloup, absolument déroutée, et presque vexée d'être trompée dans ses prévisions.

Elle ne s'était jamais figuré une pareille façon de se conduire avec une femme. En fait d'impressions d'amour, elle en était restée à la brutale agression de Jean de Saint-André dans la tranchée de Grimonbois, et aux embrassements plus désagréables et plus vulgaires encore de feu M. Heurteloup. La pauvre Gertrude Humblot n'avait jamais envisagé la passion que comme une possession violente de la part de l'homme, et une répugnante soumission de la part de la femme. Les bras lui tombaient en voyant les tendres et respectueuses adorations de Vital.

Il tenait les deux mains de Loïse dans les siennes et lui disait d'une voix doucement émue qui allait au cœur de la jeune fille :

— A votre tour, écoutez-moi, Loïse chérie, et pardonnez-moi de ne pas vous obéir... Je vous aime trop et je suis trop heureux d'être aimé de vous pour ne pas m'imposer encore quelques semaines de privation... L'important est que nous nous arrangions pour mettre le bon droit de notre côté. Il ne faut pas que votre tante trouve un prétexte pour m'accuser de m'être mal conduit avec vous; il ne faut pas que ma sœur, qui deviendra la vôtre, et qui est très dévote, puisse nous reprocher d'avoir commencé par un esclandre qui scandaliserait le pays... Il est donc nécessaire que vous vous résigniez à supporter encore pendant un mois les duretés de M^{me} Heurteloup.

— Hélas! répliquait Loïse, c'est que vous ne vous doutez pas de ce que j'ai à endurer ici... Ma tante sait que je vous aime, et elle vous déteste... Tous les jours elle se répand en injures et en menaces contre vous; je suis obligée de tout entendre, et quand, indignée, je veux vous défendre, c'est contre moi qu'elle tourne ses violences...

— Pauvre chère enfant!

— Elle jure qu'elle vous réduira à la misère... Elle a pris ses mesures pour faire vendre en justice vos terres ainsi que le château.

— Bah! les gens de justice arriveront trop tard, car j'ai tout vendu aujourd'hui même à des marchands de biens... Dans un mois, on

mettra la propriété en adjudication, je toucherai mon prix, je payerai comptant toutes mes dettes et je serai libre comme l'air... Vous, de votre côté, vous serez majeure et nous pourrions nous marier au nez et à la barbe de nos ennemis... Cela ne vaut-il pas mieux et ne voyez-vous pas, chérie, que j'ai raison de vous prêcher la patience ?

La figure de Loïse avait pris une expression grave et attendrie.

— Je ferai ce que vous voudrez, murmura-t-elle.

— Merci, s'écria-t-il. Et, pour lui témoigner tout son contentement de la voir si soumise, il baisait presque dévotement les genoux de la jeune fille.

— Ma parole, il l'adore comme une sainte ! songeait M^{me} Heurteloup, dont les vieilles fibres étaient remuées par une sensation étrange ; il en devient fou !

Maintenant qu'il avait su résister aux premiers troubles tumultueux de ses désirs, Vital se sentait sûr de lui-même, et, ne redoutant plus de se laisser emporter par sa passion, il prodiguait à Loïse des caresses où une sorte de religieux respect se mêlait à la tendresse la plus câline et la plus fondante. — Il baisait l'ourlet de la jupe de basin qui découvrait deux pieds cambrés aux fines attaches ; puis c'étaient de menus baisers sur les bras depuis le poignet

jusqu'au coude, de délicieuses promenades des doigts sur les cheveux bruns qui inondaient les épaules et que Vital lissait avec volupté. Les mains se reprenaient, se serraient avec effusion; les regards plongés l'un dans l'autre se confondaient, perdus dans une extase magnétique; et des phrases entrecoupées expiraient sur les lèvres des deux amoureux.

— Loïse adorée, disait Vital, je ne me suis jamais senti si heureux!... Tous mes ennuis à Meisenthal, tous mes tracas avec les gens d'affaires sont payés au centuple par le bonheur que j'ai à être là, tout près de vous.

— Et moi aussi, je suis contente!... Maintenant je me sens plus forte et j'aurai du courage pour attendre.

— Encore un mois, chérie, puis vous serez ma femme et je vous aimerai tout à mon aise!

— Vous m'aimerez toujours autant?

— Toujours plus!

— Ah! soupirait-elle, tandis qu'un petit frisson lui courait sur tout le corps, comme c'est bon de bien s'aimer!

Et M^{me} Heurteloup entendait tout cela. A travers les interstices du feuillage immobile, elle entrevoyait ces caresses doucement enveloppantes, ces délicates chatteries de l'amour qui commence, ces enfantines et mignotes démonstrations de la passion encore réservée et chaste... Métamorphose singulière! Tous les

bouillonnements de sa colère s'étaient apaisés ; un trouble indéfinissable avait succédé à son indignation, un mélange confus de curiosité émue, de dépit et de regrets amers. Sa main osseuse ne serrait plus convulsivement dans sa poche le revolver de feu Heurteloup ; elle restait pendante et comme paralysée par la stupéfaction. — C'était donc là cet amour dont elle avait cru qu'on ne trouvait d'échantillons que dans les romans ! Il existait donc dans la réalité ; ce n'était pas un mensonge inventé par des écrivassiers en quête de phrases sentimentales ! On pouvait goûter dans la vie ces pures extases, ces effusions, où les brutalités et les emportements de la chair ne se montraient pas dans leur révoltante grossièreté !... Et elle avait passé sa jeunesse, le plus beau de son existence, sans se douter que de pareilles chimères fussent réalisables ; elle n'avait connu que les violences de Jean de Saint-André et les rustaudes caresses de Justin Heurteloup !... Il lui semblait maintenant que ses yeux se dessillaient et qu'elle voyait pour la première fois les beaux aspects de la vie, — mais de loin, comme Ève devait voir, dans son exil, les horizons vaporeux du paradis perdu... En même temps elle se sentait ridicule, elle avait honte de se trouver là, les pieds dans la rosée, à pareille heure, à son âge, écoutant avidement les roucoulements amoureux de ces deux inno-

cents. Et, malgré tout, ses oreilles voulaient se repaître au moins une fois de cette suave musique d'amour qu'elles n'avaient jamais entendue pour leur propre compte...

Parfois les deux voix se taisaient. On ne distinguait plus alors que le petit bruit des baisers de Vital sur les bras de Loïse, et tout au loin un dernier chant de rossignol. Par cette magnifique nuit de printemps, la nature campagnarde tout entière semblait sympathiser avec la tendresse des deux jeunes gens. Les étoiles tremblotantes semblaient palpiter de désir; dans les blés verts, dans les sainfoins en fleurs, il y avait de vagues battements d'ailes qui ressemblaient à des baisers. Parfois, du fond des bois assoupis, de grands souffles tièdes sortaient comme des soupirs voluptueux. Gertrude Humblot se sentait peu à peu elle-même grisée par cette atmosphère amoureuse, par ces bouffées de tendresse qui lui venaient de tous côtés, et soudain, dans ses yeux secs qui n'avaient pas pleuré depuis des années et des années, des larmes commencèrent à sourdre lentement.

Elle fermait les yeux, comme pour retenir sous ses paupières flétries ces larmes tard venues; tout d'un coup elle se revoyait jeune, à dix-huit ans, accoudée, par une nuit semblable, à l'une des étroites fenêtres de sa maison de Bâle, contemplant le miroitement des étoiles

dans les eaux du Rhin, et se demandant ce que lui réservait le long avenir qu'elle avait devant elle. En ce temps-là, sa jeunesse lui apparaissait semblable à ce grand fleuve mystérieux qui coulait au-dessous d'elle, et dont les eaux vertes et rapides étaient destinées à baigner tant de rives différentes et inconnues, à refléter tant de cieux divers, azurés ou nuageux, rayés de pluie ou fourmillants d'étoiles. — Hélas! elle savait maintenant à quoi s'en tenir sur les plates contrées qu'avait parcourues ce courant de jeunesse, — roulant sans cesse des eaux ternes où ne se reflétaient que des ciels brouillés!...

Cependant la nuit avançait. A la mi-mai, le jour commence à poindre dès avant quatre heures. Déjà l'atmosphère devenait plus transparente, et au zénith il se faisait comme un éclaircissement où pâlissaient les étoiles. Une bande lilas borda le ciel du côté de l'orient, et dans les prés bas on distingua les brumes blanches qui suivaient les détours du *coulant d'eau*.

Au même moment, dans le poulailler de Chèvrechêne un coq se mit à chanter.

— Il va faire jour, s'écria Loïse, il faut nous quitter, Vital!

— C'est vrai, soupira le jeune homme en regardant l'horizon plus clair, je n'ai que le temps de gagner les bois!... Au revoir, chérie,

soyez patiente et dites-vous que je vous aime de toutes mes forces.

Encore un baiser sur les beaux yeux humides de Loïse, et déjà Vital se dirigeait vers la fenêtre...

M^{me} Heurteloup eut honte d'être surprise aux aguets par cet amoureux qu'elle avait voulu châtier, et qui pourtant s'en allait leste et joyeux, comme il était venu... Avec une légèreté presque juvénile, elle glissa le long du mur, tourna l'angle du bâtiment et se dissimula dans une encoignure encore ténébreuse. Quand elle eut entendu le jeune Saint-André fuir du côté des bois, elle regagna les engrangements et, toute frissonnante, elle poussa avec précaution la porte de l'écurie.

Sa lanterne s'était éteinte; Coquin et Misère, accroupis dans l'ombre, l'attendaient et fixaient sur elle leurs yeux luisants. Ils avaient l'air de lui dire : « Eh bien, quoi? Était-ce la peine de nous déranger pour si peu?... Va donc retrouver ton lit, vieille folle; ces choses-là ne sont plus de ton âge! »

Dans son grabat, sous l'escalier du fenil, le domestique dormait encore à poings fermés, mais les vaches et les poules étaient déjà éveillées, on les entendait ruminer et glousser sourdement dans l'obscurité. Un rayon de jour filtra comme un jaillissement argenté par le soupirail de l'écurie, et au dehors, dans les

champs, on entendit le gazouillement clair et allègre de la première alouette.

M^{me} Heurteloup ébranla d'un vigoureux coup de poing la soupente du dormeur. Elle sentait le besoin de gourmander quelqu'un :

— Holà ! Faraud, cria-t-elle, ho ! il fait grand jour, tes bêtes sont éveillées, et tu n'es pas honteux de paresser encore dans ton lit !... Allons, leste, lève-toi, grand propre-à-rien !





VI

LE jour de l'adjudication, — un beau dimanche de juin, — le paisible village de Grimonbois donna les signes d'une animation dont il n'était pas coutumier. — Dès le matin, des groupes de paysans stationnaient curieusement devant la salle de danse, où la vente devait avoir lieu, à l'issue de la messe; à chaque instant, des voitures crottées jusqu'aux ridelles — tapecus vénérables, chars à bancs sonnant la ferraille — déposaient dans la cour de l'auberge des amateurs en blouse ou en jaquette. Les marchands de biens et le notaire de Pierrefitte s'étaient mis en frais, et de belles affi-

ches rouges, annonçant la vente du domaine de Saint-André, avaient été envoyées par eux dans tous les coins du département. Nivard et Léchaudel se flattaient de l'espoir que quelque riche capitaliste se présenterait pour acquérir en bloc les terres et le château. Cela eût simplifié les choses et leur eût évité l'ennui de recouvrer leur prix sur une masse de petits débiteurs. Malheureusement, en dépit de ce luxe de publicité, il devint évident, vers midi, que les gros capitalistes ne foisonnaient pas et qu'il faudrait probablement se rabattre sur les acquéreurs au détail.

Ceux-ci, en revanche, étaient nombreux. Tous les villages des environs avaient fourni leur contingent; chacun était désireux d'avoir un lopin à sa convenance, et décidé à le payer le moins cher possible. Les amateurs se réunissaient par petits groupes dans la cour et autour des tables du cabaret, où l'on commençait à vider bouteille. Ils tenaient de prudents conciliabules à voix basse, s'épiaient du coin de l'œil, dépréciant, à qui mieux mieux, la valeur des terres dont ils avaient le plus envie, employant toutes les ressources de la rouerie campagnarde pour cacher leur jeu et se mettre dedans mutuellement.

Pendant ce temps, l'aubergiste, sa femme et ses filles, se démenaient dans la cuisine. Sur les fourneaux et autour de la cheminée,

les *coquelles* de fonte, pleines de viandes, grésillaient doucement et répandaient dans l'air des odeurs de veau et d'oignons fricassés. Tous ces campagnards, bien endentés, voulaient manger un morceau avant l'heure de la vente, et on ne savait comment satisfaire à la fois tant d'estomacs impatients. Les verres tintaient, les assiettes se heurtaient, les voix glapissaient, et c'étaient de la cave à la salle à manger des allées et venues affairées, des bousculades de servantes descendant ou remontant avec des bouteilles, et de tous côtés un remue-ménage tumultueux dont les oreilles étaient assourdies.

Tandis que l'auberge faisait vacarme, au Pavillon, au contraire, tout était silencieux. Charmette s'était retirée dans sa chambre donnant sur les jardins, et Vital l'y avait suivie. Tous deux étaient mal à l'aise, et, malgré leur apparente résignation, ils souffraient cruellement à la pensée qu'avant le coucher du soleil, les biens paternels appartiendraient à des étrangers. Quelques précautions qu'ils eussent prises pour ne rien voir et ne rien entendre de ce qui allait se passer, l'agitation inusitée du village pénétrait jusque dans leur solitude. Le roulement des voitures secouait les vitres de la maison, et de temps en temps le tapage de l'auberge leur arrivait par bouffées. Vital, nerveux et enfiévré, arpentait la

chambre; Charmette, sans parler, essuyait une larme qui roulait sur ses joues pâlies. — Dans le silence du logis, l'horloge de l'église sonna lentement midi, et, au loin, ils entendirent le tambour de l'appariteur qui annonçait l'ouverture des enchères.

— Voilà qu'on commence ! murmura Vital d'une voix étranglée.

— Ah ! soupira Charmette, en appuyant ses mains contre ses oreilles, ce tambour me fait mal !... Je me sens brisée et je donnerais beaucoup pour être à ce soir !

— Pauvre sœur, je me doute de ce que tu dois souffrir !... Mais, patience ! l'opération tire à sa fin, et en somme elle est moins douloureuse que je ne croyais... Dans quelques heures, tout sera terminé...

Vital se trompait dans ses prévisions, et les choses menaçaient de traîner en longueur. Les marchands de biens, qui espéraient toujours voir poindre les enchérisseurs, avaient prié le notaire de procéder d'abord à la vente des parcelles éparses dans le finage et ne formant pas corps avec le domaine. Les enchères étaient modestes et ces lots de peu d'importance s'enlevaient lestement. On sentait que les amateurs sérieux se réservaient pour le coup de feu de la fin. Après qu'on se fut débarrassé des petits champs, il fallut en arriver aux belles pièces, à celles qui, se jouxtant les unes les autres,

excitaient la convoitise des cultivateurs ; mais là encore on eut une déception. Les paysans s'étaient entendus pour les avoir à bas prix ; ils s'étaient promis de ne point surenchérir, afin de lasser les vendeurs et de traiter ensuite de gré à gré avec eux. Les mises à prix proclamées par le notaire d'une voix ronflante étaient accueillies par un silence de mauvais augure ; les enchères montaient péniblement. Les meilleurs lots restaient invendus et les mines de Léchaudel et de Nivard commençaient à s'allonger.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le fond de la salle, ils se concertèrent à voix basse avec le notaire, qui annonça d'un ton dépité qu'on allait passer à l'adjudication en bloc du château et des bois. C'était une feinte destinée à montrer aux paysans qu'on leur tiendrait la dragée haute. On voulait décourager les spéculateurs qui s'étaient coalisés pour faire manquer la vente au détail, et on était résolu de faire bonne mine à mauvais jeu.

— Le château de Grimonbois et ses dépendances, cria le notaire, ensemble les sapinières et les bois, le tout d'une contenance de vingt hectares, mise à prix : trente mille francs !

— Trente-deux mille ! s'exclama une voix tranchante qui partait du fond de la salle.

Tous les paysans, surpris, se retournèrent et aperçurent près de la porte la noire silhouette

de M^{me} Heurteloup, accompagnée de Fanfan Pierron.

Cette intervention inattendue fut un coup de théâtre qui changea en un instant les dispositions du public. Immédiatement les convoitises se démasquèrent, les regards pétillèrent, l'assemblée devint houleuse et les coalisés échangèrent de rapides colloques.

— Trente-cinq mille ! répliqua le meneur de la bande.

— Trente-huit ! riposta la voix rageuse de la Bête noire.

L'animation la plus vive avait succédé à la froideur glaciale du commencement. Les interpellations se croisaient, les regards flambaient comme braise, les cous étaient tendus, les bras s'agitaient, et sur leur estrade, dominant le tumulte, Léchaudel et Nivard reprenaient des airs triomphants.

A cinquante mille francs, les paysans lâchèrent pied et M^{me} Heurteloup fut déclarée adjudicataire du château et des bois. Alors Nivard, saisissant l'occasion aux cheveux, fit remettre aux enchères les lots invendus, c'est-à-dire les prés et les meilleurs champs. Ce fut une bataille furibonde. Tous les campagnards, qui s'étaient montrés si froids au début, prirent feu comme des bottes de paille ; on se disputa arpent par arpent, verge par verge, les moindres pièces de terre. Chacun voulait avoir son

lopin, et les enchères montaient fabuleusement, tandis que les visages échauffés des deux marchands de biens devenaient rouges comme des pivoinés et que le notaire faisait courir sa plume sur le papier.

A quatre heures, il ne restait plus rien à vendre, pas un bout de friche, pas un bouquet de bois, pas un carré de luzerne; tout avait été emporté d'assaut et le total de l'adjudication s'élevait à plus de cent mille francs.

— Messieurs, proclama Nivard avec des airs victorieux, après avoir si bien travaillé, nous ne nous quitterons pas sans boire un coup et casser une croûte... Léchaudel et moi, nous invitons tous les acquéreurs à souper, et au dessert, nous payerons du champagne... Qu'on se le dise!

L'annonce de cette ripaille fut accueillie par des applaudissements violents, et, pendant que le notaire et les marchands terminaient leurs écritures, la foule encore émue et bourdonnante s'écoula bruyamment sur la place.

Les paysans regardaient avec une curiosité jalouse M^{me} Heurteloup qui restait au milieu de la rue, immobile et comme indécise. — Serrant convulsivement son parapluie sous son bras, fronçant le sourcil et se mordant les lèvres, la veuve semblait en proie à une sourde agitation intérieure. A ses côtés, Fanfan Pieron, l'air morose et la tête basse, se tenait les

mains derrière le dos. — Tout à coup la Bête noire, sans mot dire, chemina d'un pas délibéré dans la direction du château.

— Vous vous trompez, mame Heurteloup ! s'écria Fanfan en lui touchant le bras, ce n'est point par là, c'est à droite qu'il faut prendre pour retourner au Chânois !

— Je ne me trompe point... Je vais au Pavillon, répliqua-t-elle sèchement en hâtant le pas.

— Au Pavillon ? répéta Fanfan interdit et choqué.

— Oui, je veux parler aux Saint-André.

— Mame Heurteloup, lui représenta le bonhomme avec un accent de reproche, croyez-moi, ce n'est pas le moment... Ces pauvres gens sont dans la peine et votre visite ne leur sera pas une consolation... Je sais bien que vous êtes maintenant la maîtresse du château et de tout ; mais ce n'est pas une raison pour vous montrer trop dure avec les anciens propriétaires, et pour les mortifier... Vrai, vous feriez mieux de remettre votre visite à un autre jour !

— Assez !... Si ça t'ennuie, tu peux t'en retourner seul, moi, j'ai affaire ici !

Et la terrible femme continuait à s'avancer à grandes enjambées vers la demeure de Charmette, si bien que Fanfan, la voyant butée à cette idée, jugea qu'il valait mieux encore l'accompagner, afin d'essayer d'amortir par sa pré-

sence le choc douloureux que cette visite allait produire.

Quand on fut sur le seuil du Pavillon, M^{me} Heurteloup rajusta sa pèlerine, respira bruyamment et agita la sonnette. La porte s'ouvrit et la servante les introduisit tous deux dans la petite chambre où Vital était resté toute l'après-midi en compagnie de l'aveugle...

Le frère et la sœur connaissaient déjà le résultat de l'adjudication, et, à la vue de M^{me} Heurteloup, Vital, croyant que la veuve venait lui réclamer les clefs du château, s'apprêtait à lui faire comprendre vertement qu'elle choisissait mal son heure, mais la Bête noire ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Monsieur, commença-t-elle brusquement, j'ai à causer d'affaires urgentes avec vous et avec mademoiselle votre sœur... Veuillez donc, s'il vous plaît, lui dire qui je suis.

Vital, ennuyé, la dévisagea un moment, puis voyant son air déterminé et jugeant qu'elle ne serait pas facile à éconduire, il se décida à déférer à sa demande :

— Charmette, murmura-t-il en se rapprochant de sa sœur, voici M^{me} Heurteloup qui désire nous parler.

A ce nom, qui ne réveillait que de fâcheux souvenirs, la figure de l'aveugle prit une expression effrayée ; elle saisit la main de son frère et la serra convulsivement.

— Veuillez vous asseoir, madame, nous vous écoutons, dit ce dernier avec un accent résigné, tandis que ses yeux examinaient alternativement la veuve et Fanfan Pierron. — Il se demandait dans quel but ce bonhomme assistait à l'entretien, et la présence du paysan augmentait encore l'agacement qu'il éprouvait.

— Ne faites pas attention à ce brave homme, reprit M^{me} Heurteloup, qui devina la cause de sa préoccupation. Fanfan Pierron est mon cultivateur depuis plus de trente ans, et je n'ai pas de secrets pour lui.

Il y eut un moment de silence pendant lequel la Bête noire s'installa dans son fauteuil, arrangea ses jupes, toussa, renifla, puis elle poursuivit :

— Monsieur de Saint-André, j'étais votre créancière, je deviens maintenant votre débitrice, car je me suis tantôt rendue acquéreur du château et des forêts de Grimonbois... Oui, je possède depuis une heure un bon morceau du domaine de votre famille, et, aux termes de mon contrat, j'aurais le droit d'entrer en jouissance immédiatement.

— Nous le savons, répondit Vital en s'efforçant de vaincre son irritation... Nous allons, ma sœur et moi, prendre nos mesures pour vous laisser la place libre le plus tôt possible..., dans une huitaine au plus tard.

Charmette tressaillit douloureusement et le jeune homme sentit sa main qui tremblait.

— Rien ne presse, répliqua sèchement M^{me} Heurteloup ; il ne tiendra même qu'à vous de ne point partir d'ici.

Il crut qu'elle allait de nouveau lui proposer de rompre toute relation avec Loïse, et il lui lança un regard de défi qui semblait vouloir dire : « Je te vois venir, mais tu ne réussiras pas à me tenter ! »

Elle haussa les épaules et ajouta :

— Je vais m'expliquer plus clairement. J'ai l'intention de donner le château ainsi que les bois qui en dépendent, à la nièce de feu mon mari, Loïse Heurteloup ; ce sera sa dot... Or, il m'est revenu aux oreilles que vous courtisez cette jeune fille, et je viens vous demander, ainsi qu'à votre sœur, — qui a droit d'être consultée en sa qualité d'ainée, — quelles sont vos intentions... Bref, consentez-vous à ce que ma nièce devienne madame de Saint-André ?

M^{me} Heurteloup avait débité ce discours d'un ton maussade, les yeux baissés, tout d'une traite et sans reprendre haleine. Quand elle eut fini, elle respira longuement et regarda ses interlocuteurs.

Cette offre inattendue les avait tous interloqués. Fanfan n'en croyait pas ses oreilles. Vital, moitié ébaubi et moitié joyeux, consul-

tait des yeux le blanc visage de sa sœur, dont il voyait avec anxiété les traits se contracter. Malgré son affection pour son frère, la pauvre Charmette ne pouvait dissimuler ses répugnances, et sa main était devenue froide comme un glaçon.

« La façon de donner vaut mieux, dit-on, que ce qu'on donne, » et la triste Gertrude Humblot n'avait jamais su rien faire avec grâce. Même, à cette heure, où, sous le coup de l'émotion ressentie pendant la nuit passée à épier les deux amoureux, elle consentait à violenter ses principes, le mérite de son sacrifice était gâté comme à plaisir par la mauvaise humeur avec laquelle elle l'accomplissait. Elle avait beau s'être juré de se montrer conciliante et généreuse; au moment de s'exécuter, elle cherchait encore un biais pour être aussi désagréable que possible aux gens qu'elle était obligée de contenter. Dans cette nature compliquée et revêche, les intentions les plus droites et les meilleures étaient tout d'un coup tordues et gauchies sous l'action de je ne sais quel démon taquin et violent.

Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour s'apercevoir de la répugnance avec laquelle Charmette accueillait sa proposition, et, son humeur atrabilaire étant encore accrue par la blessure faite à son orgueil, l'idée lui vint d'exploiter ce premier mouvement d'effroi, afin de provoquer

un refus qui laisserait tous les torts à la charge des Saint-André.

— Entendons-nous bien, reprit-elle d'une voix rogue, je ne vous mets pas le couteau sur la gorge... C'est pourquoi je m'adresse surtout à Mademoiselle, qui est de sang-froid et qui examinera sans passion le pour et le contre... Si ma nièce entre dans votre famille, je ne veux pas que ce soit par la petite porte, ni qu'on l'y reçoive comme par charité... Je suis payée pour savoir tout ce qu'on peut nous objecter... Mon père a voté la mort de Louis XVI et il était l'ennemi des gens de votre caste ; de plus, je me suis mésalliée, j'ai épousé mon domestique et Loïse a du sang de son oncle dans les veines...

Elle se complaisait à grossir les tares de sa famille ; elle les étalait avec une sorte d'ostentation, et à mesure qu'elle parlait, elle étudiait sur les traits de M^{lle} de Saint-André l'effet de ses paroles.

Hélas ! la pauvre Charmette n'avait jamais été soumise à pareille épreuve. Tout en elle protestait contre cette alliance dont on s'ingéniait à ne lui montrer que les côtés fâcheux ; tout, son éducation, ses préjugés, ses sentiments pieux, son respect de l'opinion publique. En même temps son affection fraternelle lui faisait deviner ce qui se passait dans le cœur de Vital. Il ne prononçait pas un mot et elle ne pouvait le voir, mais elle sentait la pression de

sa main de plus en plus tendre, de plus en plus étroite, et elle comprenait tout ce qu'il y avait de supplications dans cette éloquente étreinte.

— Oui, poursuivait avec âpreté l'impitoyable veuve, il est évident que l'union d'un Saint-André avec la nièce d'une mécréante et d'une déclassée comme moi, passera aux yeux de vos amis pour une sottise, à moins qu'on n'y voie une affaire d'argent ; mais, après tout, l'argent a du bon, et une fille qui apporte un château et vingt hectares de bois dans sa corbeille, n'est pas un parti à dédaigner...

Le rouge commençait à monter au front de Vital ; tout d'un coup, à bout de patience, il éclata :

— Hé ! s'écria-t-il, gardez le château et le reste, je ne veux que Loïse et nous n'avons que faire de vos dons !

— Oui-da ! riposta M^{me} Heurteloup en se redressant, il vous plaît de jouer au désintéressement... Mais je ne me soucie pas, moi, que ma nièce meure de faim, et je la dote en conséquence... C'est à prendre ou à laisser !

Il y eut un nouveau silence, si solennel et si profond que, par delà les arbres du parc, on entendait les lointains éclats de rire des buveurs attablés au cabaret, et le choc des boules des joueurs de quilles.

La veuve s'était levée :

— Je vois, reprit-elle avec un ricanement

amer, que chez vous autres l'amour-propre est plus fort que l'amour... Je m'en doutais depuis longtemps !

— Assez ! s'exclama Vital tout bouillant de colère, Loïse sera juge entre nous ; en attendant, je...

Mais il fut interrompu par une véhémence pression de la main de Charmette. La tendresse que l'aveugle portait à son frère donnait à cette simple fille une remarquable clairvoyance. Elle avait lu dans le jeu de M^{me} Heurteloup, et coupant brusquement la parole à Vital :

— Madame, dit-elle, nous vous remercions de l'offre que vous nous faites et nous l'acceptons ; M^{lle} Loïse sera reçue ici comme une sœur... Demain, mon frère et moi, nous irons à Chèvrechêne vous demander sa main.

— Ha !... ha ! grogna M^{me} Heurteloup décontenancée, c'est différent !... A demain donc l'honneur de votre visite... Partons, Fanfan !

Elle s'était retournée et cherchait son compagnon ; elle l'aperçut enfin dans un coin obscur, qui tamponnait avec son mouchoir à carreaux ses yeux humides. Elle le tira par le bras, salua d'un air raide, et, d'un geste impérieux, signifiant à Vital qu'elle le dispensait de la reconduire jusqu'à la porte, elle disparut.

Le frère et la sœur se retrouvèrent seuls dans la petite chambre discrètement parfumée de

l'odeur des roses qui tapissaient les murs du jardinet. L'aveugle était encore debout au milieu de la pièce, immobile et blanche dans ses vêtements noirs; Vital lui sauta au cou, la serra dans ses bras, et la baisa sur ses joues glacées en s'écriant :

— Sœurette, que tu es bonne! que tu es bonne!...

Il ne put continuer; les sanglots l'étouffaient. Quant à Charmette, l'épreuve qu'elle venait de subir était trop pénible, la tension de ses nerfs était trop douloureuse; une soudaine réaction se produisit en elle. Ses yeux se mouillèrent et elle pleura abondamment sur l'épaule de son frère.

Et ainsi la joie de Vital, à la pensée qu'il allait enfin épouser Loïse, se trouva, comme toutes les joies humaines, fondue et noyée dans un brusque orage de larmes...

On touchait à la fin de septembre quand on put fixer l'époque des doubles noces de Vital avec Loïse, et d'Alzine avec le Mirguet. — M^{me} Heurteloup avait fait exécuter, au château de Saint-André, de nombreux travaux d'appropriation, et elle n'avait pas voulu que le mariage se célébrât avant le complet achèvement des réparations. Une fois le dernier

clou planté et la dernière couche de peinture donnée, ils allèrent tous visiter le château restauré, y compris Alzine et le Mirguet, qui devaient s'établir à Grimonbois et devenir les cultivateurs des nouveaux mariés.

Quand la visite fut terminée, à la satisfaction générale, ils revinrent pédestrement par la grande route, et Vital les accompagna. Ils marchaient par couples : Alzine et le Mirguet étaient restés très loin en arrière, Loïse causait doucement avec son fiancé, et, tout à fait en avant, n'ayant pas les mêmes raisons de s'amuser en route, la Bête noire et Fanfan cheminaient côte à côte, gravement et silencieusement. A l'horizon, on voyait leurs deux silhouettes se profiler sur le ciel voilé, l'une courbée et trottinante, l'autre rigide et hautaine.

Il faisait une de ces tranquilles après-midi d'automne où le soleil se montre déjà plus rarement entre les interstices des nuages, mais où il échauffe encore l'air d'une douce tiédeur. Tout autour, la plaine étendait ses champs dépouillés jusqu'à la ligne pâle de l'horizon vapoureux, bordée par de lointaines lisières de bois. Les labours, d'un brun rosé, alternaient avec les jachères violacées. Ça et là, des plantes d'arrière-saison avivaient de quelques notes plus colorées la tonalité grise du sol. Ici, les fleurs bleues des chicorées sauvages ;

là, les fleurons lie de vin de la centaurée ou les ombelles blanches des herbes au charpentier; puis, dans les sénés mûrissants, la tache écarlate d'un coquelicot tardif. Une molle odeur de fanes de pommes de terre arrivait de temps en temps par bouffées et, dans le grand silence des champs ensommeillés, on n'entendait guère qu'un faible gazouillis de mésanges ou le grincement d'une faux aiguisée par un coupeur de luzerne. Dans tout ce paysage assoupi et jaunissant, il y avait quelque chose d'assourdi et de lassé, une sérénité à la fois calmante et mélancolique.

M^{me} Heurteloup et Fanfan étaient parvenus à l'extrémité d'une longue friche semée de genévriers rabougris. La veuve se retourna impatientement pour mesurer la distance qui la séparait de sa nièce, et ses yeux tombèrent sur les deux fiancés juste au moment où ils s'embrassaient. La vieille dame haussa les épaules, fit la grimace et détourna ses regards. Elle contempla d'un air morose la friche inculte et pierreuse, les genévriers gris, les bouleaux effeuillés; puis, saisissant brusquement le bras de Fanfan et levant son parapluie, elle montra d'un geste circulaire la monotone étendue du sol stérile :

— Tiens, murmura-t-elle d'une voix morne, ma vie ressemble à cette friche!

— *Taisez-ye!* répliqua Fanfan, tandis qu'un

sourire mettait à découvert ses deux uniques dents de devant; comment pouvez-vous dire des choses pareilles, mame Heurteloup?... Vous vous portez comme un charme, vous avez de beaux biens qui fructifient davantage tous les ans... En quoi votre vie pourrait-elle ressembler à cette mauvaise terre qui ne produit que des ronces?

— C'est pourtant comme cela!... J'ai travaillé, j'ai amassé de l'argent; la belle avance! Cela m'empêche-t-il de rester seule sur mes vieux jours?... Ma vieillesse, te dis-je, est aussi stérile et aussi maussade que cette friche!

— Seule!... Eh bien! et ces deux enfants dont vous avez fait le bonheur et qui ne demandent qu'à vous en être reconnaissants, les comptez-vous pour rien?

— Eux! répliqua-t-elle durement, ils ne sont occupés que d'eux-mêmes et de leur bête d'amour!...

— Bah! ils vous feront des petits-enfants que vous prendrez plaisir à élever... C'est ce que je me dis, moi, en voyant le Mirguet courtiser notre Alzine, et cette idée d'être grand-père suffit à me rendre le cœur gai.

— Oui, tu auras de petits drôles que tu gâteras et qui te tourneront le dos dès que leurs dents de sagesse seront poussées. Tous égoïstes, les enfants! C'est dans l'ordre, du reste! Les jeunes méprisent les vieux et les mettent au

rancart... Patience ! leur tour viendra aussi, à ces beaux amoureux, si glorieux de leur jeunesse!... Ils auront des enfants qui se nourriront de leur substance et qui les laisseront plus tard moisir dans un coin, comme de vieux citrons desséchés... Ah ! c'est une misérable et laide chose que la vie !

— Vous me direz tout ce que vous voudrez, répondait le bonhomme en hochant la tête : oui, c'est vrai, dans la vie de ce monde on a du fil à retordre, et il y a tout plein de choses qui vont de travers... Personne ne le sait mieux que moi et que Norine ; depuis que nous sommes mariés, nous avons travaillé comme des chevaux, et nous avons eu bien de la tablature... Que soit ! j'ai trouvé, tout de même, qu'il y avait encore des quarts d'heure où on est heureux de vivre.

— Lesquels donc ?

— C'est difficile à expliquer, mame Heurte-loup, surtout pour moi qui ne suis qu'une bête. — Et Fanfan souriait et hochait la tête de son air narquois. — Je vas essayer pourtant... Voyez-vous, dans ce monde où il y a tant de misère, tant de choses qui vont à *hue* quand elles devraient aller à *dia*, et tant de chrétiens qui en souffrent, je me pense qu'il faut que tout un chacun mette un peu du sien et tâche de pousser à la roue pour aider le voisin... Quand on a contenté les autres, on est plus

content de soi, et quand on est content de soi, on ne voit plus tant le mauvais côté des choses.

M^{me} Heurteloup restait pensive. Elle contemplait toujours la friche nue. A cent pas en arrière, le soleil, perçant tout à coup la nuée, faisait courir sur la plaine, juste à la place où se trouvaient les deux amoureux, un petit îlot de lumière qui se mouvait lentement, de sorte que Loïse et Vital, au milieu de la friche grisâtre, semblaient cheminer dans un nimbe doré. — Ce spectacle détendait sans doute les fibres nerveuses de M^{me} Heurteloup, car elle soupirait profondément. A la fin, elle murmura d'un ton plus radouci :

— Oui, la misère et la méchanceté humaines se font équilibre : c'est pourquoi il faut avoir pitié.

— Il faut avoir bon cœur, riposta Fanfan : ça raccommode tout.



41621187

OEUVRES
DE
ANDRÉ THEURIET

MADAME HEURTELOUP

(170)

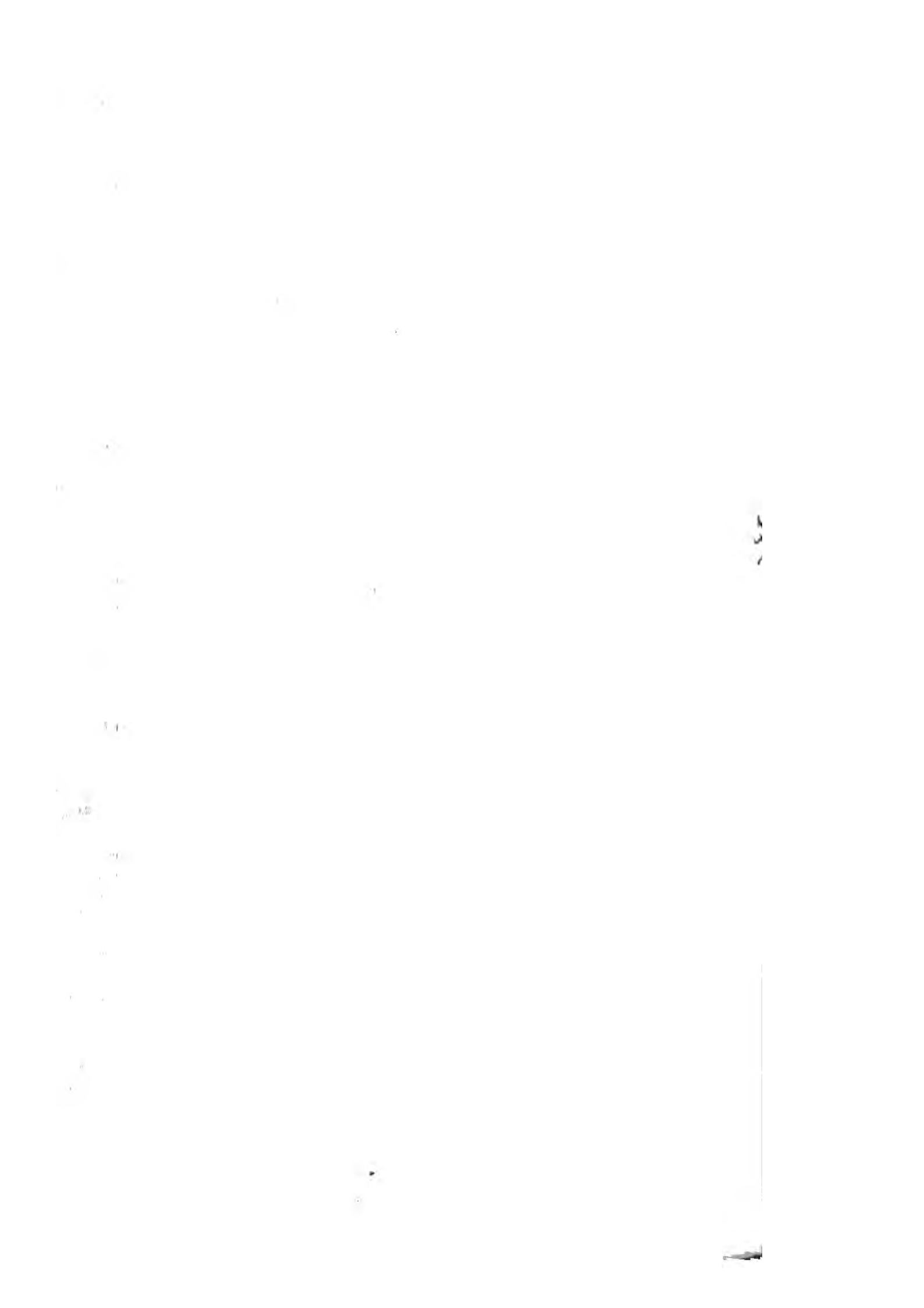


PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

I/O 3718 A.1



—

22

1875

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

POÉSIES — (1864-1869). — <i>Le Reliquaire. — Intimités. — Poèmes modernes. — La Greve des Forgerons</i>	1 vol.
POÉSIES — (1869-1874). — <i>Les Humbles. — Écrit pendant le Siège. — Plus de sang! — Promenades et Intérieurs. — Le Cahier rouge</i>	1 vol.
POÉSIES — (1874-1878). — <i>Olivier. — Les Récits et les Élégies</i>	1 vol.
POÉSIES — (1878-1886). — <i>Contes en Vers et Poésies diverses</i>	1 vol.
POÉSIES — (1886-1890). — <i>Arrière-Saison. — Les Paroles sincères</i>	1 vol.
POÉSIES — (1890-1905). — <i>Dans la Prière et dans la Lutte. — De Pièces et de Morceaux. — Des Vers français</i>	1 vol.
THÉÂTRE — (1869-1872). — <i>Le Passant. — Deux Douleurs. — Fais ce que dois. — L'Abandonnée. — Les Bijoux de la Délivrance</i>	1 vol.
THÉÂTRE — (1872-1878). — <i>Le Rendez-vous. — Le Luthier de Crémone. — La Guerre de Cent Ans</i>	1 vol.
THÉÂTRE — (1878-1881). — <i>Le Trésor. — La Bataille d'Hernani. — La Maison de Molière. — Madame de Maintenon</i>	1 vol.
THÉÂTRE — (1881-1885). — <i>Severo Torelli. — Les Jacobites</i>	1 vol.
THÉÂTRE — (1885-1895). — <i>Le Pater. — Pour la Couronne. — L'Homme et la Fortune</i>	1 vol.
PROSE. — Tome I ^{er} . — <i>Une Idylle pendant le Siège. — Contes en prose</i>	1 vol.
PROSE. — Tome II. — <i>Vingt Contes nouveaux</i>	1 vol.
PROSE. — Tome III. — <i>Contes rapides. — Henriette</i>	1 vol.
PROSE. — Tome IV. — <i>Toute une Jeunesse</i>	1 vol.
PROSE. — Tome V. — <i>Longues et Brèves</i>	1 vol.
PROSE. — Tome VI. — <i>La Bonne Souffrance. — Contes pour les Jours de Fête</i>	1 vol.

16. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Berger

PRIX
7,50 NI



4

4





